

SOUVENIRS

DE

PIERRE DEBRAY

Combattant de la 2^{ème} D.B.
Colonel de Cavalerie
Commandeur de la Légion d'Honneur

Né le 15 Octobre 1907 à Charenton,
Décédé le 25 Janvier 1995 à Senlis,
Inhumé à Cure (Yonne)

Cahier 3 : (dernière partie) : la guerre jusqu'au 17/6/1940

Cahier 4 : 18/06/1940 - l'hiver 1945 à St Germain en Laye

- **Copie** de l'État des Services de Pierre Debray,
dossier N° 68.03237

LA GUERRE, JUSQU'AU 17/06/1940

Le mouvement dans la région de St Avold nous porta entre la frontière et la ligne Maginot. Ce fut un spectacle affreux : les villages avaient été, en quelques heures, vidés de leur population ; les pauvres gens n'avaient pu emporter que le très strict indispensable - mobilier, linge, souvenirs les plus chers ou les plus insignifiants ; volailles, porcs, tout était abandonné et quand nous arrivâmes tout déjà était pillé, abîmé, cassé, tué. Sans profit pour personne ; et cela avait été fait par les frontaliers, ces réservistes du coin, mobilisés sur place dans les gendarmeries ou les postes de la garde mobile et chargés de faire les "sonnettes d'alarme" et, accessoirement, du ... maintien de l'ordre !!!

Il y eut un effet de contagion ... et d'emblée se produisirent des scènes du même ordre, par exemple à St Avold même, au quartier du 18ème Chasseurs à cheval. Quand y arriva la Cie de Transmissions de la Division, elle se répandit dans le mess et les ateliers des maîtres ouvriers, jetant les bouteilles pleines par les fenêtres du premier étage, ou les selles, lacérées au préalable.

Très vite il y eut reprise en main et ces actes collectifs gratuits, ne durèrent pas. Le commandement malheureusement se déconsidéra quand le Ministre, pour arrêter ce phénomène général, décréta que les coupables seraient passés par les armes. Le châtement était si disproportionné qu'à ma connaissance il ne fut jamais appliqué.

Normalement, à moins d'avoir reçu une mission particulière, et ce n'était pas le cas, il eût été naturel que le commandant de l'I.D. fût auprès du Général, surtout si celui-ci comme en l'occurrence, était artilleur.

Malheureusement, **La Porte** n'appréciait guère Bouchacourt et il relégua toujours l'I.D.1. aussi loin qu'il pût. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes, quand nous fûmes portés dans la région de St Avold, isolés dans une petite ferme perdue dans la nature, non seulement sans le moindre confort mais encore sans les moindres commodités. C'est là que nous apprîmes, **dans l'après-midi du 3 Septembre 1939, un dimanche je crois bien, que la guerre était déclarée**

Immédiatement la Division reçut l'ordre de pénétrer en Sarre. Mais ce n'était pas du tout du Bérus2 qu'il s'agissait, à la grande fureur de La Porte dont les rêves de gloire s'évanouissaient. Il se démena, mais en vain : il fallait obéir.

Précédée d'un groupe de reconnaissance, essentiellement un escadron à cheval du 30ème Dragons de Metz, notre Infanterie s'avança en forêt de la Warndt sans rencontrer la moindre résistance, mais beaucoup de mines, et c'était la surprise complète ! Il y eut des blessés, des chevaux tués et surtout, on fut littéralement stupéfaits par les astuces des fridolins : portes piégées, lits piégés, tout était piégé ! Et cette espèce d'insécurité ne donna pas une audace accrue à nos fantassins engoncés dans leur tenue raide et étouffés par leur barda à base de courroies leur barrant la poitrine ou leur sciant l'épaule.

Très vite on s'arrêta et on se mit sur la défensive, en organisant de gros points d'appui isolés occupés par un Bataillon. Et dès la première nuit, un Bataillon du 151 - l'ancien régiment de Latre ! - fut soumis à une violente attaque. A l'aube rien ne se passait plus. La Porte très ému félicitait les héroïques défenseurs. **Bouchacourt** aussi était satisfait de la bonne tenue de ces jeunes troupes, regrettant tout de même qu'il ne soit pas tombé quelques attaquants entre nos mains. La deuxième nuit fut semblable à la première, les résultats également et un doute

¹ *Infanterie Divisionnaire*

s'empara de l'esprit de **Bouchacourt**. Il alla sur place voir d'un peu près ce qui s'était passé ... Ses conclusions furent assez nettes : il n'y avait pas eu plus d'attaquants que de beurre en broche ; un guetteur nerveux avait tiré et la contagion bien connue avait allumé tout le point d'appui, dont les balles étaient allées, en faible partie heureusement, se perdre du côté du 94, si je me rappelle bien. **La Porte** était furieux de cette révélation et plus décidé que jamais à reléguer Bouchacourt le plus loin possible. Pour faire bonne mesure, il demanda un certain nombre de citations pour les braves petits tireurs du 151.

Entre temps d'ailleurs, assiégeant Condé, **La Porte** avait obtenu qu'une division de réserve vint nous relever et qu'enfin la 42 soit mise en face de ce Bérus dont elle convoitait l'enlèvement, qui devait consacrer la renommée de La Porte.

Ce mouvement préparatoire fut une opération étonnante et surtout consternante. Heureusement pour nous qu'à l'époque nos voisins fussent en Pologne ! !

Évidemment le mouvement à faire était idiot, car nous devions nous déplacer parallèlement à la frontière ; mais comme les relevants, division de réserve ou régiments d'intervalles, devaient eux, progresser perpendiculairement, en gros, à la frontière, le problème était de la force du premier thème tactique proposé par la "Revue Verte", aux candidats à l'École de Guerre.

Tenu à l'écart autant que mon patron, de l'élaboration des ordres, je ne sais à qui au juste en revint le mérite, personne ensuite n'en ayant revendiqué la paternité. Mais par contre, je n'avais encore jamais vu une telle pagaille. Les colonnes se croisaient dans tous les sens, pour éviter des carrefours, objectifs de l'aviation ennemie ; des convois hippo, artilleurs, ou trains de l'infanterie, se trouvaient sur des chemins si raides que les attelages n'en pouvaient mais. Ils étaient retardés, si bien que des cisaillements se produisaient dans les colonnes. Le malheureux État-major de la Division essayait de ramener de l'ordre ; mais dans la nuit, sans moyens de transmissions que leurs V.L3. bloquées, c'était peine perdue. Et si finalement tout se termina bien et que chacun trouva son cantonnement, c'est que capitaines et chefs de sections ou de pelotons firent au mieux et qu'il n'y avait personne en face !

Pour notre part, le colonel et moi (je partageais sa 403) nous avions pris de l'avance de façon à prendre langue avec deux GR4, 44 et 45 si je me rappelle bien, qui tenaient seuls le secteur où la Division allait déployer trois Bataillons accolés, un de chaque régiment, et qui seraient placés, sous le nom d'avant ligne, aux ordres de **Bouchacourt**.

Nous arrivâmes ainsi à Tromborn, un gros village où nous pensions trouver quelqu'un Une nuit d'encre, personne, village évacué ; depuis le temps, cochons ou poulets avaient été mis à la casserole ou avaient crevé dans un coin. C'était lugubre et sinistre. Par intuition nous nous arrêtâmes près de l'église et nos yeux s'habituant, nous crûmes distinguer un rai de lumière sous une porte précédée d'un perron. Nous entrâmes. C'était à n'en pas douter le presbytère ; nous étions dans un corridor, une double porte sur la gauche derrière laquelle nous entendions des bruits de fourchettes symptomatiques et un bon gros adjudant du 30ème de Dragons, botté et éperonné, portant un panier à bouteilles bien garni, se préparait à entrer dans ce qui ne pouvait être que la salle à manger.

Notre arrivée le pétrifia quand il eut compté le nombre de galons du colonel. Il allait nous prier d'entrer à droite, un salon probablement, mais **Bouchacourt** n'était pas d'humeur à attendre et l'écartant il entra, moi le suivant, dans la salle à manger. Étonnant ! Le brave curé avait beau linge et beau service de table. Les cristaux étincelaient sous la lumière électrique et face à la porte, la serviette autour du cou, fourchette d'une main couteau de l'autre, le **capitaine Trévelot de Trévalot**, 110 ou 120ème, s'apprêtait à attaquer un poulet parfaitement rôti, tandis qu'autour de lui lieutenants et sous-lieutenants attaquaient déjà franchement. Un

³ *Véhicules de Liaison, ou Véhicules Légers ; voitures. (Didier)*

⁴ *Groupes de Reconnaissance*

vrai sujet pour un Brueghel ou un Brouwer Mais nous fûmes franchement sidérés quand Trévelot, des trémolos dans la voix, nous dit : "Ce fut le jour le plus triste de ma vie, j'ai eu deux Dragons tués cet après-midi". C'était si inattendu, il y avait un tel contraste entre cette nouvelle, le ton sur lequel elle était annoncée et le spectacle, que nous restâmes un moment sans paroles.

Rompant les chiens (*sic le silence ?*) Trévelot nous offrit deux couverts. Mais Bouchacourt n'était pas d'humeur à cela et au grand désespoir de Trévelot dont le poulet refroidissait, il se fit expliquer l'affaire.

C'était très simple. Cette petite chapelle St-Oran, située en territoire allemand, sur un glacis face à la France, avait été reconnue dans l'après-midi par une patrouille de cavaliers, quelques hommes et un sous-officier. Ayant probablement observé, n'ayant rien remarqué, ils s'étaient approchés gaiement et mettant pied à terre et laissant les chevaux à un ou deux Dragons, ils étaient entrés dans le petit enclos entourant la chapelle. Et le drame éclata : des Allemands y étaient embusqués. Il y eut au moins deux morts, que l'on ne put aller chercher de suite, et quand quelques jours plus tard on voulut les récupérer, les Allemands avaient piégé les cadavres : nous eûmes encore des morts

Ce début de guerre était tout de même très étonnant en dehors de ses pièges, pas trace d'ennemi ... seuls les malheureux Dragons tués à St-Oran auraient pu se vanter d'en avoir vu. Mais cette situation n'inclinait pas pour autant à l'audace Par contre, on était tenu sur le qui vive par des passages de chiens, réels ou imaginaires, des lueurs vite assimilées à des signaux. Néanmoins les patrouilles nocturnes des fantassins ou de cavaliers, ne rapportaient que des renseignements négatifs : pas d'Allemands, mais seulement des bruits lointains, motos, travaux de terrassement. Tous les matins **Dières** recevait, des Bataillons en ligne et des G.R., exactement les mêmes compte-rendu quels que fussent les itinéraires empruntés. Leur synthèse transmise à la Division pouvait se résumer à ceci : - devant nous l'ennemi se dérobe - éléments légers motorisés battant l'estrade - travaux d'organisation du terrain se poursuivent en arrière de la frontière.

L'État-major de la Division sembla abonder dans le même sens, mais très vite donna aux renseignements, toujours les mêmes, une interprétation de plus en plus pessimiste. Son pessimisme augmentant au fur et à mesure qu'approchait le moment rêvé par lui, où La Porte enlèverait d'assaut le Bérus et irait triomphalement planter un drapeau tricolore à son sommet. Pour faciliter l'opération, des renforcements importants avaient été donnés à la Division : un A.D.5, soit un régiment à trois groupes de 75 et un régiment à deux groupes de 155, un régiment d'artillerie lourde de corps d'armée et deux Bataillons de chars. C'était du sérieux, les normes réglementaires étaient respectées ! En fait, La Porte ne faisait plus du tout le fier à bras. Il rappelait plutôt une poule ayant couvé un canard. **Bouchacourt** n'y comprenait d'abord rien, mais il eut très vite saisi. Peu à peu les difficultés, les appréhensions, augmentaient ; le pessimisme de Sauve, chef du 2ème Bureau gagnait Merz, chef du troisième, si bien que la veille du jour "J", le pauvre La Porte ne sachant comment se dégonfler, rassembla avec Bouchacourt les trois colonels d'Infanterie : **Lavelle**, Nimbus, du 80, **Grégy** du 94 et **Künhmuch** du 151. Après le sombre tableau de la situation brossé par Sauve : le Bérus n'était qu'un énorme fourneau de mines qui sauterait quand nous l'occuperions, les survivants étant alors submergés par les troupes motorisées allemandes à l'affût, qui n'attendaient que notre imprudence ! On en tremblait. **Bouchacourt** était suffoqué, mais ne dit mot sentant bien que c'était parfaitement inutile, mais le pauvre La Porte faisait pitié, il se liquéfiait littéralement et quand Sauve eut fini, incapable de rien dire il se tourna vers les colonels pour prendre leur avis et c'est Nimbus, premier interrogé, qui se leva bardé dans ses musettes, masque et tout le saint frusquin, pour dire de sa belle voix chantante mais aussi chuintante, "Je n'ai qu'un mot à dire, mon Général, ce sera le tombeau de mon

⁵ Artillerie Divisionnaire

régimengg".(sic) Pour La Porte c'en était trop et d'une voix à peine audible, sans vouloir en entendre plus, il conclut : "C'est bien ce que je pensais, je vais aviser".

En fait, court-circuitant **Loiseau**, commandant le C.A6, il se précipita chez **Condé**, dut lui faire un sombre tableau et lui arracha l'annulation de l'opération prévue.

Dès la nuit suivante, les unités en renforcement commencèrent à repartir, mais leur mouvement fut assez lent pour que deux ou trois jours plus tard il en restât encore quelques unes : un Bataillon de chars et de l'Artillerie à proximité . Or durant ces trois jours, débarrassé du souci de cette attaque, du risque que cela comportait inévitablement, La Porte emboîtant le pas à Sauve, qui adoptait les conclusions toujours les mêmes de Dières, retrouvait son optimisme et sa superbe. Tant et si bien que **Loiseau** qui n'avait pas apprécié d'être compté pour du beurre, vint au PC et, fort patelin, dit au pauvre La Porte qui ne put refuser : "Je suis content de voir que devant vous la situation redevient propice à une action offensive. Profitez-en, j'ai justement encore quelques renforts sous la main, ils sont à votre disposition".

Et l'on se retrouva trois ou quatre jours en arrière ; les CR7 de Dières toujours invariés, furent à nouveau interprétés avec défaitisme, tant et si bien que, sans même avoir besoin de l'avis éclairé de Nimbus, et alors que tout était en place, l'artillerie prête à tirer, les chars à caracoler et l'Infanterie à bondir à 05h, le 13 Septembre si mes souvenirs sont exacts, on reçut à 0h30 ou 01h un ordre laconique : "La Division s'installe définitivement sur les positions actuelles, commencer immédiatement un fossé antichars"

Comme le dit sur le champ **Bouchacourt** "pour casser les jambes de l'Infanterie on ne fait pas mieux". Dès le point du jour il m'emmenait, voulant faire le tour des Bataillons. Le moral n'était pas au zénith c'est le moins que l'on puisse dire. Et alors que nous marchions pour regagner notre voiture après avoir vu le dernier Bataillon travaillant à ce fameux fossé antichars, Bouchacourt rompit un silence oppressant "Mon vieux, s'il n'y a pas tout de suite un Joffre pour limoger toutes ces c ... lles molles, nous sommes foutus". Hélas ! il n'y eut pas de Joffre. Ce que par Gobilliard, j'avais su de Gamelin, ne me le laissait même pas espérer.

Et ce fut la drôle de guerre

Le PC de l'ID8. était dans la gare de Tromborn. C'était vraiment sans intérêt. J'aspirais à reprendre une Cie. Je ne voulais pas redemander la 1ère du 80, comme je l'aurais tant aimé : mon lieutenant en premier, **Daussy**, la commandait très bien.

Dès l'alerte de couverture, j'avais fait part à **Bouchacourt** de mon désir de faire la guerre ailleurs que dans un E.M. Ça m'avait valu une fulgurante engu ... mais le soir, il m'avait dit "Mon vieux, je vous comprends, mais comprenez que moi j'ai besoin de vous, tant au moins que vous n'aurez pas mis les réservistes au courant ; vous m'en reparlerez dans trois mois".

Je faisais donc contre mauvaise fortune bon cœur, réussissant deux fois à passer un après-midi à Metz. Mais un beau jour je ne me sentis pas bien. Je voulus tenir, humilié d'être malade en ces circonstances. Je n'en fus pas moins évacué sur une civière ! Rechute de l'année précédente. Je passai d'abord par un centre de triage à Metz où je reconnus, apparemment en assez bonne santé, le lieutenant-colonel Duval, que j'avais connu à Fez.

Prisonnier en 1914 après une sérieuse blessure ayant entraîné une légère claudication, **Duval** en 1930 avait publié un bouquin relatant ses nombreuses tentatives d'évasion. Son arrivée à Fez en 32 pour prendre un Bataillon du 15ème algérien, coïncida avec l'apparition dans toutes les devantures des librairies, de son bouquin et pour aider la vente, il en avait toujours un ou deux dans les poches de sa vareuse. Faisant les terrasses des deux ou trois bistrots où se

⁶ Corps d'Armée

⁷ Compte-Rendus

⁸ Poste de Commandement de l'Infanterie Divisionnaire

retrouvaient les officiers, comme d'autres font le trottoir, il n'hésitait pas à s'asseoir avec de modestes lieutenants, commandait généreusement les consommations, puis parlait de son livre, enfin le sortait, mais si personne ne l'achetait il partait ... sans payer ! Il fut évidemment assez vite repéré et le grand jeu consistait à filer avant lui.

Le 15ème Algérien était alors un malheureux régiment, son colonel était aux mains, si l'on peut dire, d'une grosse fatma dont il était complètement fou et jaloux, aussi ne voulait-il pas la quitter et réussissait-il, depuis plusieurs années, à maintenir son régiment à Fez ou à proximité immédiate, mais sans qu'il fût jamais engagé dans les opérations. Résultat, ce régiment attirait tous ceux pour qui le Maroc pacifié avait plus d'attrait que le Maroc à pacifier ; et comme, mon Dieu, les soldes étaient tout de même supérieures à celles de France, la vie plus facile, certains étaient enkystés là depuis des années. N'ayant pas grand chose à faire, ils s'amusaient comme ils pouvaient et il ne fallait pas être grand clerc pour prévoir que ça finirait mal.

Ce fut même pire : un beau jour deux ou trois officiers et femmes des uns et maîtresses des autres, s'entre-tuèrent. Aussi en 33 les Bataillons du 15ème furent-ils envoyés dans le bled. Mais à ce moment précis le commandant Duval, qui n'avait pas fait les frais d'une tenue kaki, fidèle au bleu des chasseurs, était muté à l'E.M de Rabat. Comme aimait à le dire le cher Henry Lorenzi, "c'était sa dernière évasion".

C'est donc ce **Duval** que je retrouvais, inchangé, un petit lorgnon lui pinçant le nez, et comme je m'enquérais de sa maladie, il me dit d'abord qu'il était chef du 4ème Bureau de l'armée et comme cette guerre ne l'intéressait pas il préférait se faire évacuer ... J'avais beau avoir gardé de lui un piètre souvenir, j'étais tout de même interloqué !

Très vite je fus hospitalisé à Commercy, dans l'ancienne caserne du 94ème R.I. Ce n'était heureusement pas grave, je fus assez vite rétabli ; j'avais cependant eu le temps d'alerter mon épouse qui, de Cure, put venir passer 24h avec moi. Nous ne nous doutions pas l'un et l'autre que quelques jours plus tard nous nous retrouverions à Cure, mais dans la douleur.....

J'avais retrouvé l'E.M. de l'I.D. à Remilly, où nous avons commencé la pré-guerre. J'avais retrouvé ma chambre, chez une vieille dame, Mme François et sa fille plus très jeune. J'étais endormi le **23 Octobre 1939** quand, vers 23h30 des coups à ma porte me réveillèrent ; je vis entrer le capitaine **Blary**, de l'état-major de la Division. Un très brave type, un peu gourmé⁹, qui, bafouillant un peu, me dit : "Vous aviez un petit garçon qui s'appelait **Hubert** ?"

l'E.M. de la Division avait été prévenu par le Préfet de Metz, Chevalier, ancien chef de cabinet d'oncle Étienne et à qui tante Marguerite alors à Cure, avait téléphoné.

Une voiture me conduisit à Metz ; un train partait pour Paris. J'avais emporté un livre que la veille m'avait prêté l'aumônier du 94, le chanoine Couturier, de Paris. C'était le carême, prêché par Mgr Chevrot à Notre Dame. Ne pouvant dormir, seul dans mon compartiment, je le pris et tombai sur cette pensée qu'il développait dans son sermon du jour de Pâques : "Agnus redimit oves". Et je pus accepter.

A Paris à la gare de Lyon, m'attendait Aliette¹⁰ qui m'emmena à Cure. Ensemble, ses parents, nous couchâmes une dernière fois notre petit garçon dans le petit cercueil fait par le menuisier du village et c'est Michèle¹¹ qui dans sa voiture, que nous suivîmes à pied, l'emmena à l'église.

Trois jours après je retrouvai l'E.M. ; il n'y avait pas grand chose à faire. L'on avait reçu de remarquables rapports sur la campagne de Pologne ... on n'en tirait pas grand chose. On étudiait, si je me rappelle bien, les possibilités d'inondation de la région des étangs et

⁹ *Qui affecte un maintien grave et compassé*

¹⁰ *Aliette Flandin, fille de tante Marguerite et oncle Pierre-Etienne*

¹¹ *Michèle Courtois, épouse d'oncle François le frère de Maman*

comme malgré les ordres de les reverser pour remonter des réservistes d'unités hippo, La Porte avait fait emmener nos chevaux, je pus sortir Barbastine dans la campagne lorraine.

Et puis brusquement, nous reçûmes l'ordre de remonter en ligne en catastrophe. Il s'agissait d'aller relever la 58ème D.I., division de seconde réserve (ayant un officier d'active par régiment et un officier par Bataillon), engagée quelques semaines plus tôt alors que sa mise sur pied était à peine achevée, une dactylo ayant tapé 58 au lieu de 38 !!!

Malgré le peu de temps imparti, le relève s'effectua bien. Les Allemands prudents ne cherchèrent plus, comme cela leur avait si bien réussi avec la 58, à faire sauter des postes.

Nous étions installés dans un presbytère, loin, comme d'habitude, de l'E.M. de la Division avec qui - Merz mis à part - les rapports étaient toujours aussi frais. Notre petit E.M. s'étoffa avec la présence d'un officier de liaison d'Artillerie, puis d'un médecin et enfin d'un major, Malcolm, du Gordon Highlander, et du lieutenant **de Chambrun**, interprète d'Anglais.

L'Écossais et Chambrun, époux de José Laval, nous avaient rejoints parce que la 42ème Division avait l'honneur de recevoir les premières unités anglaises montant en ligne : une Brigade, soit trois Bataillons. Nos trois régiments étaient accolés, leurs trois Bataillons sur trois lignes en profondeur. C'est je crois le 94 qui était au centre et c'est alors dans son sous-secteur que fut introduite la Brigade anglaise. Le 94 ne fut pas pour autant relevé mais ses Bataillons s'installèrent derrière chacun des Bataillons anglais. Autrement dit, **La Porte** ni **Loiseau** ne manifestaient une confiance inconditionnelle à l'égard de nos alliés !

Ils ne purent d'ailleurs qu'être confortés dans cette opinion par une ou deux patrouilles malheureuses du Bataillon de première ligne. Du moins faisaient-ils des patrouilles, ce qui n'était plus de mise pour l'armée française. "Autant vouloir faire de l'omelette sans casser des œufs", disait **Bouchacourt**.

Malcolm était contemporain de Bouchacourt. Comme lui commandant de 1916, mais ... l'était toujours, ce qui consolait Bouchacourt. Il se plaisait à rappeler que les gendarmes écossais n'avaient, depuis Charles VIII, cessé de servir les rois de France et il rappelait volontiers que dans l'Armée britannique, il y avait "Gordon", (son régiment) puis rien ... rien ... rien, enfin quelques autres régiments écossais ; après, alors absolument rien ... sinon à l'infini peut-être "Black Watch", des gallois qui justement formaient l'un des trois Bataillons de sa Brigade.

Chambrun avait tout de suite eu un préjugé favorable de Bouchacourt qui au Maroc avait connu son père, Aldebert je crois, probablement le seul Général 4 étoiles de l'Armée française à avoir pour tout diplôme scolaire, la mention "sait lire et écrire". Une chose, et même deux, chiffonnaient pourtant **Bouchacourt** : d'abord que lui, un Chambrun, ait épousé la fille d'un bougnat (*sic*) et puis ... qu'il ait des ongles noirs !! "il pouvait tout de même s'acheter une brosse à ongles" !

Ceci dit, ce **Chambrun** avait des côtés très sympa ; pas "ramenard" pour un sou, racontant bien. Il avait refusé une affectation spéciale et tous les gendres, fils ou neveux d'hommes politiques, ne pouvaient en dire autant. Enfin, ayant rejoint je ne sais quel ouvrage tenu par son régiment, le 162ème R.I. de forteresse, il s'y ennuyait et avait sauté sur l'occasion, pour en sortir, de venir comme interprète avec cette Brigade anglaise. Mais il avait trouvé qu'on ne faisait tout de même pas beaucoup la guerre !

N'ayant pas voulu être embusqué pour rester près de sa tendre épouse, c'est elle qui s'engagea comme ambulancière, réussissant à se faire affecter à une liaison hebdomadaire, en ambulance, Paris-Metz ; à chaque fois elle apportait à son époux un pavé de foie gras, qu'il mettait généreusement à la popote. Nous avions aussi un jeune et dynamique toubib de réserve, terminant son internat je crois, qui un jour pour le plus grand bonheur de notre major, nous raconta une bonne histoire de salle de garde "top hot", qui devint "l'histoire de la popote" !!

En dehors de cela le temps passait sans histoire ... Noël arrivait, l'hiver était rude et nous commençons tous à trouver que d'autres Divisions pourraient bien à leur tour monter en ligne ... et nous relever.

Ce furent les Bataillons britanniques, pourtant arrivés les derniers, qui furent remplacés les premiers. Notre si sympathique **major Malcolm** était lui-même remplacé par un lieutenant-colonel anglais que la guerre avait surpris en Suisse avec ses poneys de polo. Mais autant son prédécesseur était courtois, autant lui était imbu de la supériorité générale anglo-saxonne et en particulier, il exaspérait **Bouchacourt** par sa tenue à table !!

Quoiqu'il en soit cette présence britannique au contact des Allemands nous valut de nombreuses visites ! Nous reçûmes à déjeuner **André Maurois**, très sympa, nous eûmes une autre fois **Roland Dorgelès** et enfin il y eut la visite du **roi Georges VI** lui-même, qui vint dans un patelin évacué, juste à l'arrière des avant-postes, où bag-pipes et cornemuses d'Écosse en tenue traditionnelle, par un froid de canard, évoluèrent comme à la parade à Édimbourg pendant une bonne ½ heure.

Évidemment tout le monde était aux aguets, des fois que les Fritz sans le savoir, se manifestassent pendant cette royale visite, mais il n'en fut rien. Nous eûmes droit, à la suite du roi, à un mauvais thé servi dans un quart à l'email éclaté, ce qui était une des nombreuses manifestations de l'esprit spartiate de nos alliés ; les autres étant : leurs battle-dress qu'ils portaient à l'exclusion de toute autre tenue, et leur motorisation intégrale : il n'y avait pas un seul cheval dans tout le corps expéditionnaire, et tout cela paraissait étrange à **Bouchacourt**.

Enfin il fut question d'aller au repos, après Noël. C'est une Division bretonne de première réserve qui nous releva. Elle était commandée par une espèce d'excité, dans tous les sens du terme, ancien commandant de St Maixent. Peut-être pour exorciser ses perpétuelles obsessions, il avait un chapelain personnel, solide recteur breton, ancien de 14/18 et qui, l'accompagnant dans ses visites aux unités, vérifiait les emplacements de FM ou mitrailleuses, corrigeait les plans de feu bref un solide curé moyenâgeux !

L'artilleur de liaison de cet E.M. était un certain lieutenant **Lebrun**, dont on ne sut que plus tard qu'il était le fils du Président de la République.

Chambrun lui, n'était relevé ni en même temps que les Anglais, ni en même temps que les Français et il vit arriver je ne sais à quel titre, un autre artilleur haut en couleur à cette popote : J.C. **Legrand**, avocat d'Assises tonitruant, plus ou moins mêlé dans les récentes années à des actions politiques de droite sinon d'extrême droite. Cette réunion du fils du chef de l'État , d'un adversaire déclaré de cet État et du gendre d'un ancien Président du Conseil dont on ne savait trop ce qu'il pensait, se révéla vite détonante grâce à **Chambrun**, qui se faisait un malin plaisir de poser des banderilles aux deux autres, qui à tous coups, marchaient ... le pauvre Lebrun bien vite réduit à demander à son adversaire de "cesser de parler ainsi de la République de Papa" !!!

Si je me souviens bien, un sadique d'un grand E.M. fit opérer la relève à cheval sur Noël, si bien qu'au lieu d'embêter une Division ce jour-là, il y en eut deux qui eurent de drôles de jours de fête. Mais nous en étant étonné, on nous répondit que c'était une question de charge des itinéraires !!! Affolant.

Si à la rigueur on pouvait mettre la pagaille de notre mouvement de St Avold vers le Bérus sur le compte de l'émotion, dès les premiers jours que penser de ces E.M. s'avouant incapables de faire faire mouvement à deux Divisions seules, sans réaction de l'ennemi ?

Et je me rappelai combien les gens du ministère faisaient des gorges chaudes des embouteillages subis par les Allemands lors de l'Anschluss, et encore lors de leur entrée en Tchécoslovaquie ... Toujours l'œil et la poutre

Bref nous nous retrouvions au repos. Je partis en permission pour assister à Cure à la première communion d'Hélène. (Décembre 1939) Au retour je quittai l'I.D 42 pour prendre le commandement de la 5ème Cie du 94.

***/**

Au 94 R.I. "la Garde"

Commandé par le lieutenant-colonel **Grégy** depuis le début de la guerre, le 94 avait un très beau passé et assez curieusement par trois fois, en 1870, 1914 et en 1918, il s'était trouvé en face de la garde prussienne sur qui, chaque fois, il avait pris l'avantage - même si en 70 il dut, sur ordre, décrocher. Il avait dû à ces circonstances d'être baptisé "la Garde" par son commandant de Division de 18 et depuis, il avait pris pour insigne un grenadier de la Garde Impériale, la pipe aux lèvres.

En garnison à Bar-le-Duc et à Commercy il attirait moins que le 80 et le 151, les gens brillants. Son allure générale était peut-être plus terne, mais c'était du solide, à l'image de son colonel. Celui-ci comme Bouchacourt du reste, avait fait tout 14/18 au 94. Petit rouquin trapu, solide sur ses courtes jambes, il avait beaucoup guerroyé au Maroc, en rapportant le Mérite Militaire Chérifien, bien plus difficilement donné que la Légion d'Honneur, c'était une référence.

Ses rapports avec Bouchacourt étaient à base d'estime réciproque, au plan militaire pur, mais aussi dissemblables que possible par ailleurs. Et comme Bouchacourt avait eu le malheur de lui laisser entendre qu'il m'envoyait à son régiment pour ... lui donner un peu de brillant, il me vit venir !! Il ne me cacha pas qu'il ne me faisait pas un cadeau avec cette Cie mais, ajouta-t-il avec un sourire en coin, "c'est justement parce qu'on me vante vos qualités que je vous la donne" !!

5ème Cie donc, IIème Bataillon, commandé par le commandant **Le Guillou**. Breton, haut en couleurs, fort en gu ... il avait une caractéristique, il se nourrissait exclusivement de gâteaux ! Il avait bluffé les anglais lorsqu'il les avait reçus en Novembre en ne leur servant que des gâteaux, que des gâteaux !

Très content de lui et en fait il y avait de quoi, parce qu'un jour où **La Porte du Theil** expliquait qu'il faudrait pour enlever la ligne Siegfried, invulnérable à l'Artillerie, la submerger avec l'Infanterie, Le Guillou claquant des talons, avait rectifié à haute voix "avec les cadavres de l'Infanterie, mon Général".

Toute son action, mais elle se révéla psychologiquement très efficace, consistait une fois ou deux par semaine à paraître au rassemblement de l'une ou l'autre Cie, pour expliquer : "Ce que vous avez vu jusqu'ici, ça n'existe pas ; vous verrez ça quand vous devrez avancer contre des armes automatiques qui claqueront de tous côtés, que les obus vous tomberont sur la gu ... que des avions vous mitrailleront, vous bombarderont et que vous devrez avoir votre masque sur la figure. Alors ce sera l'ENFER ... l'ENFER, et il faudra tout de même y aller".

Un capitaine Adjudant-Major : **Brille**. Un très brave homme, dont j'ai pensé en lisant le commandant Watrin, qu'il aurait pu en être le modèle. Ce qui n'est pas si mal.

Le Guillou en disait : "avec son air c .. et sa vue basse, il se f ... de nous le père Brille".

Les autres Cies étaient commandées : la 6ème par le capitaine **Lassalette**, un Basque très sympa que j'avais rencontré à l'épée avant guerre ; la 7ème et la C.A12. par des lieutenants un peu insignifiants, mais braves types.

A la 5 je trouvai uniquement des sous-lieutenants de réserve : **Teyssèdre**, un instituteur champenois ; Soulier, séminariste parisien ; **Swetloff**, instituteur normand, Russe d'origine, arrivé en France à deux ou trois ans, en 1918, décidé à faire carrière dans l'armée. Quelques

¹² *ici, probablement Cie d'Artillerie*

bons sous-officiers : l'adjudant **Rouhier** ; le chef **Fouët** ; le sergent **Tanet** et d'autres dont les noms viendront plus tard dans ce récit.

Cette Cie avait souffert d'avoir changé deux ou trois fois de patron depuis l'entrée en guerre. Le dernier en date, le lieutenant **Agarant**, avait de la qualité mais ... il n'était que lieutenant. En définitive pourtant, il n'y avait rien à redresser. Simplement s'agissait-il de redonner aux uns et aux autres dans la Cie, et à nos supérieurs, une confiance émoussée sans vraie raison sinon peut-être du point de vue administratif ; l'officier de détails du régiment, qui avait malheureusement l'oreille du colonel étant de la race de ces "riz, pain, sel", beaucoup plus soucieux d'empoisonner que d'aider.

Lors des premiers séjours en ligne en 39, chaque régiment avait formé un groupe franc. Le sous-lieutenant **Swetloff** avait été mis à la tête de celui du 94 et il avait eu le mérite de réussir le seul coup de main ayant marqué les postes de la Division : faisant prisonnier tout un poste d'observation d'artillerie, un officier et quelques sous-officiers et hommes. Autant il était plein d'humour et était resté modeste, autant les quelques petits gradés et hommes ayant appartenu à ce groupe franc jouaient les matamores. J'eus quelques difficultés à leur faire comprendre que cela ne leur donnait pas la science infuse et qu'ils avaient besoin sinon d'apprendre, au moins de perfectionner leur savoir, sans croire surtout que tout serait toujours semblable.

Parmi les sous-officiers appelés ou rappelés, il y avait un jeune vicaire de banlieue parisienne, Brossard, à qui j'avais confié le soin de monter un foyer. Bien vite hélas je m'aperçus que c'était pour lui l'occasion de se "planquer" et l'effet n'en était guère heureux sur les hommes. Un réserviste, **Pasqualini**, me fournit en Novembre 1943 l'occasion d'une leçon dont nous nous serions passés. Alors qu'un jour, en Mars 40, je lui demandais pourquoi il n'avait pas été au travail dans la matinée, il me répondit :

- "Moi, mon capitaine, je ne suis pas de carrière, je dois songer à mes affaires ; un de mes clients de passage m'avait donné rendez-vous à Pont-à-Mousson ; quelque soit le résultat de cette guerre, il faudra bien que je retrouve mes clients".

- "Je vous souhaite d'en avoir encore si les allemands gagnent, lui répondis-je, mais j'en doute car à ce moment-là je ne sais pas si vous retrouverez vos parfums et en admettant qu'il y en ait encore, si vous serez libre de les vendre à votre gré".

Je ne le convainquis pas. Mais en Novembre ou Décembre 1943, alors que rentré malade de captivité, en traitement à l'hôpital Bégin, je remontai à pied le boulevard Malesherbes vers 19h, dans une obscurité totale, je frôlai une ombre et presque en même temps je m'entendis appeler "Mon capitaine", et répondre "C'est Pasqualini". C'était mon sergent ... et je lui demandai "Alors, ces ventes de parfum ?" - "Ah oui, mon capitaine, j'ai souvent repensé à ce que vous m'aviez dit en 40. Je suis recasé dans la police".

Je crois cette anecdote assez exemplaire et l'enseignement à en tirer toujours aussi valable.

J'eus aussi une autre occasion de prophétiser. Pour le jour de Pâques (1940), que la Cie isolée pendant trois ou quatre semaines pour aménager un terrain, passa près de Thiaucourt, j'avais prévu un repas très amélioré, copieux et plein de qualité. Comme j'étais allé voir mes diverses sections, un type toujours à l'affût de crâner devant les petits camarades (il avait demandé à partir en Finlande jadis) me dit "C'est quand même malheureux de nous f ... des haricots verts pleins de fils". Je bondis et lui dis : "Mon vieux **Jouffraut**, je te souhaite seulement d'en avoir autant les jours de fête si les Allemands nous battaient". Et trois mois plus tard, l'ayant retrouvé derrière les barbelés de Mailly, je ne pus m'empêcher de lui dire "tu te rappelles les haricots verts de Pâques ?" Mais il ne me répondit pas.

Cette 5ème Cie avait une célébrité, **Chatelain**. Un de ces disponibles libérés en Octobre 1938, rappelés en Avril 39. Mais lui, petit paysan du Maine et Loir, allergique au service militaire,

comme ses ancêtres chouans à la conscription, soucieux d'un total égalitarisme, s'étonna de voir que tel ou tel camarade libéré en même temps que lui, ne revenait pas. Il en demanda la raison au chef comptable. Celui-ci lui répondit : "ben, t'as pas vu les conditions de rappel, ceux qui sont mariés, avec un enfant, ne sont pas rappelés". "Ah", répondit Chatelain.

Quelques jours plus tard, d'autres rappelés du même coin rigolaient tout ce qu'ils savaient, ayant découvert dans le journal local une petite annonce "offre mariage à fille mère, écrire Chatelain, 5ème Cie etc. ..." Les réponses arrivèrent et faisant bonne mesure, Chatelain épousa une mère de deux jumeaux. Mais les formalités demandent toujours du temps, et mon Chatelain ne fut renvoyé chez lui que fin Juillet et un mois plus tard la mobilisation générale le voyait revenir ! C'est dès les premiers jours de guerre que sa renommée se répandit au-delà du cercle restreint de la Cie. C'était fin Septembre 1939. La 5 était aux avant-postes face au Bérus, il ne cessait de pleuvoir depuis des jours et dans les tranchées (sommaries) on pataugeait à mi-jambes dans la boue. Il en allait probablement de même pour les Allemands, tant et si bien que peu à peu, au premier rayon du soleil, chacun sortit sur les parapets pour se sécher. Chatelain comme les autres. Et toujours soucieux de n'avoir pas d'ennuis, il nettoya son mousqueton. Tout à coup un peu loin, une rafale de FM français partit, et aussitôt chacun plongea, sauf Chatelain. Et comme les allemands envoyèrent une salve de mortiers, l'adjudant **Rouhier** hurla à Chatelain "planque-toi, tu vas te faire bousiller". Alors **Chatelain** savourant sa vengeance sur ce "juteux", fier de pouvoir faire éclater son mépris, lui dit "pas d'quoi avoir peur m'n'adjudant, sont pas solides l'zobus des boches, s'cassent en tombant".(sic) Le plus fort c'est qu'il en était persuadé.

Lorsque je pris la Cie il était conducteur de la voiturette de 60 et, pour être à l'abri des soucis de l'astiquage des aciers, mors, chaîne, attache, il les avait fait chromer à ses frais ! !

Après deux mois d'instruction, un mois environ à faire un terrain d'aviation, nous montâmes en ligne, au lieu-dit "l'équarrissage", dans les premiers jours d'Avril 1940.

Je relevais avec ma seule Cie, soit 12 FM, une Cie de la Division de Paris puissamment renforcée tant en FM qu'en mitrailleuses. Ne pouvant faire une relève nombre pour nombre, je décidai, sans pour cela enfreindre la mission, d'abandonner certains des postes tenus par mes prédécesseurs. J'en rendis compte au chef de Bataillon relevé qui, réglementairement, gardait la responsabilité et le commandement pendant 24 heures.

Il devint furieux, me menaçant du conseil de guerre pour abandon de poste en présence de l'ennemi ! Je crus à une plaisanterie et souris, ce qui le fit littéralement éclater. Finalement l'affaire fut soumise au colonel **Grégy**, qui me donna quelques renforts me permettant de satisfaire moins à la mission qu'à un plan idiot.

Je connaissais bien ce coin, puisque c'est la Division qui s'y était installée en Septembre 39. Je m'attendais donc pour mon PC, à trouver des installations bien au point. En fait il y avait autant d'ébauches d'organisations que s'étaient succédées d'unités. Soit une quinzaine. Des tracés, rien de creusé. Pour tout abri, une tôle métro dans le petit bois où tout cet échantillonnage s'épandait. Devant mon étonnement, le capitaine que je relevais me dit : "Bah, il n'y a jamais eu un coup de canon". Mais il n'avait pas fini sa phrase, qu'une salve de gros lourds, du 210, tomba un peu partout dans le petit bois. Et chaque jour par la suite, nous eûmes droit, généralement vers midi, à cet arrosage - qui resta heureusement sans résultat mais eut pour effet de faire comprendre à mes hommes que mieux valait travailler ferme pour avoir une bonne protection.

Dans les jours suivants d'ailleurs, l'activité des artilleurs fritz, nulle jusqu'alors, s'éveilla et je ne pouvais plus, en allant voir mes avant-postes, traverser un petit groupe d'habitation se trouvant sur mon chemin, sans être salué par le tir de quelques fusants de réglage puis de percutants. Mais, heureusement, résultats nuls.

En compulsant les nombreuses paperasses et consignes laissées par mes prédécesseurs, je découvris la perle expliquant les menaces dont j'avais été l'objet de la part du commandant relevé. C'était un papier entièrement manuscrit de la main du Général **Loiseau**¹³ et signé de lui, disant qu'aucun des emplacements de FM ne pouvait être changé sans ordre signé de lui !

Et ce Loiseau, successeur de Giraud à Metz, avait été un brillant professeur de l'École de Guerre !

Relevé au bout de 10 ou 15 jours, je me retrouvai à Boulay, occupant d'anciens casernements du 162ème de Forteresse qui bien sûr était parfois dans les ouvrages de la fameuse ligne Maginot.

Dans la journée on travaillait ferme à creuser des tranchées pour renforcer les intervalles des ouvrages. Ou pour permettre, en avant d'eux, d'installer des "sonnettes". Dans Boulay, ville évacuée, il y avait encore une batterie auto de 75 contre avions, glorieuse rescapée de 14/18, mais ça ne faisait pas très sérieux.

En effet, ce ne l'était pas du tout, quand le 10 Mai 1940 à 05h, réveillé par un vrombissement extraordinaire, je mis le nez à la fenêtre. J'eus le souffle coupé en voyant des avions allemands, en formations serrées de 20 à 25, se succéder en 10 à 20 vagues, volant au plus à 200 à l'heure et pas à plus de 400 m. Et la DCA ne réussit pas à tirer un seul coup de canon ! !

Pour notre part nous fûmes immédiatement dirigés sur nos lieux de travail, où nous nous installâmes. Seul le toubib, **Blanchard**, un camarade de mon beau-frère **François Flandin**, allait "à l'arrière" d'où il rapportait les bobards les plus extraordinaires mais toujours d'un optimisme délirant : ayant voulu forcer les ouvrages de la région de St Avold, 600 chars boches brûlaient sur le terrain. Grande cause, petit effet : nous venions de toucher un nouveau Général de Division, **Keller**, tandis que La Porte du Theil prenait le C.A. laissé libre par le Général Chambon, envoyé auprès du roi des Belges. Ce mouvement était prévu de longue date et La Porte attendait sans patience cette attaque allemande.

Cette euphorie ne dura qu'une semaine. Le 16 ou le 17 Mai, nous reçûmes l'ordre de faire mouvement sur Metz. Rien d'extraordinaire à cela. L'étonnant étant plutôt qu'on eût laissé si longtemps une Division d'active parmi les meilleures, derrière le béton.

Ce qui cependant étonna, fût qu'il était prescrit de partir en laissant sur place des consignes écrites ... sous un caillou ! !

Le déplacement se fit de nuit, pour un village des environs de Metz où nous arrivâmes à l'aurore. Mais déjà je me posais des questions. Marchant à pied en tête de ma Cie, j'avais à un moment donné été doublé par une traction Citroën. S'arrêtant un peu plus loin, un officier en descendit qui, au passage, m'emboîta le pas. Il était de l'E.M. de la Division, m'avait reconnu au passage, et voulait bien me dévoiler des dessous de cartes. Les Allemands avaient effectué dans les Ardennes une percée en doigt de gant ; il n'était plus que de l'étrangler à la base, et nous allions participer à cette opération. Son bel optimisme ne me convainquit pas complètement, et je restai soucieux.

Après quelques heures de sommeil, nous fûmes alertés dans l'après-midi, perçûmes des vivres de route, "singe" en particulier, et dans des chemins creux, à l'abri des haies qui nous camouflaient aux vues aériennes, nous attendîmes les camions qui devaient nous enlever. Prévus pour l'après-midi, ceux-ci n'arrivèrent que vers minuit au plus tôt. Entre temps le colonel **Grégy** avait rassemblé les commandants et capitaines pour donner ses ordres. D'emblée je fus glacé en l'entendant dire : "le peloton moto couvrira le mouvement, car à partir de Reims on ne sait où est l'ennemi" ! !

¹³ *Papa écrit tantôt Loiseau, tantôt Loizeau ..*

En fait de transport de personnel, les camions étaient ... des bennes ! Peu confortables, c'est le moins que l'on puisse en dire. Heureusement le moral des hommes était élevé et ils prirent cela à la plaisanterie. Pour moi, j'eus la chance que l'officier du train, chef du convoi, m'invita à monter dans sa voiture "pour le cas où il y aurait à prendre quelque mesure tactique".

Nous partîmes Au lever du jour nous étions à Pont-à-Mousson. La gare avait été sévèrement bombardée et le pont routier surplombant les voies et sur lequel nous passions, avait des aspects de passoire.

Nous roulâmes sans incident, traversant Fismes évacué, où volets et fenêtres ouverts laissaient voir des tables non desservies, ce qui dénonçait une évacuation précipitée.

J'avais eu une violente algarade avec le chef du 4ème Bureau de la Division "travailleur inintelligent", qui nous obligea à débarquer plus de 25 km, que nous refîmes à pied le lendemain, au-delà de notre point de destination.

Enfin c'est à Braine, que j'atterris, devant le colonel **Grégy** tout surpris de me voir là, mais pas mécontent car il se trouvait seul, sachant seulement qu'à part un G.R. il n'y avait personne entre les Fritz et nous, sur un front que l'on ne pouvait préciser, mais au moins de 20 à 40 km !!

Comme passaient à ce moment là les side-cars des officiers de la Division - mais sans officiers - le colonel me dit d'en prendre un et d'aller aux nouvelles.

J'embarquai avec le meilleur conducteur que j'avais connu à l'I.D. et je partis en reconnaissance. Tout naturellement je piquai au Nord, pensant bien trouver quelqu'un le long de l'oued. En effet je tombai très vite sur le PC d'un G.R.14. où l'atmosphère était sinon détendue, au moins décontractée. Le lieutenant-colonel, en calot, m'expliqua qu'avec son escadron moto et son escadron de mitrailleuses et engins, il tenait, si l'on peut dire, une bonne quarantaine de kilomètres. Mais ajoutait-il, "les Allemands ne s'intéressent pas à nous, ils foncent à la mer" ! et puis tout à coup, il me dit : " Je parie que vous n'avez rien mangé depuis hier soir ?" C'était vrai et immédiatement il me fit servir ainsi qu'à mon motard, une succulente omelette bien arrosée.

Je repartis rendre compte au colonel, fulminant encore contre cet idiot de chef du 4ème Bureau et finalement avec le reste du Bataillon nous allâmes passer la nuit à Brenelle, au Nord de Braine, où un élevage de plusieurs milliers de volailles était abandonné.

Dans ces pays qui avaient tant souffert en 14/18, personne n'avait pensé à rester et souvent même sans ordre, l'évacuation s'était faite spontanément. J'en eus encore la preuve le lendemain où nous croisâmes ces convois de réfugiés, lourds tombereaux à deux ou trois chevaux chargés à la diable, troupeaux suivant péniblement, femmes et enfants juchés au sommet des bagages.

Ce lendemain donc, nous prîmes la route pour faire ces kilomètres dus à cet ahuri de P. Je reçus l'ordre d'aller mettre en état de défense le château de Chalon-le-Vergeur, appartenant à la famille Taittinger.

Précédent la Cie, je pris le trot. Le château n'était pas complètement abandonné ; il y avait sur place un contre maître de culture mais il faisait ses préparatifs. Il eut le temps de m'indiquer la cave, me disant fièrement qu'elle contenait 5 000 bouteilles.

Je ne m'y attardais pas, fis ma reconnaissance château et abords et partis à la rencontre de ma Cie. Une heure après environ, j'étais de retour avec mes chefs de section. Entre temps les artilleurs d'un régiment de "volants" de la 7ème D.L.M15. étaient passés avec des camions

¹⁴ *Groupe de Reconnaissance*

¹⁵ *Division Légère Mécanisée*

vides et ... il n'y avait plus une bouteille !! sans bavures, même pas un morceau de verre cassé !

A peine étions-nous en train de nous installer, que nous reçûmes un nouvel ordre. En raison de l'ordre idiot du 4ème Bureau, ayant fait débarquer mon Bataillon trop à l'Ouest, le secteur ou plutôt le quartier qu'il aurait dû tenir n'était tenu que par une Cie, la 7ème si je me rappelle bien. Il fallait maintenant mettre les choses au point et je reçus l'ordre d'aller tenir un sous quartier sur le canal latéral à l'Aisne, au Sud de Pontavert : limite gauche, la route incluse ; limite droite, lisière Est inclus du bois de la Plâtrerie.

Le mouvement ne devait se faire que de nuit, mais je partis en reconnaissance, probablement avec mes chefs de section. L'arrivée de la 7ème Cie avait été sportive : des éléments allemands débouchaient en même temps de Pontavert. La 7ème les avait repoussés, avait fait deux ou trois prisonniers et avait pris un petit camion genre 37.

Dans la nuit la relève se fit. L'adjudant de Cie, commandant mon PC, avait installé celui-ci dans ce qui, de nuit, lui avait paru être une carrière. C'en était une en effet, mais sur la pente descendante du mouvement de terrain face à l'ennemi. Dès qu'au jour j'en pris conscience, je donnai l'ordre d'en partir sur le champ, pour l'intérieur du bois de la Plâtrerie. Bien nous en prit. Tous les hommes étaient à peine partis qu'une dégelée de coups de mortiers tomba en plein dans la carrière. La seule victime fut une brave chèvre recueillie errante la veille.

J'étais Cie de gauche de la Division et à ma gauche se trouvait le 173ème R.I., le régiment corse, de la 44ème Division. A ma droite j'avais la 6ème Cie de mon régiment et j'étais renforcé par une section de mitrailleuses et les mortiers du régiment, ainsi que par un groupe de canons de 25 antichars.

Ainsi que me l'avait justement dit le lieutenant-colonel de cavalerie vu deux jours plus tôt, les Allemands ne cherchèrent pas à pousser. Ils se contentaient de se couvrir face au Sud. Leurs seules manifestations furent des tirs de mortiers. S'étant bien rendu compte que les occupants de la carrière avaient émigré dans le bois, tous les matins ils nous gratifièrent, vers 05h, de 40 à 60, voire 80 coups de mortiers. Sans réussir à nous causer de pertes.

De notre côté, toute notre activité eut pour but de faire sauter le pont sur l'Aisne, qui était resté intact.

C'est le sous-lieutenant **Swetloff**, de ma Cie, ancien commandant du groupe franc, qui fut chargé de l'opération. Il dut s'y reprendre à trois fois par suite d'incroyables négligences du sapeur qui une fois, oublia la mèche lente, la seconde fois, le détonateur ! !

Aussi la troisième fois, les Allemands étaient-ils sur leurs gardes. Le pont sauta quand même, mais Swetloff eut un ou deux blessés.

Il y avait une dizaine de jours que nous étions en ligne, quand je fus prévenu que tout mon Bataillon allait être relevé ainsi que le 173ème, voisin. Une nouvelle Division, la 45ème Division de réserve d'Orléans, allait être introduite entre la 44ème et la 42ème.

Le mouvement se fit le 2 Juin 1940 et ma Cie se retrouva presque au grand repos, au Fort de Brimont, où j'avais fait les manœuvres de 1931 ! !

Ce n'était quand même pas le grand repos : toutes les nuits nous travaillions à organiser une ligne d'arrêt aux environs du Fort, à trois ou quatre kilomètres.

Le PC du régiment était à Brimont même. C'est là que le 8 Juin dans la soirée, alors que je venais de rédiger ma déclaration d'impôts (! !), je fus convoqué par le commandant. Je me rendis en vélo et reçus l'ordre de remonter le plus tôt possible sur mes anciennes positions car la 45ème D.I.16. était enlevée au moment même, sans attendre la relève. Le G.R. de la Division, ou du moins son escadron moto, devait assurer l'intérim. En fait, retardé par les

¹⁶ *Division d'Infanterie*

barricades élevées contre les engins allemands dans tous les villages, il arriva après moi sur l'objectif.

La Cie étant déjà au travail, il fallut que je la fasse rentrer, que je fasse distribuer les vivres et des munitions. Bref, nous ne dûmes guère nous mettre en route avant minuit. J'avais 22 km à faire. Il était donc pratiquement exclu que j'arrive sur ma position avant le jour. Or tout mouvement de jour était interdit.

Je résolus de n'en tenir aucun compte, car il me semblait pire que tout de laisser un trou béant juste sur l'axe Pontavert/Roncy.

Les sacs furent laissés au Fort et ainsi allégés, nous partîmes. Je décidai de ne pas faire de pause. Par Loivre et Cormicy j'arrivai au passage à niveau du tortillard, 1 200 m NE de Bouffignereux, et à ce moment là le tonnerre se déchaîna. Il n'y avait plus aucun doute, les Allemands attaquaient.

Je prévins mon adjutant, **Rambaud**, d'indiquer aux chefs de sections de reprendre leurs positions antérieures, tandis que je continuais le plus vite possible, pour avoir une idée exacte de la situation.

600 mètres plus loin sur la route, au pied d'un layon, sortant du bois de Gernicourt, je tombais sur le chef de Bataillon du 113ème que je devais relever. Il était avec ses capitaines. Il s'enfourna dans sa voiture et me dit qu'un camion allait arriver pour enlever ses hommes. Je lui fis remarquer sans aménité qu'en cas d'attaque il n'était plus question de relève, mais la voiture avait déjà démarré.

J'empruntai le chemin de terre menant vers mon bois de la Plâtrerie. Le petit bois situé à mi distance était plein de soldats du 113. Je demandai l'officier qui commandait. "Tous les officiers sont partis" me répondit un sergent "et nous, on découd nos galons". Je dis que nous arrivions, mais poursuivis mon chemin voulant au plus tôt savoir ce qui se passait sur le canal. Je croisai un homme courant vers l'arrière. Il ne s'arrêta qu'en sentant le canon de mon revolver sur son nez. -"J'étais au point d'appui du pont, les Allemands nous ont pris par derrière, nous n'avons même pas pu tirer. Les Allemands sont partout".

Je le calmai, lui dis de me suivre, mais brusquement il repartit en courant.

Je continuai, mais en approchant des lisières de mon ancien PC, je fus accueilli à coups de fusil. Je fis demi-tour, espérant à tout moment malgré les avions, les obus, voir apparaître ma Cie. En fait, arrivée à la corne SO du bois de Gernicourt, elle en avait suivi les lisières vers le Nord, mais ne put en déboucher vers l'Ouest.

Quand je la retrouvai, les Allemands progressaient dans le bois, se heurtant à des éléments de la 7ème Cie commandée par un jeune sergent-chef, dominicain, adjutant de Swetloff au groupe franc.

Je pus mettre de l'ordre dans le dispositif. La 3ème section avait éprouvé des pertes. J'envoyai la 1ère section, sous-lieutenant **Teyssèdre**, dans les boqueteaux bordant un petit oued coulant E.O. à 500 mètres Nord de la route, lui donnant comme mission essentielle de chercher la liaison avec le 173.

La 4ème section, sous-lieutenant **Swetloff**, la 2ème section adjutant Corneloup, s'établissaient à une corne du bois de Gernicourt. La seconde devant garder à droite la liaison avec la 7ème. La 3ème, ou ce qu'il en restait, en réserve, dut être ensuite introduite à droite pour maintenir la liaison.

J'avais aussi un groupe de mitrailleuses, du sous-lieutenant **Jouanne**. Il flanquait par l'Ouest la 1ère section. Celle-ci malgré une reconnaissance lointaine, ne trouva aucune trace du 173. Donc vers 11h : liaison à droite bonne, à gauche le vide, et les Allemands en profitèrent ... permettant à Jouanne de faire de beaux cartons. Mais quand un rang tombait, dix autres avançaient. De front je subis trois assauts précédés de préparations de mortiers.

Nous avons pu utiliser d'anciennes tranchées de 14/18 et à partir de 14h30 environ, le dernier assaut repoussé, nous restâmes face à face à moins de 25 mètres.

On entendit au moins deux fois des hurlements d'ordres pour donner l'assaut, mais ... rien ne vint.

Le caporal-chef **Latz**, un sarrois qui avait choisi la France, grièvement blessé, attendant son évacuation, me traduisait les commandements allemands et à son tour hurlait les pires invectives à l'adresse des gens d'en face. Il fut enfin emmené vers le poste de secours, sur la brouette brancard que l'infirmier **Robert Buysse** poussa une bonne vingtaine de fois dans la journée, totalisant facilement 60 km.

Dans le courant de l'après-midi, une chenillette nous apporta un ravitaillement en munitions. Mais nous n'eûmes plus beaucoup l'occasion de les utiliser. Les Allemands avaient dû se rendre compte qu'il était bien inutile de continuer à se casser les dents alors qu'à l'Ouest ils passaient comme ils voulaient.

En effet le 173 n'avait pas cherché à ré-occuper leurs anciens emplacements, que le 113ème venait d'abandonner.

Dès ce moment, ma Cie fut la Cie de gauche du régiment de gauche de la Division, constamment débordée par les Allemands. Je me demandais un peu, telle la chèvre de Mr Seguin, ce qui se passerait dans la nuit ; mais vers 19h le brave Buysse m'apporta l'ordre de décrocher. Ordre donné à 18h.

Avec le sous-lieutenant **Swetloff** et un de ses tireurs au F.M **Salmon**, nous restâmes pour amuser l'ennemi tandis que je donnais l'ordre au reste de la Cie de rejoindre le Bataillon qui se regroupait probablement vers Cormicy.

Se déplaçant à l'abri des vues, d'un point à un autre de la lisière, Swetloff et Salmon lâchaient de petites rafales. Il n'y eut aucune réaction allemande.

Quand je pensai que la Cie devait avoir assez d'avance, je donnai à mon tour le signal du repli. Nous longions une lisière du bois s'ouvrant à l'Est sur une clairière bordant la route au Sud ; l'un de nous s'y montra et fut immédiatement salué d'une rafale de mitrailleuse. Quand au bout de 6, 700 mètres nous atteignîmes la route, je fus stupéfait d'y découvrir les sections de la Cie. Les éléments de droite du Bataillon ayant déjà, depuis plus d'une heure, effectué leur mouvement, les Allemands (ceux qui nous avaient salué) tenaient sous le feu la portion de route bordant au Sud la clairière. Salmon se mit immédiatement en batterie, arrosant toute la clairière. En rampant je me portais à sa corne SE (déchirant ma belle culotte de cheval ! !), y fit venir un autre F.M pour tirer vers le passage à niveau où, croyaient mes gens, il y avait aussi des Allemands. Profitant du feu je fis bondir toute la Cie, qui se retrouva sur la route sans autre incident.

La nuit tombait quand nous rejoignîmes le Bataillon qui ne nous attendait plus

Le commandant **Le Guillou**, toujours aussi démonstratif, me serra sur son vaste cœur. Mais nous fûmes surtout satisfaits de trouver à manger, chaud, à une roulante où j'appris que celle de ma Cie avait été touchée par l'artillerie ennemie et peut-être aussi ma jument Barbastine.

Nous n'eûmes pas beaucoup le temps de dormir, car au petit jour je me retrouvai à la côte 218, 3km S.O. d'Hermonville.

À cet endroit de son récit, Papa écrit "pour la suite, compte rendu annexé, 2 pages avant celle-ci". Or dans ce cahier se trouve le RAPPORT du capitaine Debray, commandant la Cie (5ème Cie du 94ème R.I.) sur les opérations à partir du 9 Juin 1940. Je mets celui-ci in extenso, en photocopie jointe. (papier jauni, écrit au crayon, avec un appendice au stylo-bille, écrit le 29/06 1940) et j'y ajoute la carte de son itinéraire.

Je vais donc copier maintenant simplement ce qu'il a ajouté dans ce cahier, "2 pages avant celle-ci". Et je le copie tel que, même s'il y a des redites.

J'indique aussi, pour les plus jeunes, que ces opérations se sont déroulées depuis la région située au NO de Reims, Ouest de la ligne Reims/Laon, en direction du Sud, jusqu'à Tonnerre dans l'Yonne. (voir carte jointe.)

Je précise que le mouvement se fit à une allure accélérée, les sacs ayant été laissés à Brimont. Mais nous fûmes gênés en traversant des villages, par les barricades aux issues. L'escadron moto du groupe de reconnaissance le fut encore plus que nous, tant et si bien qu'il ne put assurer sa mission de tenir la position abandonnée par le 113, en nous attendant, car nous arrivâmes avant lui.

Ayant retrouvé le compte rendu que je fis sur la période du 9 au 17 Juin 1940 lorsque je retrouvai le colonel **Grégy** au camp de Mailly, je vais me contenter de lui laisser la parole. Il est pour la trame, forcément plus exact que ce que je viens de rédiger ... 36 ans après ! ¹⁷
Ces événements m'ont cependant si fortement marqué que les incidents de cette journée me reviennent parfaitement à l'esprit.

En raison de la rapidité de notre marche, sans marquer la pause horaire sacro sainte de 10 minutes, la Cie avait pris de l'échelonnement. C'est la raison pour laquelle j'arrêtai la tête vers La Chapelle et poursuivis en emmenant avec moi la liaison qui fut vite arrêtée par les tirs d'artillerie. Je continuai donc seul. Sur la route d'abord. Du gros calibre tombait très régulièrement sur une ligne N.S. perpendiculaire à la route. Après avoir observé la cadence des arrivées, et tout en demandant à Hubert de me protéger, je bondis de l'autre côté de la ligne. Quand je repris le pas, une explosion me rendit soudain sourd. Je me retournai : à 7 pas derrière moi un obus (150, 210 ?) venait de creuser un entonnoir dans la route. Cela m'avait protégé des éclats bas, et les éclats hauts étaient passés au-dessus de moi !! Ouf.

Deux autres fois au cours de la journée, Hubert encore me protégea : alors que je remaniai le dispositif de la Cie, aux lisières du bois, profitant des anciennes tranchées de 14/18 devenues très larges du haut, j'y avais fait mettre mes agents de transmission. Debout à l'extérieur je n'eus pas le temps de m'y jeter, mais seulement de faire un plat ventre, quand nous reçûmes une dégelée de mortiers. Je me relevai indemne, mais un obus était tombé dans la tranchée, tuant les occupants. Un peu plus tard, alors que je longuai la lisière, une nouvelle salve arriva. Je me jetai à plat ventre la tête contre le tronc d'un arbre de 20, 25 cm de diamètre. Je crus soudain avoir les yeux brûlés, être aveugle : de l'autre côté de l'arbre, symétrique de ma tête par rapport à lui, un obus venait d'exploser !!

Tous ces incidents s'ajoutant au fait que le soir nous fûmes les derniers à nous replier, (et difficilement, ce qui accentua encore notre retard à rejoindre le Bataillon) firent que le bruit avait couru que j'étais tué. Ce qui permit à un rescapé de dire à tante Marguerite, à l'hôpital d'Avallon 15 jours après, qu'on n'avait retrouvé de moi que "mon casque et mes gants" !!

En dehors de l'armement de section, fusils, F.M, V.B18, j'avais à la Cie un mortier de 60. Malheureusement sa voiturette fut victime du bombardement. Quant à l'E.R4019, radiotéléphone, il ne résista pas au premier plat ventre de son porteur. Ce qui explique que seuls les agents de transmission, en titre ou occasionnels, purent et durent assurer les communications.

¹⁷ voir document manuscrit ci-joint ; annexe 1 la photocopie en est mauvaise, le papier est jauni et Papa a écrit au crayon

¹⁸ FM, Fusil Mitrailleur ; VB, grenades à fusil : voir le cahier 2

¹⁹ Émetteur Récepteur

Je retrouvai plus tard en captivité un commandant de Cie du 113 que j'avais vu le 9 au matin plus soucieux de filer en auto avec son commandant que de commander sa Cie abandonnée. Il n'était pas très fier quand il comprit un jour que j'avais été témoin de ce départ, ressemblant à une fuite ! ! Je le retrouvai plus tard à Tunis, ayant pris du galon. Mais ayant quitté les armes combattantes Il me remercia un jour, en rougissant, de mon silence !

On a beaucoup parlé de 5ème colonne et de parachutistes au cours de ces journées. En fait il a dû s'agir essentiellement d'éléments légers infiltrés avec beaucoup d'audace. Nous en vîmes autant en Alsace pendant l'hiver 1944. Il est certain que nous étions loin d'avoir le même entraînement à la défensive, mais cela aussi à cause de notre habillement et de notre équipement, aussi lourds et incommodes qu'il est possible.

Tout de même le 10 Juin je fus personnellement victime d'un fait troublant. Ayant reçu l'ordre de rejoindre Muizon par Trigny, je trouvai au carrefour de cette route avec celle de Chalon sur Vesle, un motard du 94, avec moto portant l'écusson du régiment, qui sur ordre du colonel me dit-il, m'obligea ainsi que le reste du Bataillon, à faire le crochet par Chalon pour atteindre Muizon. C'est pour cela que nous faillîmes bien être devancés à Muizon, par les Allemands qui eux, arrivaient directement de Trigny.

Lorsque plus tard je reparlais de cet incident au colonel **Grégy**, il m'assura n'avoir pas donné un tel ordre et encore moins d'avoir chargé un motard de le faire exécuter.

A Muizon nous pûmes dormir une heure ou deux. Un de mes hommes m'apporta une bouteille ... de Cointreau, et cela me redonna quelque vigueur ! Nous trouvâmes aussi un dépôt de vêtements, je pus ainsi changer mon manteau fort déchiré par ronces et barbelés, contre une superbe capote toute neuve.

Dans la nuit, en rejoignant Sermiers, nous suivîmes un moment le fameux circuit auto de Reims ... et le 11 dans la journée, alors que j'essayais de dormir le ventre vide sous la pluie près du Cadran, je vis tout à coup arriver un sous-officier du 4ème Marocains ... mon ancien fourrier au 5ème R.I.M à Bourg, il m'avait vu passer le matin alors que son régiment débarquait et montait en ligne ; il venait me proposer de la nourriture, pain, singe, vin dont profitèrent aussi mes hommes. Je crois qu'il s'appelait **Sautelle**.

C'est le 14 dans la journée, qu'un de mes hommes m'amena un grand cheval des Dragons, m'obligeant presque à le prendre parce que "vous faites beaucoup plus de chemin que nous"

....

J'étais sur ce cheval lorsque dans la nuit, sur un chemin de terre, au cours d'une pause, je m'endormis. Un mouvement du cheval qui mangeait de l'herbe me réveilla ... J'étais seul. Je pouvais en avant et trouvais une unité, du 107ème R.I20. je crois, qui depuis quelques jours était rattaché au 94ème ; je leur demandais s'ils avaient vu le 94 "Il est devant vous" me fut-il répondu. En fait je ne trouvai personne et le jour se levait. Je battis la campagne, très ému je dois dire, quand je fus rejoint par l'escadron à cheval du 19ème G.R.C.A21, commandé par un capitaine, colon au Maroc à Ouauouizerte. Très fermement il m'invita à le suivre car il faisait l'arrière garde et il avait alors un échelon qui à quelques 100 mètres faisait le coup de feu.

J'eus plus tard l'explication de l'évanouissement du Bataillon : peu avant l'aube, le commandant pensa que, en plein jour, le Bataillon allait être massacré par l'aviation, cisailé par les blindés, et devinant sur un flanc une masse boisée, il y jeta le Bataillon pour y attendre la nuit suivante. En fait il y fut cueilli dans la journée. Seul Swetloff, toujours lui, refusa de se laisser faire et avec deux hommes de sa section, Baudez et Fragier (qui sera tué sur une barricade à Paris en 44) il réussit à passer.

²⁰ Régiment d'Infanterie

²¹ Groupe de Reconnaissance de Corps d'Armée

C'est ce 15 au matin qu'ayant franchi l'Aube, je retrouvai le colonel **Bouchacourt**. Il voulait encore "crâner", mais le ton avec lequel il me dit "Mon petit c'est fini, l'armistice est demandé", était bouleversant.

Quand le 16, ce même Bouchacourt qui avec tout l'E.M de la division venait de tomber sur les Allemands dans Lusigny, me trouva sur la route et me dit de dégager le passage, je rameutais les quelques éléments du 94 encore là. Un lieutenant de très bonne qualité dormait, je voulus le réveiller, le pris au collet, le mis debout, mais lorsque je le lâchai il retomba comme une masse : c'est dire l'état de notre fatigue

Quand le 17 je me mis en route de Lantarges, ce fut aussitôt après avoir reçu les dernières instructions du lieutenant-colonel **Cotteret**. (ou *Cottenet* ?)

Il me restait deux très bons officiers, les sous-lieutenants **Camus** du 94 et **Aumoire** du 6ème R.I. Camus avait une cinquantaine d'hommes peut-être, du 94, et Aumoire un groupe très composite où les noirs dominaient.

Quand il apparut que Pralin était tenu, il ne pouvait être question de forcer le passage, en l'état d'épuisement des gens. Je décidai de déborder ce village par la droite (Ouest) et invitai qui voulait à me suivre.

A peu près seuls les noirs suivirent et je mis en serre-file l'adjudant **Witze**, un sous-officier sensationnel, et nous partîmes à la boussole dans un brouillard à couper au couteau. C'est ainsi qu'à un moment donné, vers 06/07h, en enjambant un fossé de route, je tombai nez à nez avec un motard allemand arrêté mitrailleuse sur la poitrine, en selle mais les pieds par terre. J'aurais pu le tuer, j'avais mon revolver à la main, ça me parut être un assassinat.

Dans le même instant un peu de vent déchira les nuages et j'aperçus alors, arrêtée à gauche et à droite, une colonne de camions dont un au moins était plein d'officiers prisonniers.

Je me tournai vers mes noirs en hurlant "pas de course, en avant". Mais déjà les Fritz avaient vu la scène : quelques coups de feu et je pus entrevoir, avant que le brouillard nous ensevelisse à nouveau, mes noirs levant les bras. Il y eut bien quelques rafales de mitrailleuse à mon intention, mais vraiment dans le brouillard !

Quand je jugeai être à une cinquantaine de mètres de la route, je m'arrêtai, persuadé que **Witze** lui, ne s'était pas laissé faire. Je me mis à zigzaguer, en essayant d'imiter le cri du perdreau, sans toutefois me rapprocher de la route. Bientôt j'eus ma récompense : **Witze** me répondit et nous nous retrouvâmes. "Il n'y a plus que moi", me dit-il.

Nous convînmes de continuer à la boussole, en direction de Tonnerre. Nous n'avions sans cela, qu'une carte de l'Aube, arrachée à un calendrier des postes à Lantarges.

Nous tombâmes sur un ruisseau et je bus enfin, mais **Witze** m'adjura de m'arrêter si je ne voulais pas avoir les jambes coupées. Vers midi, dans un sous-bois, nous tombâmes sur le plus extraordinaire champ de fraises des bois que j'aie jamais vu ! Nous en mangeâmes pendant près d'une heure. Puis nous reprîmes notre marche.

Un moment nous tombâmes sur un village au fond d'un ravineau. La pente où nous étions était boisée, l'autre en face, découverte. Des chiens aboyaient, nous nous méfiâmes, fîmes un crochet. Et puis de temps en temps, nous approchions - à l'ouïe - d'une route semblant parallèle à notre direction.

Plus on allait, plus nous eûmes la certitude que des convois hippo de lourds chariots de réfugiés, remontaient vers le Nord.

Tout d'un coup nous entendîmes une, puis d'autres nombreuses sonneries de cloches, à toute volée. Nous nous demandâmes ce que cela voulait dire. Mais je me rappelai ce que deux jours plus tôt, Bouchacourt m'avait dit

En fin de journée, notre direction coupa une route qui, vîmes-nous, menait à Tonnerre. Nous nous dissimulâmes pour voir qui allait passer. Et brusquement nous vîmes deux soldats

français en tenue mais sans armes, allant vers le Nord en poussant un vélo (parce que ça montait bien). Quand ils nous virent apparaître, revolver à la main, ils furent stupéfaits. Ils nous déclarèrent qu'ils rentraient chez eux : faits prisonniers le 15, aux environs d'Avallon, ils avaient été emmenés à Autun, enfermés à l'ancienne école d'enfants de troupe ; mais le matin même les Allemands les avaient relâchés leur disant : "l'Armistice est signé, rentrez chez vous, nous, nous partons vers Marseille".

Comme nous étions tout à la fois interdits et incrédules, ils nous dirent : "Mais enfin, vous voyez bien, on est là, on va chez nous ; depuis ce matin on a tout le temps croisé des Allemands, ils ne nous ont rien dit". Et après nous avoir donné un coup de rouge, ils repartirent.

Avec **Witze**, nous nous regardâmes. Tonnerre était à 7 ou 8 km. Je lui dis : "Là-bas nous trouverons des autorités, un sous-préfet, une gendarmerie, il doit y avoir des instructions". Et pensant que la route était plus facile que la boussole, nous prîmes la route, toujours le revolver à la main.

Nous fûmes doublés par une colonne d'artillerie allemande motorisée que nous ne parûmes pas étonner, ce qui me conforta dans l'idée qu'effectivement c'était fini.

Ce doit être à ce moment-là que nous rencontrâmes un type, civil, remontant vers le Nord. Il nous confirma ce qu'avaient dit les deux soldats ; mais se présentant comme agent civil au camp de Mailly (ou de Chalons) il nous conseilla de lui remettre nos jumelles, "car les Allemands nous les prendraient sûrement". Et nous le fîmes

Vers la fin du jour, nous entrâmes dans Tonnerre, passant un pont ayant mal sauté. Tout de suite nous rencontrâmes un cheminot en bleu de chauffe. Quand nous lui demandâmes où était le sous-préfet, ou la gendarmerie, il nous dit : "Tout le monde a foutu le camp, on reste à deux ou trois". Puis il s'éclipsa.

Je pensais à prendre la direction de Cure, mais nous cherchions une plaque indicatrice quand tout à coup, nous tombâmes sur une patrouille. Nous fûmes conduits vers l'hôpital. On me demanda mon revolver.

Je refusai, n'acceptant de le rendre qu'à un officier. On fit venir un interprète, puis un sous-officier qui me fit expliquer qu'étant de la garde du Führer, il avait rang d'officier dans la ligne et qu'en conséquence, "Monsieur le capitaine pouvait lui remettre son arme".

Après quelques palabres, je m'exécutai et il fut étonné de voir cet antique revolver 92, avec lequel j'avais été second en 1930 au championnat de France militaire ! !

Avec beaucoup d'égards, mais me séparant de **Witze**, je fus conduit dans une stalle des bas-côtés du chœur de la chapelle où bientôt on m'apporta une excellente bouteille de Bourgogne et deux paquets de biscuits K.K Je sombrai vite dans le sommeil.

Quand je m'éveillai, je compris que les Allemands étaient en train de recenser ce troupeau entassé dans la chapelle. Cela me sembla mauvais et je réussis à m'esquiver. Je trouvai même un robinet où je pus, torse nu, faire des ablutions. Puis j'entrai dans l'hôpital.

Je poussai une porte derrière laquelle on parlait fort : une dizaine ou une douzaine de médecins militaires Français, en tenue, prenant le café au lait, furent aussi effrayés que Don Juan voyant le Commandeur. Mais reprenant leurs esprits, crièrent à qui mieux mieux : "Sortez, qui vous a permis, nous avons la convention de Genève, vous allez nous faire fusiller" !

Je dis "Pardon", et refermai la porte.

Quelques instants plus tard je croisai un civil, boitant bas. Il me demanda si j'avais besoin de quelque chose. Je lui racontai ce qui arrivait. Il me fit entrer dans son bureau. C'était l'économiste. Il sonna, fit apporter un pain, un pâté de campagne - du vrai - et tandis que je me restaurai avec quelle délectation, il me dit : "Mon capitaine, mettez-vous en civil".

Et je refusai. D'abord parce que ça me semblait contraire à l'honneur et parce que je pouvais aussi être considéré par les Allemands comme un franc-tireur et être fusillé

Et voilà comment, faute d'avoir jamais envisagé l'hypothèse de la capture, je ne sus pas y faire face.

Quand après ce déjeuner je me retrouvai dans le jardin de l'hôpital, je fus appréhendé par les Allemands qui dans la rue, formaient une colonne fractionnée en paquets de 50, à la tête de chacun desquels ils mettaient un officier. En même temps, deux ou trois civils, dont une ou deux femmes, tous de la Croix-Rouge, prenaient nos noms et les adresses des personnes que nous voulions prévenir.

Je rejoignis un groupe d'officiers sur le trottoir d'en face, et je fumais une de mes dernières "papier maïs". Un officier Allemand, un petit disque vert à la main et hurlant continuellement, se précipita sur moi. Je lui dis que je ne comprenais pas. Alors furieux, il articula : "On ne parle pas à un officier Allemand avec une cigarette à la bouche".

Je répondis qu'à cause de ses vociférations, je l'avais pris pour un adjudant.

Je crus qu'il allait éclater. Il sortit son pistolet qu'il m'agita sous le nez, et puis ça en resta là. Mais bientôt toute la colonne constituée et encadrée avait disparu, et je restai seul avec l'ange gardien.

Tout à coup un side-car s'arrêta, un sous-officier en descendit, claqua les talons, salua, et me dit : " Si Monsieur le capitaine veut monter" ...

Et c'est ainsi que pour avoir été malhonnête avec un officier allemand, je fis en moto la route Tonnerre Chaource, notre premier point de destination, que les autres firent à pied.

A mi-chemin on m'arrêta, me demandant d'organiser à la fontaine d'une ferme voisine, l'abreuvoir pour la colonne hommes et chevaux ; car il y avait une douzaine de hussards encore à cheval !

J'eus à attendre un bon moment, j'en profitai pour lire le dernier "journal des Débats" reçu trois jours plus tôt. J'y lus avec intérêt que le Général Huntziger, commandant la IIème Armée, dans une note à ses soldats leur apprenait qu'il n'était pas très difficile d'arrêter les chars allemands, il suffisait de tirer dans leurs fentes de visée pour les aveugler ! ! ! !

Et le soir j'arrivai à Chaource où je retrouvai de nombreux officiers de la Division, en particulier du 80.

En débarquant de mon side je suivis le chemin, plutôt un sentier, qui m'avait été indiqué. En face et en sens inverse, une jeune sentinelle allemande. Elle s'attendait à ce que je lui cède le passage. Je lui rentraï dedans et hurlai "Ich bin hauptmann".

J'étais désormais assuré qu'il ne fallait jamais se laisser faire.

***/*

note à propos de la page 14, et du **père Jean-Mohamed ABD-EL-JALIL**. Né en 1904 à Fez, il est décédé à Paris ,le 24 Novembre 1979. Il était père franciscain. Il a beaucoup écrit à propos de la rencontre des Chrétiens avec les Musulmans. Le Pape Paul VI en 1938 lui avait écrit pour lui dire qu'il s'intéressait à ce qu'il faisait. Le père Jean-Mohamed ABD-EL-JALIL lui fut un conseiller hors pair lors de la préparation des textes conciliaires. C'est dans le

liminaire des "Cahiers de Juin 1965" du Centre Catholique des Intellectuels Français que s'exprime l'essentiel de la pensée du père Jean-Mohamed ABD-EL-JALIL sur la rencontre des disciples de Jésus-Christ avec l'Islam, civilisation et religion. (extrait de "Esprit et Vie" du 22 Juin 1988, N°22.)

CAHIER N° 4

17 JUIN 1940, HIVER 1945 A ST GERMAIN EN LAYE

Captivité et Libération de la France

CAPTIVITE

18 Juin 40 ... l'Appel ... Je ne l'entendis pas, et pour cause.

Après être descendu en fin d'après-midi de mon side-car, je rejoignis un pâté de maisons où étaient déjà parqués un certain nombre d'officiers. Je me jetai sur la paille et commençai à dormir longuement. Et puis le lendemain il fallut s'organiser : rechercher de quoi manger, se vêtir aussi. Je me rappelle un brave paysan vite revenu chez lui qui me donna une vieille chemise, ce qui me permit de laver la mienne ...

Quand on repense 36 ans après à cette période, on peut se demander comment on fut assez stupide pour ne pas tenter de s'évader. J'ai déjà dit ma répugnance à quitter l'uniforme - il faut aussi invoquer la fatigue. Près de 150 km les 15, 16 et 17. Une blessure profonde sur un tendon d'Achille et puis surtout la question sans réponse : où aller ?.

Les souvenirs de 14-18 où même les civils ne pouvaient quitter Beauvais, prendre le train sans être munis de "sauf-conduits", et c'était en France non occupée, me faisaient imaginer qu'à fortiori les Allemands devaient exercer un contrôle rigoureux. Et puis dans l'immédiat comment parvenir à franchir la mer car il n'y avait plus de lutte sur le continent. Bref je n'avais pas encore compris que la volonté d'être libre doit tout balayer - au risque d'être folle.

Au bout de quelques jours nous fûmes amenés au **camp de Mailly**. En traversant Troyes, dans un faubourg, un de nos gardiens se précipita sur un ouvrier serrant un gros pain contre lui et le lui arracha pour nous le donner. Mais **Gay**, un narbonnais capitaine au 80, malgré les hurlements de nos gardes sortit des rangs et rendit son pain au pauvre homme qui détala sans demander son reste.

Mailly ... le camp de la mort lente ... a-t-on écrit. Nous y restâmes près de 6 semaines. Et déjà, sans nous en rendre compte, nous fûmes soumis à la plus subtile propagande. Certes les grosses ficelles à but politique : collaboration, lutte pour l'Europe ou contre les Juifs, firent long feu. Mais il y eut tous ces chuchotements sur une proche libération. Il y eut les récits de Dunkerque aux effets anglophobes.

Très vite tout de même nous eûmes vent de la prise de position de **de Gaulle**. A vrai dire, à part les Messins, bien peu d'officiers, même d'active, le connaissaient. Pour moi dès ce moment là il ne fit aucun doute, connaissant les rapports Pétain - de Gaulle à travers le dossier de celui-ci (dont j'avais la garde à Metz) que tous les deux, quelles que soient les apparences d'hostilité qu'ils devaient adopter, mèneraient le même combat, subtil en France, ouvertement hostile à l'extérieur.

Mes réminiscences historiques me faisaient rappeler l'histoire prussienne après Iéna : Frédéric Guillaume et la reine Louise endormant Napoléon tandis que Stein, Gneisenau, Scharnorst ou bien continuaient la lutte avec les Russes, ou bien animaient et préparaient le soulèvement populaire.

Honnêtement je dois dire que mes convictions étaient peu partagées ... Si personne, du moins je veux le croire, ne se réjouissait ouvertement de notre défaite, chacun cherchait à en rejeter sur le voisin la responsabilité, l'unanimité ou presque, se faisant sur le dos des Anglais.

La faim que personne ne connaissait auparavant, faisait ses ravages dressant les meilleurs amis les uns contre les autres quand était distribuée la soupe : brouet clair où pour vingt personnes, flottaient deux ou trois déchets animaux de un à deux cm³ !! Ce fut la grande époque du troc. Ayant récupéré du tabac lors de nos marches pour venir à Mailly, je

l'échangeais peu à peu pour du pain - cet affreux pain allemand que je dégustais gourmandement !. (*sic*)

C'est dans ces moments de dénuement physique, moral, intellectuel, qu'émergèrent successivement le R.P. Dillard, Jean Guitton, le Général Buisson.

Dillard ... que j'avais connu Surveillant général aux Postes en 25-26, sans avoir jamais eu de rapport avec lui que lors de mon oral de philo - dont il avait été notre professeur pendant quelques semaines. Je le retrouvai Capitaine d'Artillerie, tiré à 4 épingles, avec la plupart des officiers du groupe qu'il avait commandés. Ceux-ci racontaient comment sa détermination avait obtenu les honneurs de la guerre lors de leur reddition. Quand j'allai le saluer il me regarda, répétant deux ou trois fois mon nom, cherchant quelque chose au fond d'une mémoire méthodiquement entraînée et soudain il me dit : "Ah c'est vous qui avez épousé la nièce de Flandin" ... Ah ! les Jésuites ! !

Le premier il comprit qu'il fallait faire quelque chose pour sauver cette masse du naufrage qui la guettait. Déjà de petits groupes intellectuels - ou autour de scouts - s'étaient formés. Mais ça n'allait pas loin. Dillard, lui, avec le concours d'anciens postards,²² mit sur pied toute une organisation de conférences, de cercles de réflexion. Il trouva les conférenciers, les animateurs et en peu de temps cela démarra et connut un succès éclatant.

Et en particulier il lança **Jean Guitton** - qui dès lors fut la vedette et le resta cinq ans, de cette université au petit pied, à la grande satisfaction du plus grand nombre, mais à l'irritation de quelques fossiles - certains très jeunes - anticléricaux, furieux de son influence pourtant exempte de tout prosélytisme, sur les instituteurs en particulier.

Et puis, pour les jeunes officiers d'active, parmi lesquels je me rangeais, il y eut le **général Buisson** : Celui-ci était auréolé du seul vrai succès alors connu dont on pût être fier : commandant la 3^{ème} Division Cuirassée, il avait à Stone dans les Ardennes, en liaison avec la 3^{ème} Division d'Infanterie Motorisée, résisté à tous les assauts des Allemands, infligeant à ceux-ci des pertes considérables. C'est là que **Billote** commandant une Compagnie de chars B détruisit personnellement treize chars allemands comme devait me l'apprendre un de ses lieutenants, témoin admiratif : le Père Delalande (dominicain secrétaire du Père Gillet, Général de l'Ordre).

Buisson se gardait bien de faire des pronostics sur la suite des événements. Du moins assurait-il que "de Gaulle était parfaitement capable, et probablement le seul capable, du côté franco-anglais, de mener les opérations". Car il est très caractéristique qu'à l'époque personne n'imaginait qu'un colonel, même général à titre temporaire, même sous-secrétaire d'État, ait pu avoir la folie de vouloir, dans son dénuement, son isolement, représenter à lui tout seul la France tout entière et en son nom traiter de pair à égal avec Churchill et plus tard avec Roosevelt comme avec Staline.

Mais s'il parlait peu d'avenir, Buisson était fort prolix sur le passé. Longtemps au cabinet de Daladier mais sans rien aliéner de son indépendance et de son franc parler, il était déjà depuis plusieurs années chef du 3^{ème} bureau de l'Armée lorsqu'au début de 39 je crois, il prit le commandement du régiment de chars de Versailles.

Instituteur, officier de réserve en 14 - comme beaucoup de ses collègues, après une belle guerre, le prestige de l'uniforme avait joué et il était resté dans l'Armée. Pour Daladier, dont il était quelque peu compatriote - de terroir - il représentait l'officier "républicain". C'est sous ses ordres que mon ancien chef de Section à St-Cyr, le capitaine **Gobilliard** avait travaillé à partir de 36 au 3^{ème} Bureau à Paris. Sur l'avant-guerre il était sévère, par ses jugements, sur la plupart des généraux membres du Conseil Supérieur de la Guerre, qui, les hostilités ouvertes, prenaient le commandement des diverses armées prévues, ou des grands services.

²² *Élèves de l'école Ste Geneviève à Versailles*

Chacun sachant quel serait son commandement, c'était la lutte au couteau pour avoir dans son armée le plus grand nombre de Divisions possibles, et les meilleures.

Finalement ministre ou généralissime désigné, en l'occurrence **Gamelin**, satisfaisait les demandes suivant l'ancienneté des demandeurs ou leur violence verbale. Impuissant, malgré sa liberté à son égard, à rendre son ministre résistant, Buisson ne put une fois ou l'autre s'empêcher de faire des réflexions désobligeantes dans les couloirs à l'un ou l'autre. C'est ainsi qu'à Mittelhauser, commandant désigné des l'Armée des Alpes dont la mission était de contenir deux semaines les Italiens entre Alpes et Rhône mais qui avait, étant le plus ancien, réussi à obtenir les meilleures Divisions, **Buisson** dit : "Si vous ne pouvez remplir votre mission avec deux divisions il ne vous reste qu'à démissionner".

C'est à ce système ubuesque que l'on dut en 40 de voir les meilleures Divisions non pas en réserve, ce qui eût pu se comprendre, mais déployées derrière la ligne Maginot dans les 2^{ème}, 3^{ème} et 4^{ème} Armées d'Huntzinger, Condé et Requin, tandis que Corap le dernier promu dut se contenter de divisions de séries B. et de cavalerie à cheval, juste là où les Panzer attaquèrent !

Lorsque après la crise des Sudètes en 38 Buisson alla faire - étant observateur en avion - son stage dans l'aviation, il s'arrangea pour l'effectuer en diverses formations et en profita pour faire parler les uns et les autres. Il en revint renforcé dans son opinion : notre aviation était en pleine crise : d'excellents prototypes, des équipages "gonflés" mais une infériorité numérique écrasante par rapport à ce que l'on connaissait de l'aviation allemande. Il en fit part à son ministre, insistant sur la nécessité absolue de mettre les bouchées doubles dans le répit accordé pour élever notre production à hauteur des besoins.

Il attira aussi l'attention de Daladier sur la nécessité non moins impérieuse de développer la sortie des chars modernes. Pour faire image il dit "en comprenant les vieux F.T, nous aurions de quoi attaquer la ligne Siegfried sur un front de 3 km200 en respectant les normes réglementaires". Mais loin d'obtenir l'effet escompté, il entendit Daladier s'exclamer "mais Buisson c'est fantastique, en 14-18 je n'ai jamais attaqué sur plus de 200 mètres de front". Le ministre avait gardé une mentalité de lieutenant, au mieux de capitaine d'Infanterie !

Tout comme de Gaulle à Metz Buisson se heurta à la mentalité "royal cambouis" lorsqu'il prit son régiment. Mais ayant réagi tout comme de Gaulle, il en obtint très vite les meilleurs résultats, mettant, dans la mesure des moyens, en application un "règlement sur la manœuvre des Divisions cuirassées" dont la publication, par raison de secret, ne devait intervenir qu'à la déclaration de guerre et qui, jusque là était soigneusement sous clef dans le coffre même du chef du 3^{ème} Bureau.

Ballotté par les événements sans parvenir non seulement à les maîtriser, mais même à les embrasser dans leur ensemble, un témoignage encore : celui d'un jeune diplomate en poste à Berlin et qui accompagna son ambassadeur et l'attaché militaire - le général Lelong, je crois - chez Daladier dès qu'ils descendirent du train les ramenant de Berlin. N'ayant cessé d'attirer l'attention sur le haut degré d'entraînement de l'armée allemande, sur la détermination de tout le peuple, conscients, surtout le Général, de toutes les faiblesses de notre Armée, tous deux, l'ambassadeur et l'attaché militaire, supplièrent Daladier de chercher à obtenir un dernier délai, à condition bien sûr qu'il fût mis à profit pour prendre à bras le corps les problèmes militaires. Ils se heurtèrent à un mur : la tête dans la main, le coude appuyé sur son bureau, tassé dans son fauteuil, à demi tourné vers ses interlocuteurs, après les avoir écoutés impassible, en même temps que son mégot il laissa tomber "Aléa jacta est" ... J'en fus glacé disait **Chalvron** qui derrière la porte entrouverte avait tout vu et tout entendu.

La boulimie intellectuelle, rassasiée par des conférences en tout genre : religieuses, politiques, littéraires, économiques, agricoles, juridiques et j'en passe, réussissait à faire oublier la faim.

La faim qui vous prend aux entrailles, donne envie de voler, d'étrangler celui qui parvient à préserver quelque provision sauvée Dieu sait comment.

Plusieurs milliers d'officiers - deux ou trois dizaines de milliers de sous-officiers et hommes de troupe soigneusement séparés par les Allemands, n'empêchèrent pas qu'on se retrouvât. C'est ainsi que je pus établir l'état des lourdes pertes de ma Compagnie.

J'eus l'occasion un jour de revoir un nommé **Jouffrault**, il avait quitté la Compagnie pour partir volontaire en Norvège, mais n'était pas allé jusqu'au bout. A Pâques, alors que j'avais organisé un repas de fête à Thiaucourt où nous cantonnions, il m'avait jeté, méchamment, qu'il y avait des fils dans les haricots verts !! Je lui avais dit alors : "je te souhaite d'en avoir toujours autant, surtout si c'est les Fritz qui gagnent" - je le lui rappelai ...

Surtout je fus très touché de recevoir un jour la visite de deux de mes hommes, arrivés avec un dernier renfort, originaires de la Lorraine de Moselle. les Allemands les employaient et ils m'apportaient du lait, des figues, du fromage de Hollande ... toutes choses dont je ne mangeais pas, encore un mois plus tôt et qui, lait mis à part que je réservais à des camarades malades, me parurent savoureuses. Ils revinrent plusieurs fois et sûrement m'aidèrent ainsi que les camarades de ma chambre . Nous étions une douzaine à tenir le coup.

Habilement, de temps à autre les Allemands libéraient telle ou telle catégorie, toujours très réduite en nombre. On vit ainsi partir les gendarmes - à deux ou trois exceptions près, quelques fonctionnaires agricoles - voire un ou deux hommes politiques. Par exemple ce capitaine de Cavalerie, réserviste, Conseiller municipal de Paris, qui venait de très bien se battre sous les ordres de de Lattre, et qui un ou deux ans plus tard devait être Président du Conseil Municipal de Paris ... Il y eut beaucoup d'espoirs déçus chez les médecins ... ce ne fut pas faute pourtant, pour la plupart d'entre eux, d'avoir multiplié les courbettes devant le vainqueur. Seuls, dès le début, firent exception les médecins israélites, ils soignèrent sans autre souci que d'être fidèles à leur vocation, sans la moindre concession aux Allemands.

Même à petites doses, les libérations entretenaient l'espoir idiot d'une libération totale, étouffant toute velléité d'évasion. Cela dura jusqu'au moment où ayant embarqué un après-midi en wagon à bestiaux, nous nous réveillâmes à Luxembourg. Alors que sur le quai de la gare de Mailly encore, un brave homme, le lieutenant colonel Elichondo, ami d'Ybarnégaray, alors ministre de Pétain, nous disait : "d'après un renseignement que j'ai tout lieu de croire sérieux, nous allons être dirigés sur Massy-Palaiseau où fonctionne d'ores et déjà un centre de libération." !!!

****/*

Osterode -X I - A

Il fallut bien se rendre à l'évidence : la libération ... c'était un rêve évanoui.

A Luxembourg il était sûrement possible de s'évader, les cheminots du coin ne nous cachaient pas leur sympathie. Dans la nuit, dès qu'après Chalon on avait compris que l'on prenait la direction de l'Est, un de nos camarades de wagon Phalip, capitaine au 80, décida de tenter sa chance en profitant d'un ralentissement et nous sûmes plus tard qu'il avait rejoint Marseille.

A Luxembourg j'appris aussi le départ de **Dillard**. Sur le moment je lui en voulus. Du camp à la gare de Mailly j'avais un moment cheminé près de lui et lui avais dit que l'évasion était probablement la solution la plus sûre. Très fermement il m'en avait dissuadé "vous savez que les Allemands ont pris nos noms et adresses, et ont promis des représailles sur les familles en cas d'évasion - vous n'avez pas le droit de faire courir ce risque à vos enfants".

Et il est bien vrai que les Allemands à plusieurs reprises avaient évoqué cette menace de représailles sur les familles. On avait même su que le père ou la femme de tel ou tel, évadé de Mailly, avait été fusillé ou déporté - ce qui empêchait de prendre les menaces à la légère.

Quant à connaître nos identités, en fait ils n'en savaient que ce que nous leur avons déclaré et ils n'avaient bien sûr aucun moyen de vérification. Il eût donc été bien facile de donner état civil et adresse fantaisistes. Mais il me fallut encore quatre ans pour apprendre de la bouche de l'archiprêtre d'Avallon, arrêté puis relâché par la Gestapo qui n'avait pu le prendre en défaut, "qu'on ne devait pas la vérité à ses ennemis" ...

Bref nous arrivions à **Osterode am Harz** un matin - **le 15 août** 1940 je crois. Un petit officier avantageux, le rein cambré, la fesse ondulante, stick sous le bras parcourait nos rangs, bousculant l'un, bousculant l'autre, visiblement satisfait de nous humilier et plus encore de voir la servilité que certains ne pouvaient cacher.

Quand tout le monde fut sur le quai avec ses quelques hardes - j'étais le plus fortuné avec le gros sac de chasse apporté à Mailly par votre Maman - il fut demandé à ceux qui voulaient être "épouillés" à sortir du rang.

J'avais découvert, quelques jours plus tôt ces parasites et c'est ce jour là que je pris conscience de notre misère et de notre humiliation ... Je me présentai donc, moins soucieux du "qu'en dira-t-on" que de me sentir propre !! Je me retrouvai avec mon **cousin Brun**, lieutenant dans un G.R.²³ et qui, à Mailly, m'avait reconnu pour m'avoir vu ... le jour de mon mariage ! - et avec **Daussy**, mon ancien lieutenant qui m'avait succédé au 80 et était capitaine à titre temporaire. Nous montâmes tout de suite vers le camp, ancienne caserne de l'armée allemande et que venaient d'évacuer les Officiers polonais détenus depuis 10/11 mois.

Aussitôt arrivés on nous distribua de grandes écuelles en faïence avec une cuillère et on nous les remplit de semoule au lait ... Malgré mon horreur du lait je n'en laissai rien et en repris même une seconde. Après avoir subi la douche et autres traitements, tandis que dans le plus simple appareil nous attendions que nos vêtements revinssent de la désinfection, je m'aperçus qu'un soldat polonais employé comme ordonnance par les Allemands avait subtilisé dans mon sac la bouteille d'eau de Cologne qu'il s'appropriait à avaler goulûment !!!

Rhabillés nous fûmes logés. Bernard Brun, Daussy et moi eûmes la chance d'être dirigés sur une baraque en bois certes, mais sur fondations pierre et dotée de lavabos et autres commodités. Nous pûmes avoir une petite chambre où on ne pouvait bouger : les trois lits à étage, la table et un petit poêle occupant toute la place. Les lits : des planches pour sommier, une paille garnie de sciure de bois pour matelas, un drap et deux couvertures de coton. Nous nous retrouvâmes donc à six et parmi les trois autres, celui qui devait longtemps être notre providence, grâce à ses colis remarquables, le **sous-lieutenant Quèbre**, en situation

²³ Groupe de Reconnaissance

d'activité au régiment de transmissions de Nancy et qui était le seul officier de l'État-major de la 14^{ème} D.I. (commandée par de Lattre) à être prisonnier !.

En fin de journée rejoignirent tous ceux qui n'avaient pas été volontaires pour l'épouillage ... et beaucoup s'entassèrent dans de mauvaises baraques en bois posées à même le sol et sans confort (!), et quelques jours plus tard, volontaire ou pas, repassa ou passa à l'épouillage avec matelas et couverture !

Il y eut les séances d'immatriculation. Il y eut les fouilles et j'y perdis le magnifique gilet de cuir doublé drap, don du Major Malcolm. Me furent pris aussi et j'en fus catastrophé, mes comprimés de Tréparsol - seuls à calmer mes crises d'amibes.

L'abondant repas de semoule ne se renouvela pas ... Dès le lendemain nous fûmes au régime du jus d'orge grillé le matin, d'une soupe claire avec quelques pommes de terre en robe des champs à midi et vers 17h, 200 gr de pain K.K. avec un peu de charcuterie ou un affreux fromage que l'on dirait fait avec de la graisse de poisson ! Cela ne suffisait pas à apaiser une faim qui nous mettait tôt au lit où nous croyions l'apaiser en nous confiant des adresses de restaurant, des recettes et des projets de menus ... pour la Libération !.

L'atmosphère était, de la part de nos geôliers, à tendance amis-amis, et hélas ça prenait assez bien. Dans chaque chambre il y avait un responsable et c'était le plus ancien dans le grade le plus élevé, et dans ma chambre c'était donc moi. A ce titre je reçus un beau jour, après Mers El-Kébir, des affiches énormes 1m50 sur 1m environ, montrant entre autres un marin français perdant son sang en abondance essayant à la nage de se sauver au milieu des bateaux français en flamme. Je refusai de la placarder et la laissai roulée dans un coin, mais je dus faire preuve d'autorité vis à vis d'un petit lieutenant pourtant un brave garçon, mais disant : "puisque les Allemands sont vainqueurs ils ont le droit de nous commander et puisque nous sommes vaincus nous n'avons qu'à obéir".

Il ne comprenait pas davantage que je m'obstine à ne pas vouloir saluer les Allemands rencontrés dehors et que pour cela je sorte toujours tête nue. Il est bien certain que les tenues des uns ou des autres n'avaient pas grand chose à voir avec des gravures de mode ! J'avais pour ma part bien vite adopté les sabots²⁴, distribués par les Allemands, comme chaussures de chaque jour. J'avais un pantalon de troupe et un manteau de troupe également. Je réservai ma culotte - en piteux état d'ailleurs - souliers, leggings et vareuse d'officier pour quelques réunions de camarades et surtout ... pour la Libération qui tout de même viendrait bien le jour où les boches à leur tour subiraient le sort que nous venions de connaître.

Honnêtement je dois dire que lorsque j'évoquais cette perspective je passai pour fou, illuminé ou ... traître, comme ne me l'envoya pas dire, en Octobre je crois, un brave capitaine de Réserve que j'avais bien connu et qui cinq ans plus tard très exactement, publiait dans un hebdomadaire littéraire un grand article où il racontait comment d'un bout à l'autre de la captivité il avait gardé une foi inébranlable dans la victoire finale ! ... Fermez le ban !

En attendant, cinq ans plus tôt devant le perron de sa baraque de l'Oflag XIA, il m'accusait de "saboter l'amitié naissante entre Français et Allemands tout comme ce vieux c ... de Pétain qui aurait déjà dû signer la paix, alors qu'à atermoyer comme il faisait il allait fâcher ces bons Allemands et qui est-ce qui en subirait les conséquences ? Nous, mon Vieux, nous qui serons encore là à Noël, au lieu d'être chez nous".

Tous n'avaient pas cette franchise d'expression mais beaucoup n'en pensaient pas moins, et quand un jour je déclarais, comme je le pensais, que "mieux valait rester 10 ans en tôle et que les fritz soient battus", je faillis être lynché !!

L'évasion de Dillard produisit au début quelque flottement quant à l'animation, mais l'impulsion restait et bientôt autour du **général Buisson**, de **Jean Guitton** et de quelques autres, les cours, les conférences reprirent.

Nous disposions d'une grande baraque, tantôt amphi, tantôt salle de spectacle car sous l'impulsion d'un scout **Pierre Roux**, d'un jeune abbé, **Saint Martin**, d'un cavalier, officier des Haras, le **capitaine de Laurens**, et d'un étonnant petit sous-lieutenant, **Auffray**, devenu la vedette féminine de la troupe, une compagnie de comédiens s'était formée. N'ayant d'autre matière première que le papier et des gouaches ils faisaient décors et costumes, et réussirent à monter des pièces qui obtinrent un succès énorme et ... stupéfièrent les teutons.

Les nourritures terrestres se firent plus attendre .. Pendant plusieurs mois selon que l'on était de zone occupée ou de zone prétendue libre, on ne pouvait recevoir dans le premier cas que des colis de 1kg mais dans le deuxième cas ils pouvaient atteindre 5kgs. Comme il fallait en outre avoir des étiquettes envoyées par nous aux éventuels expéditeurs, le système fut long à démarrer. Je ne crois pas que les premiers colis arrivèrent avant le courant du mois d'Octobre et le courrier ne fonctionna guère plus tôt. Nos geôliers en début de mois nous distribuaient lettres et cartes - deux et trois il me semble - et une partie détachable servait pour la réponse²⁵. Dans chaque baraque il y avait un vagemestre qui chaque jour après l'appel distribuait le courrier et donnait les noms de ceux qu'un colis attendait ... moment de beaucoup d'espoirs et de beaucoup de déceptions ! ! Déception aussi parfois en allant retirer le colis ... plein d'effets chauds, quand on attendait des nourritures substantielles ! Il est bien certain qu'à de rarissimes exceptions près, ni nous ni nos familles n'avions jamais connu la faim, la vraie, celle qui donne des hallucinations, qui devient une obsession. Il faut honnêtement reconnaître que les envois de vivres du gouvernement de Vichy marquèrent, lorsqu'ils parvinrent, la fin de la faim.

Fractionnant la journée pour tous, il y avait les **appels** : un à 9h un autre à 16 ou 17h. Chaque Compagnie, en gros une baraque, se rangeait, sur le marchfeld²⁶, en ligne sur trois rangs, le responsable, deux pas en avant du centre. Quand arrivait l'officier allemand passant l'appel, flanqué de l'interprète français, des sous-officiers allemands se répandaient devant et derrière chaque compagnie et comptaient les files ; puis ils multipliaient par trois, mais il était bien rare qu'il n'y eut pas une dernière file creuse. Parfois on en créait sournoisement une au centre de la ligne, tant et si bien que jamais les chiffres trouvés ne coïncidaient avec ceux attendus et l'on recommençait imperturbablement - pour notre plus grande rigolade ! - et de temps à autre la fureur des gardiens, mais c'était plutôt rare.

En fait ces braves gens étaient tellement persuadés que nous ne pouvions qu'être reconnaissants de la façon dont nous étions traités, qu'ils furent choqués comme d'une ingratitude quand un matin de Noël ils découvrirent que trois officiers, dont deux frères, cavaliers, les **Vignon**, s'étaient évadés. Cela nous valut quelques jours plus tard une fouille de la Gestapo. Arrivée impromptue pendant l'appel du matin elle fouilla le moindre recoin de nos chambres, tandis que par quelques degrés sous zéro nous attendîmes des heures qu'ils eussent terminé.

Dans ma baraque une grande pièce avait été aménagée en chapelle, **Melicourt**, un architecte, l'avait décorée de quelques fresques et chaque matin les nombreux prêtres du camp célébraient la Messe à partir de 7h. Le Dimanche, la grand-messe avait lieu dans la salle de jeux/conférences. Il y avait un responsable de l'aumônerie : un Dominicain, le **Père Genevois**- de la province de Toulouse, au parler chantant et à la magnifique barbe noire ; un autre Dominicain : le **Père Delalande** secrétaire du Père Gillet, général de l'Ordre à Rome, ce qui lui vaudra de recevoir des colis de chocolat au lait fort ... recherchés ! !

Il y avait de nombreux prêtres normands, ayant appartenu à la 53^{ème} D.I. formée de réservistes de Haute et Basse Normandie. Parmi eux **Mr Vernhet** - aveyronnais mais Sulpicien prof. au

²⁶ *place principale et centrale*

Grand Séminaire de Bayeux - et **l'abbé de Mathan**, recordman de rapidité : treize minutes entre le moment où il revêtait son aube et celui où il l'enlevait !

La Messe, les Appels, il restait encore beaucoup d'heures. La rédaction des lettres ou cartes prenait beaucoup de temps car il fallait faire tenir en quelques lignes tant et tant de choses ... et si peu de choses que l'on pût accepter de laisser lire par les censeurs ...

Il y avait les conférences, les cercles. Tout s'organisait, se structurait : cours d'histoire, de géo, de droit, de langues mortes ou vivantes ; et puis on refaisait la France. **Pineau**, un ancien collaborateur de Gignoux au Patronat français et qui bientôt libéré, et avant de plonger dans la clandestinité, devait un temps être commissaire au rapatriement des prisonniers. **Join-Lambert** un Conseiller État, **Druon**, grand garçon d'une bonne volonté et d'un dynamisme incomparables, **Chalvron**, conseiller d'ambassade, en poste à Berlin en 1939 ... **Pouënel** un agrégé d'histoire ; ces deux derniers eurent l'autorisation des Allemands de nous communiquer sur le réseau radio intérieur (il y avait un haut parleur dans chaque chambre) une synthèse hebdomadaire de la presse allemande qu'ils dépouillaient. Et il faut rendre hommage à la qualité et à la subtilité de leurs laïus, disant ce qu'ils voulaient, les Allemands n'y voyant que du feu !.

Chaque semaine un programme des cours, causeries etc. ... était affiché et comme cela se passait dans des salles nues, chacun apportait son tabouret porté sur les épaules : à longueur de temps des colonnes se croisaient, dans les cours ou les couloirs, tabouret sur le dos. En d'autres temps c'eût été drôle.

Nous étions munis d'une écuelle en faïence et par chambre un ou deux des occupants allaient à midi chercher la soupe à la cuisine, dans un seau qui avait jadis contenu des confitures, le même seau servant à aller chercher, le matin, le jus d'orge ! Le soir on percevait je l'ai dit pain et charcuterie ou confiture et de retour dans la chambre c'était le partage, chacun le surveillant d'un oeil jaloux !

Avec les colis, certains sur les poêles de chambre firent de la cuisine le soir, et des effluves rarement agréables en résultaient. Il y avait en particulier dans notre bâtiment un lieutenant marocain qui reçut 5kgs de sardines à l'huile qu'il fit frire pendant des jours ! Je dois avouer qu'un jour notre chambre fut l'objet de toutes les protestations : l'un de nous avait reçu un magnifique saucisson, complètement abîmé hélas, mais nous avions faim. Alors comme tout de même nous ne voulions pas être malades, notre popotier le charmant sous-lieutenant **Quèbre** le découpa en petits morceaux qu'il fit revenir sur le poêle ... Affreux, épouvantable, jamais reniflé pareille horreur ... mais nous avions faim et nous fûmes au moins deux à en manger.

Brun²⁷ pour sa part s'était remis au foot, malgré son grand âge ! les matches étant organisés par Gamblin, vieille gloire 20 ans plus tôt de l'équipe de France, et présentement capitaine de réserve du Génie.

Les bobards continuaient à circuler. De temps en temps une libération redonnait espoir aux uns, excitait la jalousie du plus grand nombre. Les mécomptes anglais en Grèce, en Crète, avaient éteint l'optimisme de la plupart. Et c'est alors qu'il y eut le coup de tonnerre : **Juin 41**, de **la guerre avec la Russie**. Un de nos prêtres, de Belfort, parlant bien l'allemand, quand le matin de très bonne heure entendit les haut-parleurs ressasser, entre des marches triomphantes, les premiers succès foudroyants de la Wehrmacht, s'approcha des deux vieilles sentinelles déambulant l'arme à la bretelle dans le camp et leur demanda ce qu'ils en pensaient "nous ne savons pas, répondirent-ils innocemment, on ne nous l'a pas encore dit", et ils furent

²⁷ fils de Henri et Marie-Rose née Flandin, père de Jean-Baptiste, Bernadette et Elisabeth

étonnés quand il leur demanda "ça ne vous rappelle pas Napoléon ?" - mais ça les dépassait nettement !.

C'est à cette époque que le XIA fut dissout. Dans un premier temps on parla d'un desserrement, les plus jeunes et les volontaires furent envoyés aux XA à Hambourg. Nous eûmes alors plus de place mais en fait, la majorité de vieux birbes qui restaient n'étaient pas drôles, et nous ne regrettâmes pas de partir à notre tour un mois plus tard, sans savoir où nous allions tomber.

Oflag IV D

C'est le **15 Août 41** exactement je crois, que nous arrivâmes au IVD - à **Elster-Host**, où nous attendaient quelque 4 000 camarades, dont certains étaient là depuis Mai 40. Parmi eux certains avaient été pris dès Septembre 39 comme ce malheureux **la Tour du Pin**, laissé blessé sur le terrain, et que l'on avait cru tué.

Je retrouvai de nombreux camarades, du 5^{ème} marocains entre autres et parmi eux le **Père Bardel**, un dominicain, **Heliot** et plusieurs autres camarades de promotion.

En raison de notre grand nombre, le camp était divisé en blocks séparés les uns des autres par des réseaux de barbelés percés de portes, hermétiquement fermées lors des **appels**.

Ceux-ci étaient encore plus loufoques que ceux du XIA. Les Allemands nous rassemblaient par baraque et nous fractionnaient en paquets de cinquante. Je ne me rappelle pas si c'était dix files de cinq ou cinq files de dix ; mais toujours est-il qu'étant 200 et quelques dans une baraque, il y avait forcément un paquet très incomplet. Par ailleurs dans les paquets de cinquante les files couvraient mal ; on s'arrangeait pour qu'au milieu il y ait une file creuse. Bref ce n'était pas bref du tout !.

Dans la meilleure hypothèse l'appel durait vingt minutes - et souvent 1/2h ou 3/4h. Lorsqu'il était terminé, on pouvait rompre les rangs mais les portes de communication entre les blocks étaient maintenues fermées tant que les appels de tous les blocks n'étaient pas tous terminés, et en particulier, cela empêchait d'aller aux cours, conférences, etc. ... etc. ... car il y avait un block réservé à toutes les activités culturelles ou de détente.

A la différence du XIA, il y avait au IVD des aviateurs et au moins un marin. C'est ainsi que je connus le **capitaine de Mallman**, un jeune aviateur St-Cyrien 4 ou 5 ans après moi, beau-frère de mon camarade de promo **Vallois**, qui ayant pantouflé après la guerre se trouva avoir d'étroites relations d'affaires, puis très amicales, avec Oncle Maurice et tante Violette.

Parmi les anciens du 5^{ème} Marocains, l'un d'eux : **d'Ersu** avait une très grande notoriété. Pince sans rire, il avait monté un numéro que rappelle maintenant celui des Frères Jacques, mais surtout il était à la tête d'une **agence d'évasion**, l'agence Fantomas ou Libertas, ayant pignon sur rue. L'idée de génie de d'Ersu avait été de faire évader "fictivement" un camarade. De la sorte lorsqu'une évasion avait lieu, pendant deux ou trois appels le "clandestin" prenait la place de l'évadé. Le reste du temps il parvenait à vivre, en changeant de baraque de temps à autre et en utilisant lettres, cartes ou étiquettes de colis que d'autres lui donnaient.

L'agence en outre se chargeait de tous les renseignements, des plans, voire de la préparation des accessoires, mais elle traitait plus volontiers avec des groupes qu'avec des individus. Une des meilleures opérations qui dura plusieurs jours, à raison de deux ou quatre départs chaque jour, fut montée avec la complicité des ordonnances - soldats ou sous-officiers prisonniers qui vivaient dans l'Oflag où ils faisaient les gros travaux de la vie quotidienne tant au bénéfice des officiers français que des gardiens allemands. En particulier le matin à 6h, une corvée portait

le "jus" au poste de police situé près de la sortie ouest du camp. D'Ersu à l'affût de tout ce qui était insolite, une ou plusieurs fois prit la place d'une des ordonnances pour voir les possibilités offertes par cette corvée et il découvrit ainsi que la fenêtre des w.c. du poste donnait sur l'extérieur, en dehors des barbelés !! Et tout de suite le plan fut mis à exécution. Les officiers candidats au départ prirent plusieurs matins de suite la place des ordonnances - sauf un ou deux. Après avoir distribué le jus aux fritz ils passaient par les W-C., y laissaient les vêtements militaires, un rétablissement et vive la liberté !!

Les ou la véritable ordonnance de la corvée ramassait les vêtements, les brocs ayant servi à distribuer le jus, et rentrait au camp dans la nuit noire sans que quiconque posât la moindre question. Et les Allemands s'arrachaient les cheveux ne parvenant pas à trouver la faille qui avait permis une douzaine de départs en quelques jours. Il fallut qu'un jour les évadés de service hésitassent au dernier moment à franchir la fenêtre et préférèrent rentrer au camp ... mais l'ordonnance était déjà partie avec brocs et baluchon de tenues militaires et ils durent essayer de regagner leurs chambres en civil et les bras ballants. Ils furent repérés, les Allemands comprirent alors et ... d'Ersu dut chercher autre chose.

L'évasion était la grande préoccupation de tous dans ce camp d'âge moyen assez jeune. Le procédé le plus courant était le creusement des tunnels, qui nécessitaient un boisage important, en raison de la nature du sol sablonneux. Aussi très vite, nombre de baraques se trouvèrent sans double plancher ... par contre l'intervalle entre sol et plancher était souvent comblé par la terre sortie des tunnels. Il fallut aussi prévoir des aérations, des travaux d'évacuation des eaux et tout cela donnait lieu à des débauches d'imagination et à des trésors d'ingéniosité.

Un ancien mécanicien de chars, lieutenant auto (*sic*) du Bataillon d'oncle Henry, était passé maître en la matière. Il avait construit, à base de boîtes de conserves, des rails et des wagonnets pour évacuer les déblais ; construit des pompes d'exhaure²⁸, n'hésitant pas, quand il y avait un pépin, à rester 24h au fond, le clandestin le remplaçant aux appels. Mais très vite les Allemands pensèrent à ce moyen de départ et à l'aide de "poêles à frire", les détecteurs de mines, ils parvinrent à localiser les tunnels.

Un cependant leur échappa, et s'il n'y avait eu une trahison du dernier moment, c'eût été le coup le plus spectaculaire. Une cinquantaine d'officiers à plat ventre dans le tunnel, la tête dans les fesses de celui qui était devant, s'apprêtaient à sortir dans un petit bois peu surveillé parce que se trouvant face à un block inhabité dont les baraques servaient dans la journée à toutes les activités culturelles. Comme dans chaque block, il y avait à une vingtaine de mètres des pignons des baraques, entre elles et l'enceinte extérieure, un bâtiment surélevé où côte à côte étaient établis une vingtaine de sièges W-C. sans porte, comme tous les W-C. militaires allemands. Ce block culturel étant à une extrémité du camp, le pignon du bâtiment plus ou moins W-C se trouvait ainsi à une vingtaine de mètres du réseau de barbelés qui, lui-même, comme ses abords, était moins surveillé la nuit, puisque inhabité et dont les portes se fermaient à la tombée de la nuit. D'où l'idée : un courageux descella, en plusieurs fois, la cuvette la plus proche du pignon et ... descendit pour vérifier le mur de la fosse. Rassuré sur sa friabilité, avec quelques camarades il se mit à l'ouvrage ... Il fallut assurer une espèce de garde, car tout de même dans la journée des rondes étaient effectuées. Aussi la cuvette mobile soigneusement remise en place après la descente de l'équipe au travail était-elle en permanence occupée avec relève plus ou moins fréquente mais toujours après une ronde, en tout cas. Cette permanence de l'occupation finit par attirer non pas, heureusement, l'attention des Allemands, mais celle de quelques officiers. Et pour éviter qu'ils bavardent ils furent cooptés. Si bien que le travail terminé, ils étaient une bonne cinquantaine. Les derniers préliminaires eurent lieu comme prévu. Le dernier soir, les candidats nous quittèrent après l'appel, se laissèrent enfermer dans le block, s'empilèrent dans leur souterrain et à l'heure

²⁸ une exhaure, c'est l'épuisement des eaux d'infiltration

prévue celui qui était en tête fit sauter la dernière plaque de terre le séparant de la liberté et son rétablissement pour émerger le nez à nez avec le général commandant l'Oflag, hurlant, vociférant, n'ayant eu le temps d'enfiler qu'une seule botte, et en toute hâte quelques posten²⁹ mettaient un F.M. en batterie sur l'orifice. Dans le tunnel tout le monde avait compris. Mais seuls les deux ou trois derniers purent sortir par où ils étaient entrés, avant que le bâtiment ne fût investi. Ils purent se camoufler et rentrer dans leurs baraques. Tous les autres furent repris. Les Allemands les isolèrent pendant quelques jours, puis les envoyèrent à Colditz. Parmi eux se trouvait le **Père Congar**, l'illustre théologien. Il était resté un an avec nous, et même dans ma chambre, nous étant arrivé après une première tentative d'évasion.

Des évasions individuelles quelques unes furent spectaculaires ; tel un officier qui ayant repéré que des couvreurs travaillaient sur les toits des baraques entraient ou sortaient du camp sans qu'on leur demandât rien, même pendant leurs heures de travail. Il s'empara un jour d'une échelle et d'un vélo, mit l'une à l'épaule, enfourcha l'autre et ayant choisi le moment où le samedi la relève de la Compagnie de garde obligeait de laisser ouvertes les portes de la double enceinte, il sortit en pédalant tranquillement et quelque temps après ses camarades de chambre reçurent une carte de ... Turquie, après en avoir eu une de Hongrie où il avait abandonné le vélo ! !.

En fait c'est l'observation minutieuse, méticuleuse, qui permit la plupart des évasions. C'est ainsi que dès l'été 40 un officier s'était systématiquement intéressé à la façon dont s'effectuait la relève des sentinelles et la circulation dans le camp des soldats allemands isolés ou en groupe. Petit à petit il avait remarqué que périodiquement les hommes de garde, logés dans un casernement distant de 500m environ de l'Oflag et dont il évaluait l'effectif à un Bataillon, étaient relevés. Pendant les mois où il était là ce Bataillon assurait le service par Compagnies qui se relevaient dans l'Oflag même, tous les samedis matins avec musique et fanfare. Il avait aussi remarqué que tous les jours, matin et soir, arrivaient en rang, sous le commandement d'un des leurs, les censeurs du courrier et des colis. Cependant une fois par semaine, le mercredi après-midi, ils ne venaient pas - en raison pensa-t-il, et c'était vrai, de l'exercice des employés - en outre la relève du poste à la porte par laquelle ils passaient se faisait entre leur entrée et leur sortie.

De tout cela cet observateur minutieux conclut que le premier mercredi suivant l'arrivée d'un nouveau Bataillon de garde, il y avait de fortes chances pour que les chefs de poste ignorassent que les censeurs ne devaient pas venir et que par conséquent, le chef de poste du soir ne serait pas surpris d'en voir sortir à l'heure habituelle. Mais pour que de faux censeurs avec de fausses tenues pussent passer sans encombre encore fallait-il que la sortie se fît de nuit et que le faux censeur prenant le commandement du détachement parlât parfaitement le teuton.

Lorsque nous arrivâmes au IVD celui qui mijotait ce coup avait déjà tout préparé. Les camarades correspondant au nombre de censeurs étaient prévenus. La préparation des tenues se faisait sans hâte puisqu'il fallait encore attendre au moins trois mois pour que la nuit soit tombée à l'heure voulue. Il ne manquait que le chef de détachement ... il était parmi nous, il s'agissait d'un jeune Cyrard de la promo 38 ou 39, **Mauduit**, Alsacien élevé en partie en Allemagne, ayant même été inscrit aux "Hitler Jugend". L'homme rêvé. Très vite il fut contacté, mais l'affaire ne fut pas vite conclue pour autant car il mit, pour condition de son acceptation, que son ami le **Lieutenant de Witasse** fût du coup. Finalement ils furent acceptés tous deux. Et quelques jours avant Noël, toutes les conditions étant réunies, surveillés mine de rien par de rares camarades au courant, le détachement se présenta à la première porte, à l'est du camp, et avec des hurlements du meilleur style feldwebel, Mauduit secoua le posten un peu lent à ouvrir. Aussi la deuxième porte s'ouvrit-elle d'elle-même et

²⁹ *gardes allemands*

sans autre formalité qu'un tonitruant "Heil Hitler", toute la petite troupe passa, douze ou treize d'un coup si je me rappelle bien, et la plupart parvinrent au but. Et c'est à Paris, avec la 2ème D.B. que je devais retrouver Witasse.

Pour si parfaitement montées qu'elles fussent, toutes les tentatives ne furent pas si heureuses, même si leur dénouement fut plus cocasse que tragique. Ainsi ce scénario parfaitement monté par un interprète - **Bolo** . Grâce à ses fonctions, ayant su capter la confiance de l'officier allemand qu'il suivait chaque jour à l'appel de son block, Bolo avait pris la mesure de bien des rouages de nos gardiens. Il leur avait fait dire en particulier qu'au cas d'un grave incident de santé nocturne atteignant un prisonnier, il serait toujours possible de le faire transporter au "Lazaret" se trouvant à l'extérieur du camp, à peine quelques centaines de mètres mais au-delà d'une petite langue de bois. Aussi une nuit Bolo accompagnant un médecin (faux), deux brancardiers (faux) portant un malade (faux) se présentèrent-ils au poste de police. Il gelait à pierre fendre et le chef de poste, connaissant l'interprète Bolo si bien vu de ses chefs, se laissa facilement convaincre de rester au chaud dans son poste plutôt que d'aller jusqu'au Lazaret. Et nos cinq compères se voyaient déjà à la faveur du petit bois, jetant leurs défroques aux orties quand ils tombèrent sur un brave soldat allemand un tantinet éméché, qui voulut absolument aider ces malheureux brancardiers. Plus on voulait l'en dissuader plus il y tenait ... et finalement tout ce beau monde se retrouva au Lazaret et ... au petit jour réintégrait l'Oflag ... pestant contre les Allemands au grand cœur ! !

C'est au IVD qu'insidieuse d'abord, puis très ouverte, commença la propagande pour inciter à aller travailler. A vrai dire elle eut très peu de succès. Dans notre petit coin il y eut un volontaire c'était ... un communiste - ne s'en cachant pas - qui était en prévention de conseil de guerre en Mai 40, avait reçu mission en Juin de barrer une route aux Allemands dans les environs de Clermont-Ferrand mais avait préféré se rendre aux alliés de Staline. Est-ce que les Allemands connurent ses opinions, c'est possible, car sa demande ne fut pas acceptée.

L'homme de confiance était un colonel d'Artillerie, **Meunier**, qui sut, je crois, être toujours digne à l'égard des Allemands. De bonne taille, imposant, teint brique et cheveux blancs, ayant une tenue d'officier en bon état, il savait parfaitement invoquer la Convention de Genève. Ce que n'aimaient pas du tout ces bons Allemands qui à bout d'arguments hurlaient "nous ne sommes pas des barbares". On peut même dire que ceux au moins à qui nous eûmes affaire étaient inhibés par divers complexes. Ainsi pour éviter les évasions il était interdit de détenir des boîtes de conserve non ouvertes. Aussi au reçu d'un colis le préposé allemand devait, contre reçu, mettre les boîtes en dépôt, ou les ouvrir si on voulait les emporter. Le grand jeu consistait donc à emporter le plus possible de boîtes fermées, ce qui n'était pas bien difficile, aucun Allemand ne résistant à quelques cigarettes et encore moins à un peu de chocolat. Il y eut même un camarade qui se fit rapatrier en remettant - avec discrétion bien sûr - deux plaques de chocolat à un médecin ! ! Toujours est-il que chaque paquetage était plein de boîtes illégales - la chose n'échappant pas à nos gardiens - et pour cause : chaque samedi pendant l'appel du matin une de nos baraques était investie, fouillée de fond en comble et vidée des boîtes mais aussi parfois d'autres objets. Tout cela était mis pêle-mêle dans un grand chariot que traînait vers le corps de garde une équipe de nos gardiens. Tout le camp se massait des deux côtés de l'allée centrale parcourue par la charrette et hurlait "vendus", "voleurs" et autres amabilités. Prévenu par ces hurlements, le Colonel Meunier se précipitait chez le général allemand, invoquait le droit de propriété, la Convention de Genève; après vingt minutes de palabres, ordre était donné de ... tout restituer ! et ceci se répétait tous les samedis ...

Autre petite histoire caractéristique : un prince **de Broglie**, ancien X, lieutenant d'Artillerie, petite taille, lunettes, cheveux en brosse, toujours nu-tête et vêtu d'une cape traînant par terre, faisait chaque jour vers midi des tours de camp à toute allure. Remarquant un jour trois ou

quatre Allemands aux ordres d'un caporal en train de creuser un trou, il s'arrêta puis dans le meilleur Allemand se mit à les injurier : "Fainéants, embusqués, vous devriez être en Russie, mais vous êtes des salds, vous laissez les autres se faire tuer à votre place."

D'abord impavide le caporal poliment répond "Monsieur on obéit aux ordres qu'on nous donne, nous sommes polis avec vous, laissez nous tranquilles"; Broglie alors, fulmine "comment tu oses me parler" ... et pan, pan pan, lui tombe dessus. A ce moment les autres interviennent pour prêter main forte au caporal, maîtrisent Broglie et l'entraînent à la Kommandantur. Là mon Broglie rouspète de plus belle. A l'officier de permanence il hurle : "Vous ne savez pas à qui vous parlez : duc en France, prince du St Empire Romain Germanique, Grand d'Espagne" tant et si bien qu'abasourdi, l'officier bat en retraite et prévient le général qui sur le champ se dérange; mais Broglie n'a pas désarmé, se plaint très fort que de misérables soldats aient porté la main sur sa très noble personne ... à laquelle le général marmonne quelques paroles qu'il consent à prendre pour des excuses, est relâché et rentre triomphant et rigolard dans sa baraque !

Tout ne se terminait pas toujours aussi bien. Ainsi pour ce malheureux **Priou**, de mes grands anciens de St-Cyr. Observateur en avion, breveté avant 39 et bien que fantassin, il fut dès la guerre comme cela était de règle alors, affecté dans une escadrille d'observation. Abattu en Juin 40, son avion hors service, lui non blessé, il fut mis à la disposition de l'État Major de la 14^{ème} D.I. commandée par de Lattre, car il n'y avait plus d'avions.

Un beau jour, l'hiver 41 probablement, il fut convoqué à la Kommandantur du camp. Il en revint pas trop troublé, ayant été confronté à un aviateur allemand qui le reconnut et l'accusa de l'avoir giflé alors qu'il venait d'être fait prisonnier. Quelques jours plus tard il fut prévenu de se préparer à partir. Ce fut vite fait, sous la surveillance d'un "posten" et on n'eut plus jamais directement de ses nouvelles, mais l'interprète de notre block apprit qu'il avait comparu devant un conseil de guerre, avait été condamné à mort et exécuté. Il faut dire que ce Priou, bon gros garçon incapable de faire du mal à une mouche, s'était laissé aller à ce geste au moment où aviateurs allemands et italiens, vers les 12/13 Juin, faisaient des cartons sans gloire sur les colonnes de réfugiés encombrant les routes.

Avant de disparaître, **Priou** avait eu le temps d'apporter un témoignage personnel sur un **point d'histoire : le 14 juin 40**, le général **de Lattre** l'avait placé à un pont sur la Marne avec mission de faire sauter ce pont lorsqu'il en recevrait l'ordre écrit de sa main. Cet ordre arriva vers 13h, porté par un motard qui repartit aussitôt. Priou, lui, attendit que le pont ait sauté ; il s'assura que la destruction avait bien joué et monta dans sa voiture pour rejoindre le village où fonctionnait le P.C. de de Lattre. Il avait à peine fait un ou deux km, qu'il croisait le motard revenant à sa rencontre et qui lui demanda "savez-vous mon capitaine où est parti le P.C., il n'est plus au patelin". Priou n'en savait rien et n'en sut rien avant d'avoir retrouvé dans les barbelés le petit sous-lieutenant Quèbre, qui au XIA était dans ma chambre, et qui pendant toute la campagne avait été adjoint au commandant des transmissions de la 14^{ème} D.I. .

Le 14, de Lattre avait donné l'ordre de faire mouvement vers le Sud et ce soir là État-major de la 14^{ème} D.I. coucha à Chatellux sur Cure. Le lendemain obliquant vers l'Ouest, il franchit la Loire à Nevers où le général s'arrêta pour se raser. Dans l'après-midi les voitures de son État-major étant à bout de souffle, de Lattre, malgré les protestations du colonel chef État-major s'empara des voitures toutes neuves de État-major de la 5^{ème} région (d'Orléans qui se repliait) et à ce moment là il s'aperçut qu'il avait oublié à Nevers son nécessaire de toilette. Il ordonna à Quèbre d'accompagner son caporal-chef ordonnance pour aller le rechercher. Malheureusement les Allemands entre temps étaient arrivés et quand la voiture se présenta devant le pont, une rafale tua le caporal-chef, blessa le chauffeur qui fut fait prisonnier, ainsi que le pauvre Quèbre qui se retrouva, ainsi que de nombreux artilleurs de sa Division qui, grâce à lui, grâce à Priou et au Général Buisson, comprirent pourquoi à partir du 14 à midi ils n'étaient plus parvenus à avoir d'ordres ni des régiments d'infanterie qu'ils appuyaient, ni de la Division. Le **général Buisson** était dans le coup, à titre de victime car, commandant la 3^{ème} Division Cuirassée qui se battait encore du côté des camps de Champagne, il avait appris le 14

que de Lattre avait d'autorité pris ses camions de ravitaillement en carburant et munitions, faisant vider ceux qui étaient pleins, pour y faire monter ce qui lui restait d'infanterie et leur faire prendre la direction du Sud - oubliant de prévenir ses artilleurs, les laissant à leur triste sort, non plus que les unités voisines, ce qui explique que ma Division, la 42, ait eu alors un trou important sur sa droite, tout comme elle en avait un sur sa gauche depuis le 9 juin.

Il fallait entendre alors Buisson fulminer contre de Lattre quand il racontait toute cette histoire "je le ferai passer en Conseil de guerre, et je le ferai fusiller" ... C'est peut-être pour éviter des révélations gênantes que Buisson, général de Brigade à titre temporaire de la même promotion que de Gaulle en Mai 40, se retrouva très vite au retour de captivité général d'Armée ...

Autant il était violent à l'encontre de de Lattre, autant Buisson ne tarissait pas d'éloges sur deux officiers affectés à son État-major dans les dernières semaines, l'un un gendarme dont je n'ai pas retenu le nom, l'autre un Cavalier, le **capitaine de Hautecloque** dont il ne cessa de m'entretenir tandis que nous faisons des tours de cour le jour où la Gestapo vint fouiller le XI A.

Leclerc, ce devait être lui, avait été affecté à État-major de Buisson après sa première évasion, quand il réussit à éviter d'être pris dans le Nord avec la 4^{ème} D.I. et qu'il réussit à rejoindre nos lignes après avoir franchi le canal à Flavy-le-Martel, pas très loin de Guiscard. Et Buisson ayant exalté ce jeune capitaine qui "à pied emmenait les chars sur leur objectif" lors d'une des dernières contre-attaques, ajoutait "et après la guerre je lui ferai avoir la Rosette" ...

Nous avions au XIA un autre général, **Bertin-Boussier**, un ancien X, commandant en 40 la 3^{ème} D.I. d'Amiens, jumelée avec la 3^{ème} D.Q (*ou D.O ?*) et qui comme elle, s'était très bien battue à Stone.*(orth ?)* Il y eut aussi un intendant général - mais j'ai oublié son nom. Bertin-Boussier pâtissait du rayonnement de Buisson. Et le moins que l'on puisse dire c'est qu'il n'avait pas la cote - quoique le plus ancien dans le grade le plus élevé ! Mais ces généraux lors de la dissolution du XIA furent dirigés sur le camp des généraux d'où Giraud devait spectaculairement s'évader, à la fureur des Allemands, en Février ou Mars 42 ... et, comme bien d'autres, je devais en être victime !! voici comment.

Continuant leur action psychologique, si bien commencée à Mailly, les Allemands de temps à autre annonçaient - longtemps à l'avance ! - la libération d'une catégorie de prisonniers. Généralement, sinon toujours, les officiers d'active étaient exclus. Aussi fûmes nous très surpris à notre arrivée au IVD de voir libérer, quelques jours plus tard, un certain nombre de cavaliers d'active pour aller encadrer des unités destinées en Afrique occidentale à la défendre voire à reprendre les Colonies ayant fait dissidence au profit de la France Libre - et parmi ceux qui partaient ainsi il y avait **Marc Rouillois**.

Quelque temps après, fut annoncée à son de trompe la libération des anciens combattants de 14-18 et celle des pères de quatre enfants et plus. La libération des cavaliers d'active laissa espérer que désormais les officiers d'active ne seraient pas exclus des mesures de libération. En fait ces faux espoirs démobilisèrent un certain nombre de candidats à l'évasion - ce qui était bien le but des fritz.

Une seule voie pourtant, en dehors de l'évasion, restait ouverte : le rapatriement sanitaire - être "D.U" (prononcer Dé-Ou) - et de temps à autre il y avait quelques départs isolés ou petits groupes. Le signe prémonitoire était une convocation à une visite par le médecin allemand. C'est ce qui m'arriva un après-midi **d'Octobre 41**. J'étais dans ma baraque quand un "posten" vint me chercher pour cette visite ; et cela déclencha un murmure de mes camarades présents "D.U Libéré" etc.

Le médecin allemand était jeune. Quand j'entrai il se tenait debout derrière son bureau. Au mur derrière lui une grande carte de Russie ; un fil rouge appuyé sur des épingles jalonnait la

pénétration allemande. Il faisait déjà sombre, une lampe de bureau éclairait mal le reste de la pièce et je ne distinguai pas tout de suite celui que je sus être l'interprète, mais qui joua les figurants muets, le médecin parlant bien français.

"Monsieur vous êtes malade ?" me dit-il d'entrée de jeu sur un ton qui ne me plut pas. Et sans plus réfléchir je répondis sèchement

"Non". Il fut désarçonné, jeta un coup d'œil sur un papier et me dit

"Mais Monsieur vous avez la malaria"

"Non, répondis-je, je l'ai eue"

"Vous avez eu une pneumonie et une congestion pulmonaire"

"Oui, et même j'ai eu la coqueluche, la rougeole et la varicelle". A ce moment il me fit déshabiller, m'ausculta, me fit rhabiller et me dit de le suivre. Nous sortîmes du camp. C'était étonnant, pour aller au Lazaret. Je passai à la radio, puis un "posten" me ramena à ma baraque "Libéré, libéré" me fut-il lancé. Je répondis "sûrement pas" et j'étais sincère.

Dans la soirée j'allai à une réunion et quand je revins mes camarades : **Boitel, Grégoire, Vernhet, Mac Leod, Clinchamp** et autres, très excités me dirent "mon Vieux, ça y est, tu es D.U., l'interprète de l'infirmerie te cherchait. Quand le médecin est rentré du Lazaret, il lui a dit "je ne sais pas si cet officier est malade, mais comme il est le premier à me dire qu'il ne l'est pas je le rapatrie" !!

Sur le moment je n'en crus rien mais quelques jours plus tard je me rendis à l'évidence : une liste d'officiers libérés pour raison de santé, était affichée et mon nom y figurait. La date de départ ne devait être fixée que plus tard. Quand elle le fut, **Blondel**, notre dévoué popotier, décida de faire un festin la veille au soir. J'y aidai de mon mieux en ouvrant les boîtes de conserve, lorsque, comme chaque soir, on vint lire la "Décision" du commandement allemand et j'entendis : "Premièrement, en raison du mauvais esprit et des évasions, les officiers dont les noms suivent sont maintenus en otage : n°1 Hauptmann Debray ..."

Je n'en entendis pas davantage et j'avoue être resté groggy quelques instants. Le menu de Blondel me réconforta et tous les camarades furent épatants. Cela devait se passer fin Novembre, et c'est le moment que choisit un nommé **Dauphin-Meunier** pour venir de Paris avec la double bénédiction de Vichy et des fritz mettre en train un "cours de préparation aux affaires". Les otages étaient au premier rang de l'assistance - et ils étaient les seuls...

Et on arriva en **Janvier 42**. Il gelait à pierre fendre. A l'issue d'un appel, et les rangs rompus, je fus appelé par l'officier allemand ; ayant deux ou trois jours plus tôt écrit une carte où je stigmatisais Laval et la collaboration, je pensais qu'il pouvait y avoir un rapport. Aussi ne compris-je pas du tout la question qui me fut posée avec un sérieux accent tudesque : "Monsieur, où vous vous retirez ?" et devant mon ahurissement il reprit : "oui, Monsieur, vous êtes libéré, où vous vous retirez ?". En un éclair je repensai à une carte reçue de votre Maman alors au Cap Ferrat.

J'aurais donné l'adresse de Beauvais - alors en zone occupée - je serais parti le lendemain matin - mais cela je ne le sus qu'après.

Bref quelques jours plus tard, vers la fin du mois, un camarade en courant, arriva dans la chambre - "tu pars demain, va voir à l'affichage"

- "ça va, lui répondis-je, on m'a déjà fait le coup une fois". Mais il insista tellement que j'allai voir. Effectivement il y avait une liste, une date, le lendemain, un lieu de destination : Mühlberg, un stalag, qui était la gare où embarquaient les libérés et où on ne séjournait pas plus d'un ou deux jours. Si bien que, sans optimisme particulier, je pouvais en moins d'une semaine espérer être sur la Côte d'Azur, d'où, pensais-je, il n'y avait qu'un pas pour être en Afrique ...

Le lendemain je partageais donc mes trésors : tabac, savon, une magnifique paire de souliers, donnai procuration pour que soient perçus les colis arrivant à mon nom après mon départ - et je partis le bagage aussi léger que le coeur et le pied.

A **Mühlberg** nous fûmes logés à l'infirmerie. Nous étions 25 environ je crois, pour la plupart de vieux colonels, et les moins de 40 ans étaient dans l'ensemble bien mal en point. Je me trouvais avec deux ou trois d'entre eux ; **Buridan**, un garçon du Nord, sourd comme un pot, **Poix**, un instituteur bourguignon, supputant les repas qu'il allait faire.

Tout de suite le contact fut pris avec les responsables français du camp et nous découvrîmes avec stupeur la façon dont étaient traités les prisonniers travaillant dans l'industrie au contraire de ceux disséminés dans les fermes. Nous fûmes étonnés aussi de voir comme il était relativement facile de sortir de ce stalag et combien cela était peu mis à profit pour tenter l'évasion ; et en même temps nous admirions comment, malgré les pires brimades, une part importante de sous-officiers refusaient, s'appuyant sur la Convention de Genève, d'aller travailler.

Deux jours, puis une semaine se passèrent et notre petit groupe commençait à se demander ce qui arrivait ... Pour moi je commençai à perdre mes illusions. J'avais trouvé un petit sergent de mon ancienne Compagnie du 80, **Vinay**, qui ne m'avait pas caché que le patron réel du camp était le sous-officier, secrétaire du colonel qui était d'un rang élevé dans la hiérarchie du parti et qui était décidé à nous empêcher le plus longtemps possible de partir. Des trains sanitaires passaient en gare ... nous n'y montions jamais, et au bout de trois mois ce fut le coup de tonnerre : évasion de Giraud, annonce de repréailles ; et un matin nous reprîmes le train pour ... revenir au IVD.

Depuis le début, depuis Mailly, depuis surtout que j'entendais les uns et les autres se rendre mutuellement responsables de la défaite, je pensais qu'il était urgent moins de chercher les responsables que de chercher à savoir ce qu'il fallait faire pour ne plus jamais connaître cela à l'avenir.

C'était tout le problème de la place de l'Armée dans la Nation. Je pensais que l'occasion d'en discuter ne se représenterait jamais aussi favorablement ; qu'à cela au moins notre malheureux sort fût bon.

Je crois l'avoir déjà signalé, dès les premiers mois on vit éclore de multiples cercles, bientôt centrés sur la Révolution Nationale ce qui leur fut fatal au fur et à mesure qu'il apparut plus clairement que la Révolution Nationale n'était en fait que le camouflage de la collaboration.

Du moins restait-il cette tendance à étudier des problèmes entre gens de milieux, formations, professions, divers. C'est avec un agrégatif d'histoire, **Richard**, que **je mis sur pied ces cercles**, mal vus des militaires d'active d'un certain âge. En gros on peut dire que les plus de 35 ans n'y croyaient pas du tout. Dans les milieux civils il y eut moins d'a priori, mais parfois des réactions étonnantes, telle celle de cet important banquier, lieutenant de réserve d'Artillerie. Il avait fait son service actif dans un régiment où, me dit-il, les anciens X lui avaient paru minables et "comme a priori je les pensais être les meilleurs des officiers d'active, j'en conclus que les officiers étaient tous de très pauvres types ; et je suis étonné de voir comme j'ai pu me tromper".

Autre réaction typique, celle d'un socialiste, qui avait été chef de cabinet de Spinasse, ministre du cabinet Blum en 36, **Caramino**, professeur de l'enseignement technique. Il voyait bien que le problème de base était de donner aux Français la volonté de le demeurer, mais pour y parvenir il ne voyait qu'un moyen : enrégimenter de la naissance à la mort - et impossible de l'en faire déborder.

Ces réunions "**Armée-Nation**", d'autres sur des sujets divers, réussirent à faire passer le temps. Du moins l'évolution de la guerre commençait-elle à ouvrir les yeux et à susciter des reconversions ! !

Coup sur coup on apprenait le débarquement en Afrique du Nord et l'on crut la flotte détruite par les Allemands après une héroïque résistance - et un service solennel fut célébré pour ces héros ... Hélas, il fallut déchanter, la réalité fut moins glorieuse pour la Marine.

Je n'ai pas parlé car je crois que son influence fut nulle du "Trait d'union" tout de suite, et partout, surnommé le "Petit menteur". Journal largement diffusé par nos geôliers, édité à usage des prisonniers et rédigé hélas par des prisonniers - et certains généraux, réputés de gauche avant guerre, n'eurent pas honte d'y collaborer.

Moyennant finances nous pouvions nous procurer quelques journaux se prétendant français sous les vieux titres de "Le Matin" ou "Le Petit Parisien". Ils rivalisaient dans la flagornerie et la servilité. Nous leur préférions les journaux belges qui avaient encore quelque apparence de dignité. Parmi les hebdomadaires il faut citer "La Gerbe" qui au moins ne cachait pas la couleur et sous la direction de Châteaubriant, était le thuriféraire inconditionnel du nazisme. En contre-propagande les bruits, les tuyaux, la plupart incontrôlés et incontrôlables, circulaient, issus de messages cachés dans un cake ou dans le pli d'un vêtement reçu de France. Il y avait tout de même quelques postes de radio, soigneusement camouflés. Mais à moins d'un renseignement de première main, ou de première oreille, il fallait se méfier. Finalement la meilleure source de renseignements était tirée des journaux allemands eux-mêmes. Au XIA les Allemands, une heure par semaine, livraient le réseau de diffusion intérieure soit à **Poessel** un agrégé d'histoire, soit à **Chalvron**, un diplomate, qui nous diffusaient avec force et habiles sous-entendus, une remarquable synthèse des événements qu'ils tiraient d'une lecture attentive de la presse allemande. Au IVD, ce système n'existait pas, mais il y avait néanmoins des camarades qui passaient tout leur temps à dépouiller de A à Z tous les journaux allemands qu'ils pouvaient se procurer.

Dans cet **hiver 42-43** qui vit l'échec de Stalingrad, qui laissait entrevoir la fin de Rommel en Afrique du Nord, l'esprit avait complètement changé. Plus personne ne misait sur la victoire allemande, mais il n'en fallait pas moins être patient.

Pour moi j'avais abandonné tout espoir de retour anticipé, quand vers Pâques une commission de médecins suisses vint visiter le camp et s'indigna que des malades fussent maintenus dans ces baraques de bois, humides, difficiles à chauffer ; si bien que quelques semaines plus tard les D.U furent transférés au **VID à Münster**.

Nous trouvâmes là de grands bâtiments en dur - à peine un millier d'officiers - dont chaque mois une bonne vingtaine étaient reconnus D.U et rentraient en France. Depuis le temps qu'aucun D.U. n'était parti du IVD (où nous étions près de 5 000) nous arrivions près d'une centaine. Il était humain que notre arrivée ne fût pas bien vue de ceux qui sur place espéraient être d'un prochain départ.

Le médecin allemand du VI D, professeur à la Faculté catholique de Fribourg, catholique pratiquant n'était, à cause de cela, que caporal infirmier dans le militaire. Mais il n'en était pas moins le dispensateur de l'étiquette D.U et c'est lui qui envoyait chaque mois la liste des gens à rapatrier.

Devant notre arrivée en force et constatant que ses propositions étaient toujours acceptées, il s'enhardit, en proposa 25 en Mai qui partirent, 50 en Juillet qui partirent ; alors, enhardi, en Août il proposa le reliquat - une centaine. Mais cette fois c'était trop ; ça ne passa pas et il y eut une contre-visite de médecins allemands, sévère, éliminant en particulier les jeunes et les officiers d'active en priorité. Étant l'un et l'autre, je n'aurais eu aucune chance si

Si ... je n'avais été mis en cellule quelques jours auparavant. C'était en été, l'appel avait lieu dehors, et je ne sais pour quelle raison alors que tout était fini on ne nous autorisait pas à rompre les rangs. Le jeune officier fritz nous regardait de façon qui me déplut, aussi, sortant ostensiblement mon porte-cigarettes, je pris une cigarette et l'allumai.

Ce fut comme si je lui avais fait claquer un pétard dans le derrière. Il se précipita sur moi en hurlant, je fus tout de suite entouré de trois ou quatre posten et entraîné vers le corps de garde. Je me retrouvai bientôt dans une petite cellule éclairée par une lucarne haute empêchant de voir à l'extérieur ; un lit à deux couchettes superposées, une table, une chaise (ou un tabouret

?) occupaient toute la place, et j'eus la surprise de trouver un occupant, un très sympa lieutenant de réserve d'Artillerie, **Krotoff**. Il devait malheureusement être élargi après la soupe de midi. Du moins me laissa-t-il "Autant en emporte le vent". Là on était de vrais "tôlards", lacets de soulier, ceinture, bretelles enlevés, tous objets personnels saisis, "rien dans les mains, rien dans les poches" ... et l'ordinaire : de l'eau chaude un peu grasse.

Heureusement mes camarades de chambre furent épatants, et dès midi, **Denefe**, un vieux capitaine du 151, m'apportait de substantiels suppléments. C'est par lui que j'appris la venue de la commission médicale faisant passer une contre-visite aux D.U.

Ayant pu avoir un bout de crayon j'envoyai par le truchement du chef de poste une demande au commandant du camp, pour être présenté à la commission, en tant que D.U. Il me fut répondu qu'ayant été insolent à l'égard du Grand Reich je pouvais crever !! Sur ce, je sortis de cellule, mais fus changé de block, et me présentai à l'infirmerie pour protester contre la discrimination dont j'étais l'objet.

J'eus la chance, encore une fois, que le médecin-infirmier parlât assez bien Français. Je lui expliquai mon cas et comme il me demandait "qu'est-ce que vous avez comme maladie" je lui sortis le papier remis au IVD lors de notre fausse libération de Janvier 42 et que, chose étonnante de la part de ces Allemands si méticuleux, ils ne nous avaient pas repris lorsque nous étions revenus trois mois plus tard à l'Oflag.

Ce brave homme parcourut ce papier, ne put cacher sa stupéfaction et me dit

"Mais Monsieur vous êtes libéré depuis 20 mois qu'est-ce que vous faites ici ?"

"Croyez bien, lui répondis-je, que ce n'est pas moi qui ai demandé à rester" .

"Eh bien, Monsieur, me dit-il, le premier train qui passera je vous mettrai dedans" -

Il tint parole et c'est ainsi que le **18 ou le 20 Octobre 1943**, je quittai le IVD avec quelques camarades ; et c'est au moment où nous allions franchir la porte qu'un camarade m'apporta en courant la dernière carte arrivant à mon adresse, elle était de votre Maman et disait "Tout va bien, nous sommes sains et saufs, mais la maison est inhabitable - pour ce soir nous irons peut-être sur Auneuil". Si bien que je partais sans savoir où j'arriverai !!

Autant que je puisse m'en souvenir il s'était bien écoulé six à sept semaines entre mon entrevue avec le médecin allemand et mon départ. J'avais pendant ce temps subi de nombreux examens car il est probable que le médecin allemand eut à fournir pas mal d'explications. Ma chance fut probablement qu'à ce moment là précisément arriva au camp, envoyé par Vichy au titre de la relève des médecins prisonniers, un jeune médecin lieutenant d'active qui avait vu mon beau-père à Paris, par un étonnant hasard ; et c'est lui qui me fit un certain nombre d'examens, sédimentation entre autres, dont il força un peu les résultats !

C'est dans cette période aussi que j'eus la surprise un jour d'être appelé à la Kommandantur. J'étais en sabots comme toujours, et je fumais. Je fus introduit dans une pièce où je vis un officier allemand et un civil qui tout de suite, chaleureux, s'avança vers moi et je fus stupéfait de reconnaître **Christian du Jonchay** - un petit-fils du Général de Sonis - cousin issu de germain de mon beau-père. Les journaux allemands et le "Petit Menteur" avaient beaucoup chanté ses louanges à propos de la Tunisie où il s'était engagé à fond à côté des Allemands. On en avait beaucoup parlé parmi les prisonniers, mais connaissant sa conduite en 14, où à 14 ans il se battait dans les rangs des goumiers algériens, avait été blessé, eu la Croix, s'était après 18 battu et avait été blessé à nouveau en Syrie, sachant qu'il avait épousé une Américaine, je ne pouvais croire qu'il avait trahi et je pensais qu'il y avait une affaire cachée que l'on ne pourrait connaître qu'après la guerre.

Et puis voilà qu'il était là devant moi, qu'il me présentait à l'officier allemand dont je ne pris pas la main que, pour détendre l'atmosphère, il m'offrit une cigarette et que - ayant toujours mon mégot - je lui répondis que je ne fumais pas. Discret, mais pas trop, l'Allemand s'était approché de la fenêtre et nous restâmes face à face.

Sans que je comprenne bien de quoi il retournait exactement, il me sembla que vantant la générosité des Allemands, il m'invitait à la reconnaître en m'engageant à leurs côtés. Je me contentais de lui dire "que n'étant pas, lui et moi, du même côté des barbelés, nous ne pouvions avoir les mêmes sentiments" et comme il me faisait remarquer que je risquais d'être encore longtemps derrière ces barbelés je lui répondis que "non, justement j'allais rentrer comme malade" ! - et là dessus nous nous quittâmes.

Et j'eus le lendemain la clef de cette entrevue : un journal allemand parlait du recrutement de Waffen S.S. français pour prendre part à la défense de la civilisation contre le communisme ! Je crois que cette entrevue est restée mon plus pénible souvenir de cette période - avoir vu l'avalissement d'un homme qui avait été un authentique héros ...

Au départ du camp nous fûmes d'abord transportés à une centaine de km dans une gare où s'arrêtaient les trains sanitaires de rapatriement. Seul rescapé de Mühlberg 18 mois plus tôt, j'attendais la suite ... elle vint très vite. Nous n'attendîmes que quelques heures. Impossible de dire l'émotion de prendre place dans des wagons français, avec un personnel français ... Tout de même j'attendais le passage de la frontière. Il eut lieu de nuit. Dans la matinée halte à Nancy. - café - civils français - et en fin d'après-midi arrêt à Chalons sur Saône, départ des médecins et autres militaires allemands qui étaient d'ailleurs restés invisibles durant tout le trajet.

Notre train se coupait en deux - une partie repartait sur Lyon avec les D.U de l'ex zone libre, tandis que nous devrions être dirigés sur Paris. Nous étions stationnés, en attendant, sur des voies de garage où vint nous voir un médecin que j'avais eu à Autun en 31 ! et il nous apportait le premier quart de vin depuis Juin 40 !!!

Voyant que nous ne repartions pas, je demandais si nous étions là longtemps - "plusieurs heures" me fut-il répondu. Je demandais alors à téléphoner, et tout naturellement appelai WAGram 47-84, et, tout de suite, j'eus mon beau-père au bout du fil. Il fut d'autant plus long à comprendre qui était au bout du fil, quand je lui dis "c'est Pierre", que, dans la journée, il avait attendu vainement un Docteur Pierre qui lui avait demandé un rendez-vous pour un de ses malades. Enfin nous nous comprîmes.

Et ce fut ma dernière nuit en chemin de fer - vers **8h 00 nous débarquions ... à Montparnasse** ! venant de Chalons/Saône c'était original - et quelle ne fut pas mon émotion de voir sur le quai mon beau-père et mes deux beaux-frères, François et Paul. Ils me rassurèrent sur l'état de santé de mon père et de votre Maman et des quatre de l'époque. Depuis la veille ils étaient à Avallon, mais on ne me cacha pas que Papa qui ne vivait, inexplicablement d'un point de vue médical, que pour me revoir, ne survivrait plus longtemps.

Libérés des Allemands nous étions dans la main de l'administration française et fûmes aiguillés sur divers hôpitaux, pour ma part sur **Bégin**, à Vincennes.

Il faut reconnaître que médecins, infirmiers, ou administratifs, firent tout pour nous faciliter les retrouvailles familiales. Après un déjeuner, le premier aussi depuis trois ans et demi, j'étais dans le jardin quand tout à coup je reconnus, franchissant la grille d'entrée, une silhouette à qui je n'avais cessé de penser depuis tous ces jours qui nous avaient séparés - mais elle m'avait devancé, courait et se jetait dans mes bras.....

****/****

Avallon 1943 - 1944

Le lendemain j'étais à Avallon et allai voir Papa à l'hôpital où il avait une chambre agréable, donnant sur la Morlande.

Quand j'entrai il était couché, opéré d'un cancer à la gorge 15 mois plus tôt il pouvait à peine se faire entendre Il était d'une maigreur à faire peur - et surtout j'eus l'impression physique d'un homme qui se noie et s'accroche désespérément, en tendant toutes ses forces, à une bouée, et puis quand il eut compris que c'était moi, là en face de lui, il lâcha la bouée. S'il survivait c'était pour garder votre Maman, et vous Hélène, Odile, Michel, Georges - mais moi revenu sa tâche était accomplie et il pouvait dire son Nunc dimittis³⁰ ...

Je restais deux ou trois jours, retrouvai Cure où le premier, Georges me vit au carrefour du monument aux morts. Et je repartis à Bégin. J'eus une première convalescence, et c'est alors, le **14 Novembre 1943 que Papa**, veillé par votre Maman, **mourut**.

Jusqu'en Février séjours à Bégin et convalescences alternèrent. Je pus au cours de ces convalescences revenir à Avallon où Maman avait pu s'installer dans une petite maison où l'on accédait en descendant dix/douze marches donnant l'impression de déboucher dans un puits mais les fenêtres donnaient sur la Morlande - pas encore construite comme elle l'est aujourd'hui. Petit logement, meublé en partie, car nous n'avions rien retrouvé de notre mobilier laissé à Metz ... et Maman avait eu toutes les peines du monde à déménager Beauvais. Ce logement, une fois débarrassé de ses puces ! ! n'était pas trop désagréable, quoique manquant par trop de confort. Aussi n'hésitâmes-nous pas lorsqu'on nous proposa le rez-de-chaussée du 40 rue Porte Auxerroise, belle maison de Madame Garmuchot qui, avec sa fille, était à la campagne et redoutait une réquisition par les Allemands. Nous avons la jouissance d'un très grand jardin et pour les enfants c'était bien agréable.

Quand je sentis que mes ennuis de santé étaient surmontés, je cherchais à entrer en relation avec des gens qui pourraient m'aider à passer en Angleterre, ou en Afrique du Nord car il ne me paraissait possible de reprendre la lutte, de façon efficace, que de cette façon. Je pus entrer en relations grâce à **Pierre Join-Lambert**, du Conseil État, connu à l'Oflag avec **Pineau** rapatrié pour être à Vichy Commissaire aux Prisonniers avant qu'il ne plonge dans la résistance. C'est chez **Tante Violette** que je les vis tous deux.

Mais Pineau ne partageait pas mes vues, il voulait préparer le rapatriement des prisonniers et m'offrit de faire les études de transport correspondantes. J'étais ahuri ! - je le lui dis - car il me paraissait d'une part impossible de faire la moindre hypothèse, même d'école, sur l'état des voies et moyens de transport, et d'autre part je jugeais tout aussi impossible que le commandement militaire laissât à d'autres l'initiative, pour utiliser ce qui pourrait subsister des réseaux de transport. Pineau fut très vexé et conclut en me disant "c'est cela ou rien, on ne fait sortir de France que les spécialistes aviation, ou chars, ce n'est pas votre cas."

Échaudé de ce côté je, pensai à mon vieil amis **François Huet**, que j'avais tant admiré au Maroc. Je savais combien il s'était, jusqu'au bout, battu magnifiquement en 40 ; qu'ensuite il avait été adjoint de Tournemire aux Compagnons de France. Par un de ses jeunes beaux-frères connus au VID. je savais qu'il avait lui aussi plongé dans la clandestinité mais j'avais une adresse pour le toucher. Je lui écrivis donc, lui disant que j'étais à sa disposition. Je ne reçus hélas, qu'une réponse dilatoire et je fus sur le moment très déçu ; mais après coup il m'apparut que dans les conditions de l'époque où chacun devait se méfier de chacun car non seulement

³⁰ "Nunc dimitis servum tuum, Domine", expression qui signifie qu'on peut mourir après avoir vu s'accomplir ses plus chères espérances. Littéralement : "maintenant, renvoie ton serviteur, Seigneur"

les Allemands, mais les traîtres, étaient partout, il ne pouvait en aller autrement : il eût, je pense, fallu que je puisse avoir un contact direct avec lui.

Dans ces conditions et comme je ne voulais pas rester les bras croisés, tandis que d'autres se battaient, j'essayai d'entrer en contact avec les résistants du Morvan. Ce n'était pas très facile et surtout, ce que je pouvais en savoir ne faisait pas sérieux. Un de ceux qui en parlaient le plus, et le plus imprudemment, était un vicaire de St Lazare, **l'abbé Morin**. Malgré toute sa sincérité ses propos faisaient très "tartarin". C'est alors que, grâce aux **Wirth**³¹, je fus mis en relation avec **Max Brusset**, gendre de Vallery-Radot, châtelain des Alleux, ancien chef de cabinet de Mandel.

Celui-ci me promit de me faire rencontrer le chef de la Résistance du Morvan dont l'implantation du P.C au Moulin Cadou était un secret de polichinelle. Malheureusement à deux ou trois reprises Brusset décommanda les rendez-vous qu'il m'avait fixés. Si bien qu'un jour ne sachant s'il y avait mauvaise volonté, négligence ou méfiance, et voulant en avoir le coeur net j'allai, en vélo, tout droit au Moulin Cadou. Je n'y trouvai qu'un brave garçon, seul en l'absence du patron et de ses principaux adjoints, il me dit tout de suite "je suis sergent-chef d'active de l'Armée de l'Air, et je n'ai rien contre les gens d'active mais j'aime mieux vous dire tout de suite qu'ici ils n'en veulent pas." et tout cela était dit très gentiment.

Autant qu'il m'en souviennne cela devait se passer peu après le débarquement du **6 juin 1944**. C'est alors par le truchement de **Jean Machavoine** que je cherchais à prendre des contacts avec la Résistance militaire.

Ce garçon que je connaissais depuis que j'étais rentré car ses enfants étaient en classe avec les nôtres, s'occupait du traitement du bois pour emploi dans les gazogènes, qui seuls équipaient les voitures roulant encore. Il était depuis longtemps en relation avec divers mouvements de résistance et malgré cela ne m'en avait jamais parlé, ce qui était très caractéristique des relations amicales de cette époque, où la méfiance était la règle suprême.

Par lui j'obtins enfin d'être conduit près de ce mystérieux et inaccessible chef quelque part dans la région du Crescent. Nous partîmes donc un beau matin par la route de Lormes dans sa poussive camionnette à gazogène ; nous arrivions essoufflés au carrefour des cabanes, quand à 20 mètres devant nous surgit des bois sur notre droite un brave garçon n'ayant de militaire que le casque et un vieux revolver 92, dont il nous menaçait bras droit tendu en direction du pare-brise. Nous fûmes aussitôt entourés, invités à descendre et emmenés sous bois, tandis qu'un de ces braves garçons prenant le volant disparaissait. On nous demanda nos papiers, et on nous les confisqua. Machavoine dit que nous étions attendus. Nous n'eûmes pas de réponse, mais peut-être 1/2h peut-être 2 h après, on nous rendit papiers et camionnette et nous pûmes arriver à destination.

Nous ne réussîmes pas à voir le chef, mais déjeunâmes avec un adjoint de Machavoine, un très gentil garçon que je devais retrouver quelques semaines plus tard engagé volontaire à la 3^{ème} Compagnie du 501. En attendant il était très ennuyé car son beau-père, présentement ingénieur chez Tecalemit, mais ci-devant **capitaine de Frégate de Torcy**, furieux de savoir qu'il était, dans ces bois, plus ou moins enchevillé avec la Résistance, devait venir le voir pour le dissuader de lier partie avec "ces brigands". En effet quelques jours plus tard ce Torcy arrivant de Paris à vélo, passait à la maison et nous faisait un tableau apocalyptique du déroulement des opérations : "bloqués en Normandie, les Alliés allaient bientôt être rejetés par les Allemands, qui pourraient alors tranquillement se retourner contre les résistants et les détruire en toute quiétude" - on ne savait ce qui l'emportait du défaitisme ou de la bêtise

³¹ *Oncle Pierre et tante Lise, née Flandin, fille de Pierre-Étienne*

Pour ma part c'est le jour même que je pris ma décision : **j'allais partir pour Paris**, chez Tante Violette, pour essayer, par elle, de me raccrocher à un organisme quelconque qui me permît de ne pas seulement assister à la Libération mais d'y participer.

Mais ceci est une autre histoire. Il faut, auparavant, dire un mot de **la vie familiale à Avallon**, non sans ajouter auparavant qu'après le déjeuner j'étais parti pour les Alleux afin de savoir une dernière fois si Brusset avait quelque nouvelle. En fait je n'allai pas au bout de ma promenade car en m'approchant je m'aperçus que la propriété était cernée par les Russes blancs servant dans l'Armée allemande qui depuis quelques mois occupait Avallon.. Je les vis heureusement avant qu'ils ne me vissent, ce qui me permit de prendre l'air innocent d'un cueilleur de fleurs ... et de m'éloigner insensiblement de la zone dangereuse. C'est en rentrant de cette expédition qui aurait pu finir aussi mal que pour ce pauvre Brusset, - mais qui fut assez rapidement relâché grâce à P.C. Wirth, et à sa parfaite connaissance de l'allemand, que je me décidai à partir.

Et maintenant parlons un peu de la vie de chaque jour. Il y avait eu d'abord le **14 Novembre 43** la mort de Papa, veillé jusqu'au dernier moment par votre Maman. Après la Messe à l'hôpital il fut inhumé à Cure, près de notre petit Hubert ...

Il y avait à Avallon de bonnes écoles primaires libres - pour garçons et filles - si celles-ci s'adaptèrent sans problème - si **Georges** fut d'emblée le "choucou" de sa maîtresse, le malheureux **Michel** fut tout de suite affronté à la méchanceté de ses petits camarades et à la sévérité du professeur ; mais les deux lui furent très profitables. Ses camarades se moquaient de lui tant et plus car il avait un petit manteau à col d'astrakan, si bien que, avec ses cheveux très frisés ils l'appelaient "mouton" et n'arrêtaient pas de le brocarder, d'autant qu'ils étaient tous plus âgés que lui, donc plus forts. Si bien qu'il était toujours battu quand il voulait se rebiffer. Heureusement les premiers jours de classe coïncidèrent avec une de mes convalescences et je pus, de force, l'emmener matin et soir malgré ses protestations et même ses larmes ; mais j'étais assez bouleversé et un après-midi son désespoir était tel que j'allais céder à ses supplications et le garder à la maison, or à ce moment précis arriva **René Bonichon**³² qui dit à Michel "allez, allez, c'est comme ça qu'on devient un homme, j'ai été comme toi au même âge et j'ai aussi été à cette école, tu verras ça ne durera pas" - et ... Michel partit, et prit une année d'avance car la maîtresse sans vérifier ses connaissances le mit d'emblée avec des garçons dont il avait la taille mais qui sortaient de la classe dans laquelle il aurait dû entrer. Et à coups de règles sur les doigts elle lui fit combler ce retard !

Grâce à Machavoine j'avais un vélo qui me permettait d'aller aux environs quêter beurre, oeufs essentiellement car le ravitaillement n'était pas facile, c'est le moins qu'on puisse dire. Par les Bonichon j'avais eu l'adresse d'une femme de Magny qui, chose extraordinaire, ne voulut jamais être payée qu'aux prix taxés ... Les fermiers des parents n'avaient pas les mêmes scrupules, mais gênés vis-à-vis de nous préféraient dire qu'ils n'avaient rien !

Un jour cependant lui nous apporta un peu de beurre - et quelques oeufs - pris sur les redevances de son fermage ; malgré le sacrifice que c'était alors, je lui offris un paquet de tabac ... il m'en remercia en me disant "oh c'est bien pour vous faire plaisir, parce qu'on en a plus qu'on peut en fumer" !!! Heureusement il y avait **tante Aline Flandin**³³, mère de Didier, tué à Saumur en 40, et de Gérard, vicaire à Paris. Elle habitait les Granges, près de Lormes, à 20 bons km et venait de temps en temps à Avallon en voiture à cheval, ou c'est moi qui y allais à vélo.

³² 1903+1992, fils d'Eugène et Lucie née Béra, époux de Denise Camus. Ils n'eurent pas d'enfants.

³³ Née Dauchez, épouse en première nocces de Gilbert Flandin dont elle eut un fils Gérard, prêtre ; puis après la mort de Gilbert, elle épousa son beau-frère Bernard Flandin, père de Didier, mort pour la France en 1940

Tous n'avaient pas nos difficultés de ravitaillement ; un jour nous fûmes invités à déjeuner par de vieux amis des parents - il y avait un gigot - et le vieux monsieur furieux, de dire à sa femme - "tu aurais pu trouver autre chose, j'en mange tous les jours du gigot"

Avant que Papa ne ferme les yeux, Maman avait pu lui dire notre espoir ... et il avait eu un grand sourire et on put distinguer qu'il disait "je le pensais bien"

C'était **Joseph** que nous attendions ; et à partir des tout premiers jours d'Avril cela n'alla pas tout seul pour votre pauvre Maman qui dut s'aliter. Nous eûmes la chance de trouver une petite bonne et d'autre part je fus là en permanence.

Fin Mai 1944 les petits enfants s'ingénièrent pour nous préparer un magnifique repas pour la fête des Mères. Et aussitôt après ils eurent la rougeole, à peu près ensemble. Tous en tout cas étaient au lit, **le 6 Juin**. Moi j'avais dû me coucher avec un coup de palud et 40 et quelques 10^{èmes} de fièvre. La petite bonne partie 24h chez elle y était bloquée, les Allemands ayant mis l'embargo sur tous les cars en raison du débarquement !! Je parvins tout de même à alimenter tout le monde - quitte à ne pas faire la vaisselle que je retrouvai quand la fièvre fut enfin tombée. Dans ces circonstances nous fûmes très aidés par les Machavoine et quelques autres familles dont les enfants étaient avec les nôtres en classe.

Pour mémoire rappelons les voyages Paris Avallon. Des poèmes, si l'on peut dire, dans des wagons généralement bondés, des trains jamais sûrs d'arriver. Une fois je restai en rade à Auxerre et passai la nuit dans un bureau, les Allemands exigeant que la gare fût fermée, et je rejoignis Avallon par un train de marchandise où avait été accroché un wagon de voyageurs : nous mîmes 6h je crois pour faire les 60kms !!!

Dans l'hiver, en **Décembre** probablement, étant à Bégin, j'allais dîner chez mes beaux-parents et je remontais le boulevard Malesherbes, côté numéros impairs, dans une obscurité totale - pas de lune et bien sûr complet "black-out". Tout à coup à hauteur de la rue de Lisbonne je faillis heurter un homme descendant le boulevard et que je n'avais pas vu. Il me sembla que nous nous étions déjà rencontrés et presque en même temps que je me disais "Pasqualini" j'entendis "mon Capitaine" - eh oui ! c'était bien ce Sergent qui en Mars 40 à Thiaucourt m'avait dit que guerre ou pas il devait d'abord penser à son métier - et comme là je lui demandais ce qu'il était devenu il me répondit - "la parfumerie c'est fini - j'ai dû trouver autre chose - je suis dans la police" - et je ne pus m'empêcher de lui rappeler ce que je lui avais prédit ...

Avant d'en finir avec Avallon il faut annoncer notre joie : la **naissance de Joseph** dans la soirée du **17 Juillet 1944**. Le couvre-feu avait sonné depuis longtemps quand brusquement votre Maman dut prendre le chemin de l'hôpital ; je l'accompagnai. Joseph vit le jour vers 22h 30. Il était de toute façon trop tard pour que je rentre, je passai le reste de la nuit à l'hôpital moi aussi, et dès le lever du couvre-feu je bondis vous prévenir et vous amener embrasser votre Maman et voir ce petit bébé ...

Paris - la Libération

Pensant après l'arrestation de Brusset qu'il était temps de prendre le large, d'autant que je n'avais aucune chance de pouvoir faire quelque chose dans le coin, je décidai de partir pour Paris - ce qui put se faire grâce à **Machavoine**, toujours lui, qui me trouva une place sur un camion de bois car les bombardements alliés sur les voies ferrées, en particulier sur le nœud de Laroche, rendaient illusoire les transports par chemin de fer.

Je quittai donc Avallon par un bel après-midi de la **fin de Juillet 1944**, en compagnie de Madame Poignard, femme d'un futur bâtonnier parisien, dans un gros camion conduit par un gros chauffeur. Probablement à cause du couvre-feu, on ne pouvait rouler la nuit et nous fîmes halte à Appoigny.

Je me rappelai les **cousins Mocquot**, dont avec mon beau-père et votre Maman j'étais venu enterrer l'ancêtre juste avant la guerre. Ils furent on ne peut plus accueillants et nous pûmes dîner et dormir.

Le lendemain nous reprenions la route très tôt mais notre voyage s'arrêta à Sens ! Sans ménagement, des fritz nous firent descendre, ordonnèrent au chauffeur de ranger son camion sur un boulevard où plusieurs autres déjà attendaient, et vers midi ils nous signifièrent d'avoir à l'abandonner sur place et d'aller se faire pendre ailleurs "et plus vite que ça" !! Notre gros chauffeur se débrouilla comme un chef, ne nous laissa pas tomber, et en fin d'après-midi, chacun ayant cherché de son côté, c'est lui qui trouva un camion déjà surchargé et dont l'aspect ne semblait pas garantir une mécanique de qualité ; il nous prévint, et c'est juchés sur des ballots divers que en fin d'après-midi nous prîmes, par Montereau, la direction de Paris. On croisa des groupes d'Allemands se dirigeant vers l'Est et semblant surtout soucieux d'emporter un butin débordant de carrioles, charrettes toutes hippomobiles. Irrésistiblement on pensait aux dessins de Hansi Bien sûr c'étaient les planqués de l'arrière et entre eux et les libérateurs, il y avait encore d'autres fritz qui se battaient et se battaient bien - mais tout de même ça faisait plaisir.

Sans histoire, sinon quelques risques de défaillance de notre moteur, nous arrivâmes au petit jour le lendemain à **Paris**. Mais là le couvre-feu était encore en vigueur et je passai les dernières heures avant qu'il ne fût levé, dans la gare de Lyon !

Ayant téléphoné à **tante Violette** je rejoignis l'Avenue Gabriel dès que le Métro fonctionna. Était déjà hébergée chez Tante Violette, une cousine, **Abeille Guichard**³⁴, à peu près notre contemporaine et qui, si je compris bien, était la secrétaire d'un important personnage de la Résistance que, par la suite, je supposai être Georges Bidault, mais à l'époque son nom ne m'eût rien dit.

Par Machavoine j'avais eu le nom d'un garçon **Claude Richard-Deshayes**, travaillant à Paris dans un organisme chargé de distribuer le bois conditionné pour les gazogènes. Son bureau était proche de l'Avenue Gabriel. J'allai le voir dès que possible - et nous eûmes je crois tout de suite pleine confiance. J'appris ainsi que son organisme livrant sur réquisition du bois aux Allemands, il transmettait aussitôt aux Alliés les points de destination. Il me présenta à un de ses jeunes collègues de bureau qui avec lui collectait et transmettait les renseignements. Jamais je crois je n'ai rencontré de garçons aussi désintéressés, sans autre souci que de servir pour délivrer la Patrie. Ils étaient hélas sans illusion, profondément écœurés de voir tous ces Résistants, certains très authentiques, de plus en plus soucieux, au fur et à mesure que

³⁴ 1888+1966, fille de Robert et Henriette née Depret. Elle est restée célibataire

devenait plus certaine une proche libération, d'obtenir places et prébendes³⁵ - les postes de sous-préfet étant les plus recherchés.

Malheureusement dans l'immédiat ils ne pouvaient m'aider à trouver une activité.

Abeille Guichard voulut bien s'entremettre et vers le 10 ou le 15 Août elle m'obtint un rendez-vous avec de grands personnages. L'entrevue devait avoir lieu un dimanche vers midi, j'en profitai pour aller à la grand-messe à Notre-Dame où je vois encore le **Cardinal Suhard** sortant en "cappa magna" donnant son anneau à baiser à un gros officier allemand. Rue Séguier, je crois, j'entrai à l'adresse indiquée dans une cour pavée d'un vieil hôtel ; des poules picoraient, il y avait des fleurs, une petite fontaine, on était à 100 lieues de Paris. Je fus introduit dans un petit salon avec l'impression désagréable que derrière chaque porte, chaque tenture, j'étais épié, observé. Bientôt plusieurs personnes, quatre ou cinq je crois, me rejoignirent ; l'une devait être - je ne sais plus comment je l'appris plus tard - un Monsieur de Saint Phalle. Tous très aimables, je racontai ma tentative sans succès d'Avallon et je me convainquis bien vite qu'il en allait de même !

Avant ou après, peu importe, j'avais aussi repris contact avec mon ancien instructeur de Cyr : **Gobilliard** qui surpris par l'invasion de la zone libre en Novembre 42, était revenu à Paris où il avait une situation dans la banque. Par ailleurs il était en relation avec son ami **Mollard** qui avait pris la tête d'un réseau à base d'officiers d'active ne tenant pas, semblait-il, à partager avec d'autres les avantages qu'ils comptaient obtenir.

Gobillard à l'époque habitait rue Crevaux, dans le bas de l'Avenue Bugeaud et j'allais le voir en empruntant l'itinéraire : Avenue Montaigne, Alma, Square des États-Unis, rue Hamelin, Place Victor-Hugo.

Nous échafaudions des projets sans conclusion hélas !. Je retrouvai aussi, comment ? à quelle occasion ? je ne sais plus, le jeune **Vinay**, un petit sous-officier que j'avais connu en 42 au Stalag IVD, lors de mon rapatriement manqué. Son nom était celui d'une importante chocolaterie liée à mes souvenirs de petite enfance à cause d'une réclame où une grosse vache témoignait de la qualité du "chocolat au lait Vinay" !!! Pour lors, en raison de dissensions familiales, mon Vinay était exclu de l'affaire. Mais le chocolat aussi disait-il, et il était dans un ministère du côté de la rue de Grenelle il me semble. Très débrouillard il avait des "tuyaux" de ravitaillement, et j'étais très fier de mériter l'admiration d'Oncle Maurice et de Tante Violette quand je parvenais à leur apporter quelques macaronis ou quelques pommes de terre.

Bien sûr il n'y avait plus de tramways, pas davantage de bus et le métro fonctionnait mal ou pas du tout ; et puis mieux valait occuper le temps, et je faisais à pied tous mes déplacements. Quelques mois plus tôt lors d'un séjour à Bégin **Jean Dupuis** m'avait prêté un vélo et j'avais ce jour-là traversé tout Paris de l'Avenue Foch, où il habitait, jusqu'à Vincennes : sans auto, sans feux - quelques voitures hippos, et d'autres vélos !

Oncle Maurice malgré la paralysie générale continuait chaque jour à aller à son bureau de la Place Vendôme, d'où il était en relation - le téléphone ne cessant pas de fonctionner - avec des gens assez bien placés pour qu'il eût des nouvelles autant des opérations militaires de Normandie ou de Provence, que de ce qui se tramait dans la coulisse, ou plutôt dans les coulisses, à Paris. Il y avait d'abord les débats proprement français sur ce qui allait se passer au départ des Allemands et c'était la course aux places, et les mesures d'épuration. Tout cela hélas avait des aspects bien sordides. Il y avait surtout, je crois, les tractations entre le Consul général de Suède et les Allemands pour limiter au minimum, et si possible éviter, toute destruction et ce n'allait pas tout seul. D'abord parce qu'il ne manquait pas d'Allemands voulant tout casser pour se venger, et ensuite parce que des actions sans réelle utilité de tardifs résistants leur fournissaient des prétextes pseudo-militaires.

³⁵ *revenus attachés à une situation lucrative*

Le spectacle de ces dernières journées **d'août** était assez surprenant. Par exemple les terrasses des cafés des Champs Élysées, débordant largement sur le trottoir, regorgeaient de monde tandis que sur la chaussée passaient continûment des convois chargés de troupes, ou de matériel divers, transformés en buissons par une profusion de feuillage. Dans tous les immeubles occupés on déménageait.

Le 24 (Août 1944), après le déjeuner, me rendant chez **Gobilliard** par mon itinéraire habituel, je fus étonné de voir des officiers allemands, mitraillettes au poing, protégeant la pose de rails dans des alvéoles préparées à cet effet, tout autour du Majestic. Il paraissait régner assez de nervosité pour que le soir je préfère retourner Avenue Gabriel par l'Avenue Victor-Hugo, l'Étoile et les Champs-Élysées.

Après que nous soyons passés dans l'après-midi à la mairie du XIV^{ème} entièrement occupée par de nombreux jeunes, vieux des deux sexes n'ayant guère d'autres armes que leurs brassards tricolores et harcelés par de bien plus nombreux jeunes et vieux sans brassard mais en quémendant, et de surcroît espérant au passage rabioter quelques gauloises qui paraissaient abondantes !

Je quittai la rue Crevaux vers 18h 15. L'ami Gilbert me proposa un pas de conduite, nous nous engagions dans l'Avenue Victor-Hugo à peu près totalement déserte : pas un seul véhicule, en mouvement ou en stationnement, et sur notre trottoir gauche, vers l'Étoile, un couple d'amoureux marchant lentement à notre rencontre. L'heure avançant nous étions arrêtés et allions nous séparer, quand retentirent des rafales, de F.M. probablement, semblant tirées vers l'Étoile. Les amoureux se ruèrent vers une porte cochère et disparurent ; je ne voulus pas retourner chez lui avec Gobilliard et le quittant repris ma marche vers l'Étoile. Sporadiquement des rafales retentissaient ; certaines proches, dont je pus vite situer l'origine : une espèce de pain de sucre percé d'une meurtrière à peu près à ras du sol situé sur le trottoir de droite en regardant l'Étoile et à l'angle de la rue, d'autres rafales paraissaient plus lointaines. Comme, au moins pour le tireur du pain de sucre, il n'y avait aucun objectif visible, moi mis à part, mais il ne tirait pas sur moi, je pensai que ses rafales soulageaient son inquiétude et qu'à me voir, mon calme le tranquilliserait. C'est ce qui se passa et je passai sans qu'il tirât. Quand je débouchai à l'Étoile c'était autre chose : aux angles des immeubles de la Place et des avenues Victor-Hugo, Kléber, Iéna, Marceau, Champs-Élysées, il y avait des pains de sucre protégeant des tireurs qui manifestement n'appuyaient sur la détente de leur F.M. que pour détendre leurs nerfs, car il n'y avait pas un chat à limite de vue.

Je marquai un temps d'arrêt, pour réfléchir. J'espérais bien que les divers tireurs en me voyant tout seul bien tranquille, auraient le même réflexe que leur petit camarade de l'Avenue Victor-Hugo. Seulement il y en avait au moins cinq et peut-être dix, devant lesquels il allait me falloir défilier avant de rejoindre les Champs Élysées. Je ne me pressai pas d'ailleurs de passer à l'action car à ce moment trois chars débouchaient des Champs Élysées, en file, les chefs de char assis sur la tourelle scrutant les alentours à la jumelle. Ils contournèrent l'Arc de Triomphe en sens inverse des aiguilles d'une montre et les voyant disparaître à mes yeux je me rendis compte pour la première fois que l'Étoile était bien sur une petite éminence. Mais dès que le char de tête était, probablement, parvenu à défilement de tourelle, il avait ouvert le feu, imité, chacun à son tour, par ses deux suivants : tirs de mitrailleuse de capot et je crois bien deux ou trois coups de canon.

Les chars disparus, probablement par la Grande Armée, je me décidai. Il me sembla que ma meilleure chance pour passer était de me montrer entièrement à découvert.

Je gagnai donc le milieu de la chaussée que je ne quittai plus, tant sur la Place même que sur les Champs-Élysées, et ... ça réussit. Aucune rafale ne me salua et je me voyais déjà arriver au Rond Point, seul, tout seul, absolument seul sur l'axe : Arc de Triomphe/Obélisque, quand brusquement un miaulement bien connu me rappela à la réalité et je m'aperçus qu'un vieux

débris de l'Organisation Todt, en train de déménager ses locaux à peu près à hauteur de la rue (*laissé en blanc dans le texte*) m'avait pris pour cible.

Un changement de tactique s'imposait. Je gagnai le trottoir de gauche en descendant et profitant du défilement à peu près continu que m'offraient les arbres, je pus effectivement gagner sans autre alerte l'Avenue Gabriel.

La soirée était merveilleuse, **Oncle Maurice** qui avait été à son bureau de la Place Vendôme comme si de rien n'était, pensait que nous approchions du dénouement, et, brusquement, en effet, le téléphone sonna. C'étaient des amis : "les soldats français sont à l'Hôtel de Ville" ... et immédiatement on téléphona aux uns, aux autres ; puis d'un seul coup ce fut cet extraordinaire carillon : toutes les cloches de tous les clochers de Paris sonnait la plus merveilleuse fanfare de tous les temps.

Du balcon cependant nous voyions encore des Allemands, et même une colonne de camions était arrêtée au début de l'Avenue Matignon. Le lendemain matin je descendis aux nouvelles. Des gardes républicains, mousqueton au poing, faisaient des bonds de porche en porche dans la petite rue tandis que des Kriegsmarines isolés refluaient à travers les jardins des Champs-Élysées

Je rentrai et je crois que c'est ce matin là que les Allemands attaquèrent au canon les sous-sols du Grand Palais où il n'y avait qu'un cirque ! Mais c'est quelques jours plus tôt que sortant de la Messe à St Philippe j'achetai au kiosque voisin le **premier numéro du Figaro librement publié !**

Dans la matinée on apprit l'entrée de plusieurs colonnes de la **Division** que l'on savait déjà être **Leclerc**, j'estimai donc que les fritz ne risqueraient plus de me rechercher chez mon beau-père, je lui téléphonai et allai déjeuner chez lui.

Il fut très ulcéré, je crois, que je sois resté si longtemps à Paris sans me manifester !. Je sortais de chez lui vers 15h et traversai le Parc Monceau m'apprêtant à aller rejoindre mes jeunes amis Richard-Deshayes et son camarade, quand j'entendis une fusillade vers l'Avenue Hoche et je marchai en cette direction.

Il y avait des attroupements ; certains criaient très fort qu'il y avait des "collabos" qui tiraient depuis les toits et des F.F.I.³⁶ armés de vieux Lebel³⁷ s'engouffraient dans les escaliers pour leur donner la chasse. Continuant à remonter l'Avenue Hoche il y avait de moins en moins de monde et, comme la veille au soir, j'étais à peu près seul quand je débouchai sur l'Étoile. Un bruit de moteur, le bruit sourd aussi d'une clameur m'attirèrent vers l'Avenue Victor-Hugo, sans même que je pense à faire attention aux pains de sucre. J'y arrivai à peine quand en déboucha une, puis deux, drôles de petites voitures. c'était **Massu** et son adjoint, suivis de drôles de véhicules, mi-roues, mi-chenilles. La colonne s'arrêta, je me précipitai vers ce grand commandant, me présentai, et il me répondit : "Massu ; Koufra, Fezzan, Tripolitaine, Tunisie, Normandie" ... j'étais abasourdi ; mais déjà j'étais séparé de lui, bousculé, emporté par une véritable marée humaine, alors qu'un instant auparavant il n'y avait personne !.

Combien de temps cela dura ... impossible à dire. Mais tout d'un coup des coups de feu claquèrent, et la foule hurla que cela venait du haut de l'Arc. A peu près au même moment une colonne de half-tracks américaine remontait les Champs Élysées et de toutes ses armes de bord, se mit à tirer. Il y eut de la panique mais immobile si je puis dire, car la densité de la foule était telle qu'elle ne pouvait même pas se coucher, tout juste s'accroupir.

Et puis le calme revenu ce fut la ruée vers ... les cigarettes et les rations, que les petits marsouins du II/R.M.T.³⁸ distribuaient généreusement. Il est juste de dire pour l'honneur des Parisiens, qu'ils distribuaient généreusement, eux, les bouteilles de vin qui souvent paraissaient de derrière les fagots !

³⁶ *Forces Françaises de l'Intérieur*

³⁷ *du nom de l'inventeur, fusil de calibre 8mm réalisé en 1886, plusieurs fois perfectionné et employé dans l'armée française jusqu'en 1940 (Larousse)*

³⁸ *Régiment de Marche du Tchad*

J'avais réussi à retrouver l'adjoint de Massu, c'était un de mes grands anciens; officier d'A.I.³⁹ ayant rejoint la D.B au Maroc. Il m'expliqua ce qu'ils venaient de faire, me dit que depuis le débarquement ils acceptaient des engagements - sauf d'officiers, il faudrait que je m'adresse au 1^{er} bureau de la Division.

J'étais fébrile ; il me semblait que l'occasion était là de régler ce compte vieux de plus de quatre ans avec les Allemands. Revoir des soldats français à Paris, les Allemands chassés, c'était bien, mais cette image du journal "Le Matin" vue à Mailly - des soldats allemands du haut de Montmartre et Paris à leurs pieds - pour qu'elle ne vienne plus nourrir mes cauchemars il fallait que, moi, je rentre dans la lutte.

En roulant ces pensées je rentrai dîner. Oncle Maurice avait eu la surprise, au début de l'après-midi, de voir arriver deux dirigeants américains de Morgan ; ils étaient arrivés à Paris dans les pas de Leclerc ! Sitôt le dîner achevé je me précipitai à la recherche de l'adjoint de Massu, ils avaient bougé mais je pus sinon le retrouver lui, au moins un très aimable capitaine s'occupant des engagements et qui me confirma que, pour les officiers, il fallait passer par le 1^{er} Bureau de la Division, et il put me dire qu'à partir du lendemain matin, un Dimanche, État-major de la Division s'installait à la vieille caserne Latour-Maubourg.

Inutile de dire que le lendemain, après une Messe de bonne heure, je me trouvai vers 9h dans un couloir de Latour-Maubourg où m'avaient précédé d'autres gaillards, la plupart des lieutenants, désireux de repartir.

Notre attente dura, dura, et quand enfin se manifesta le grand chef dont notre sort dépendait, le **commandant Quilichini**, chef du 1^{er} Bureau, ce fut pour nous entendre signifier de déguerpir, pas besoin de personne, etc., etc.

J'étais désespéré, il me semblait que tout s'écroulait autour de moi. Au déjeuner la pauvre **tante Violette** eut pitié de moi et me conseilla d'aller voir le **général Detroyat**⁴⁰, père de Robert, le marin tué par les vichystes en Syrie, d'Arnaud qui avait été notre garçon d'honneur, et qui allait être tué dans les Vosges.

Ce que je fis. Il ne connaissait pas personnellement Leclerc, mais pensait pouvoir le faire toucher par le Général Bricard. Je n'étais guère rasséréiné ; mais sortant vers 15 ou 16h je me hasardai à retourner à Latour-Maubourg bien que, le matin, il nous eût été dit qu'il serait inutile de revenir. Et là, changement total, **Quilichini** était parfaitement urbain, ayant pu prendre une douche, rasé de frais, ce n'était plus le même. Il me reconnut et m'appelant "mon ancien" long comme le bras, se confondit en excuses pour son accueil du matin. Malheureusement rien à faire pour moi : des lieutenants, des capitaines à la rigueur, un Commandant impossible;

"A moins, voyant ma consternation, qu'un des Commandants de groupement accepte de me prendre".

Je lui demandais leurs noms. Le premier cité : **Billote** ; inutile d'aller plus loin. Billote était un de mes très bons camarades de St-Cyr, nous étions voisins de table !! au réfectoire.

Restait à le joindre. Quilichini, décidément très chic, passa des coups de fil à gauche et à droite et me fit conduire au 4^{ème} Bureau dont le chef, le **commandant Lantenois**, devait aller faire une liaison à État-major de Billote.

Là encore je tombai sur un type épatant, et quelques jours plus tard je roulais en Jeep, à côté de Lantenois vers la Croix Catelan où Billote avait son P.C.....

Grâce à **Lantenois**, je franchis facilement un seuil inaccessible à beaucoup qui attendaient ; mais le colonel, me dit-on, était occupé ; que je veuille patienter. En fait le propriétaire de la Croix Catelan qui n'avait pas fermé sa porte aux Fritz, prenant les devants, offrait le

³⁹ *Affaires Indigènes*

⁴⁰ *Il avait épousé Suzanne Guichard, fille de Robert et Henriette Depret; il est aussi le père de Gisèle épouse de Henri Bacot, et de Roland.*

champagne. Je n'eus pas longtemps à attendre, **Billote** sortit bientôt mais très digne, sans un signe alors que j'allai m'élancer, il passa devant moi et prit l'escalier pour monter à son appartement. Je crus à nouveau toucher le fond de l'abîme, mais déjà un planton me disait : "mon commandant, voulez-vous me suivre, le colonel vous attend". Quand j'entrai après avoir été annoncé, Billote gardait son air de grande dignité ; mais à peine le planton sorti, alors que j'allais lui marmonner quelques respects, il me flanqua quelques grandes tapes dans le dos, et me dit :

- "Qu'est-ce que tu as attendu pour nous rejoindre ?"

- "D'être sorti des pattes des Fritz" et je lui racontai toute mon histoire.

- "Bon, eh bien viens demain on t'habillera et tu prendras le sous-groupement que j'avais confié à mon chef État-major que je veux récupérer près de moi"

Comme je protestai qu'après 4 ans d'inaction il fallait se remettre dans le bain, Billote me dit :

- "On est intelligent ou on ne l'est pas, et je crois que tu l'es"

Je ne sais plus comment je rentrai Avenue Gabriel, mais le roi n'était pas mon cousin !

Comme prévu le lendemain je me retrouvai à la Croix Catelan et une demi-heure après j'étais habillé en Américain, et je réussis même dès le soir à avoir un magnifique képi tout neuf. Je ne disposais néanmoins pas de voiture, mais j'avais été pris en compte par un capitaine d'Artillerie, officier de liaison de son groupe XI/64 auprès de Billote, le **capitaine Brétilot**, extrêmement gentil, surtout quand il vit que son commandant de groupe **Tranié** était un vieux camarade du Maroc

Seul point noir dans tout cela je ne savais rien d'Avallon. Étaient-ils libérés ? comment allait votre Maman, si fatiguée après toutes les épreuves des années de guerre

Autre souci, les radios s'en donnaient à coeur joie pour annoncer des succès alliés, la prise de Nancy, la prise de Metz étaient annoncées - avec anticipation - et la 2ème D.B restait à Paris. J'étais désespéré, je me disais qu'au train dont allaient les choses, tout serait fini avant que moi j'aie pu recommencer.

Entre temps j'avais revu **Gobilliard**, en avais parlé à **Billote** qui l'aimait bien, mais ne pouvant le prendre l'avait adressé à **Dio**, un autre de nos camarades de promo, qui commandait un autre groupement ; celui-ci avait envoyé Gobilliard à son Bataillon d'Infanterie qui devait subir les furieux assauts d'une Division allemande arrivant du Nord, sur le terrain du Bourget. **Leclerc** était venu sur place et avait manifesté de l'humeur de voir un officier supérieur qu'il ne connaissait pas, et n'avait pas voulu entériner son affectation. Mais le camarade de Gobilliard, **Mollard**, était plus ou moins en train de former un Bataillon avec de jeunes F.F.I. et **Leclerc** aurait donné son accord pour l'absorber, et **Gobilliard** se raccrochait à cet espoir.

Heureusement des bruits de départ concernant la D.B commençaient à courir, quand patatras je ressentis des élancements dans le haut de la cuisse. C'était nettement de la furonculose qui commençait, on me donna des sulfamides. Ils n'enrayèrent rien du tout. Le jour du départ je ne pouvais pas marcher, j'avais une fièvre de cheval et dus faire le déplacement dans une voiture allemande de récupération. Le soir, au cantonnement, dans le château des Javal, près de Sens, le médecin appela le chirurgien en consultation ; celui-ci conclut à l'absolue et urgente nécessité d'une intervention, qui en raison de la reprise de notre mouvement nécessitait une hospitalisation. Comme je n'étais pas du tout décidé à repartir sur Paris, **Billote** intervint lui même me disant "on ne fait pas la guerre avec des abcès dans le t. d. c. je te donne l'ordre de partir".

Et le lendemain, un Dimanche, **j'étais embarqué dans une ambulance U.S.** avec 2 grands noirs conducteurs. Ils étaient apparemment peu familiarisés avec les cartes Michelin. Couché - et ayant mal - je ne pouvais guère suivre l'itinéraire ; nous arrivâmes enfin à Paris par la porte d'Italie ; il s'agissait de trouver le **Val de Grâce** ; malgré mes indications ce fut long. A mon arrivée je fus de suite examiné par le chirurgien de service, qui avait tout d'un horrible boucher - mais se révéla excellent.

Sans hésitation il conclut à une urgence, et ... je me réveillai quelques heures plus tard dans une de ces chambres bien connues du Val - mais il ne faisait pas très chaud - et la nourriture était succincte. Je revécus ce que j'avais connu en 1930 à l'hôpital de Dijon.

Dès le lundi je fus repris en charge par le chirurgien, chef de service, le Professeur Giraud (?) extrêmement gentil ; je fis la connaissance de deux officiers de la D.B et même du G.T.V⁴¹. - c'est à dire du groupement Billote - les **lieutenants Dehen** et **Duséhu**, dont les Jeeps s'étaient carambolées, leur causant quelques ennuis avec leurs genoux.⁴²

J'y vis aussi arriver un garçon que j'avais connu lors de notre rapatriement manqué du IVD : **Curail de Brévannes** ; lui aussi était reparti de Paris avec la D.B dans les rangs de la 10^{ème} Compagnie du R.M.T et venait d'être blessé grièvement à Andelot. Il me donna des nouvelles de Richard-Deshayes qui, refusant les postes civils qui lui étaient offerts, était aussi reparti comme sergent à la 10^{ème} Compagnie.

C'est là au Val que par **Anne-Marie Masson**, prévenue je ne sais comment, j'eus des nouvelles d'Avallon d'où elle rentrait.

J'eus aussi très vite d'autres visites Pierre-Charles et Lise **Wirth**, Jean et Yvette **Dupuis**. Je tarabustai les toubibs pour sortir, quand un beau matin j'eus en me réveillant l'impression d'avoir un ... goitre ! ! et comme je sortais de mon lit affolé, je vis successivement bras et jambes enfler ; un coup d'oeil dans la glace : un vrai bibendum, et mes yeux se réduisaient à une fente ! Je me refourai au lit et me pendis au cordon de sonnette. Quand l'infirmière entra elle s'écria, admirative "oh ! le bel oedème de Quincke ! ! Régime : deux litres de lait par jour - et je déteste le lait - piqûres d'hyposulfite.

Au bout de deux jours, aucune amélioration ; dès que j'étais au lit, au chaud, je dégonflai mais les membres regonflaient dès qu'ils étaient à l'air. J'en étais là quand un jour en fin d'après-midi j'eus la visite de **mon beau-père** - il s'enquit de mon traitement - et me dit

- "Prends donc de l'Antergan, au début du repas"

- "Mais je suis à la diète stricte" lui dis-je

- "Mais non, mais non, mange" me dit-il - et comme l'Antergan n'était pas encore admis dans les pharmacies militaires, c'est un brave petit infirmier qui alla m'en acheter un tube à la pharmacie au pied du Val. Je lui réclamai aussi un plateau repas, fis ce qu'avait dit mon beau-père, et dans les secondes qui suivirent, mon enflure avait disparu. Quand le lendemain matin j'allai pour les piqûres d'hyposulfite voir l'infirmière spécialisée, elle fut surprise que je fusse revenu à mon état normal. Je lui expliquai que c'était dû aux prescriptions de mon beau-père

"Et qui est votre beau-père"

- "Le Docteur Flandin"

- "Flandin, Flandin, vous êtes le gendre du grrrand Flannndin,(sic) me dit-elle avec son accent du Midi, et vous vous faites soigner par mon petit médecin à moi - eh bé ! vous êtes fada !!!".

Débarrassé de l'oedème je n'avais plus qu'un but : rejoindre la D.B ; **Gobilliard** qui était venu me voir, me raconta être allé voir Leclerc pour lui livrer son Bataillon ... sans succès hélas, car d'autres l'avaient devancé, ayant avec des véhicules de bric et de broc suivi au plus près la D.B en lui fournissant l'infanterie dont elle manquait parfois.

Par Gobilliard je sus qu'après des émotions - Dompierre et Chatel - la course vers l'Est était à peu près stoppée au pied des Vosges, l'intendance ne suivant pas. Mais tout cela ne me donnait pas les moyens de rejoindre cette D.B. Et je ruminai un après-midi mes tristes pensées en arpentant, képi sur la tête, les couloirs et escaliers du Val, quand je tombai sur un civil qui me demanda poliment

"Pardon mon commandant, ne seriez-vous pas de la 2^{ème} D.B"

- "Oui, et même je cherche à la rejoindre"

⁴¹ *Groupement Tactique Vésinet*

⁴² *Note du colonel Dehen : "les Jeeps sans phares de Ltnts Dehen et Duséhu, en reconnaissance, s'étaient carambolées vers 22h le 11/09/44 derrière Andelot, occupée par 800 boches, qui devait être attaquée et prise par les S/Gr La Horie et Cantarel".*

- "Bravo, nous allons nous arranger : je me présente, **Salmon**, mon fils s'est engagé au 1^{er} Spahis il y a quelques semaines et je voudrais bien aller le voir ; je suis délégué de la Croix Rouge, j'ai de l'essence, des autorisations de toutes les autorités, civiles ou militaires, françaises ou étrangères, mais si vous voulez venir avec moi je serai plus tranquille avec un officier, surtout un commandant, dans ma voiture".

Pensant à **Dehen** qui brûlait aussi de sortir, je lui demandai s'il n'aurait pas une autre place "Bien sûr" Et nous prîmes rendez-vous pour le lendemain 06h dans la cour du Val.

Au moment d'embarquer nous étions trois car il y avait un petit Spahi, **Jardel**. La voiture était un cabriolet, mais avec deux places dans le spider où, pelotonnés l'un contre l'autre, Dehen et Jardel réussirent à résister au froid et à la pluie ; et après bien des tours et détours, sur la fin du jour, je débarquai vers 18h 30 au P.C du G.T.V que Billote avait quitté deux jours plus tôt et qu'avait pris le **lieutenant-colonel de Guillebon**, un Bigorre⁴³, ayant toute la confiance du Général.

Il fut surpris de me voir arriver ; personne ne lui ayant parlé de moi. Mais m'ayant considéré, ayant écouté ma petite histoire, il eut une de ces phrases historiques dont il a le secret "Eh bien, mon cher, je ne vous connais pas, mais il est toujours agréable d'avoir un adjoint près de soi, on a l'esprit plus libre pour se faire tuer - je vous garde !"

"Cependant, devait-il ajouter, je ne puis vous donner le Sous/Groupement promis par Billote : **Lahorie** le conserve et c'est le commandant **Puig**, un jeune Bigorre, qui le remplace".

Je me trouvai donc sans rôle bien précis à jouer, mais quoi qu'en pensât Billote j'avais beaucoup de connaissances à mettre à jour - dans le domaine des transmissions en particulier. Et là je bénéficiai de la grande amabilité du capitaine Boullègue, un X des Eaux et Forêts du Maroc.

Quelques jours après ce retour, eut lieu une opération de rectification du front : il s'agissait de prendre Rambervillers. Hélas une reconnaissance préalable la veille, se termina mal : deux capitaines du III/R.M.T. **Jeffroy** et **Dubus** furent tués parce que, apparut-il très vite, un autre - Wagner - n'avait pas respecté les ordres reçus. Le lendemain je devais suivre la manoeuvre auprès du **commandant Cantarel**, commandant du 501^{ème} Chars et du sous-groupement G.. Comme il n'y avait pas de Jeep prévue pour moi on m'affecta une petite Opel de récupération, conduite par Dominique Legrand, dont le père était l'adjudant d'Escadron du P.C et n'était autre que ... Jean Nohain, dit Jaboune, frère de Claude Dauphin, lui aussi à la D.B

Bref j'avais rejoint **Cantarel**, mais je ne voulais pas le gêner en le serrant de trop près, et je me trouvai seul, un moment donné, près des postes radios, képi sur la tête, quand arriva le **Général Leclerc** qui lui avait le casque en tête, il fonça sur moi ;

- "Qui êtes-vous, qu'est ce que vous faites là ?"

Je me voyais déjà exécuté comme ce pauvre Gobilliard au Bourget et je bafouillai, parlant Oflag IVD, Billote, Val de Grâce.

- "Alors vous ne connaissez pas mes ordres, le casque" ... Heureusement le capitaine **Sarzac**, commandant la 10^{ème} Cie, ancien du Tchad, fit une diversion, bénéfique pour moi, la bouche en coeur, il arrivait la main au képi

- "Vous vous f...ez de moi, aussi, Sarzac, mes ordres, le casque" .

Nous ignorions que la veille le Général avait pondu une oukase prescrivant le port du casque par tout le monde. Là dessus arriva **Guillebon** lui aussi en képi - c'en était trop Leclerc devint cramoisi mais ... ne dit rien.

A midi Rambervillers était pris - mon ami Dominique Nohain se régala de boîtes de beans froides avec un plaisir non dissimulé !

Le soir nous nous retrouvâmes à Roville aux Chênes et Guillebon me dit : "j'ai compris que vous n'aviez pas été présenté au Général - il vous recevra demain matin, je vous conduirai". Qui fut dit fut fait et le lendemain matin Leclerc me recevait à Gerbevillers.

⁴³ désigne l'artillerie de marine ou coloniale ; voir cahier2.

Tout de suite il me questionna : "qu'avez-vous fait ?" et je lui racontai : les Oflags, Avallon, et la D.B. Et tout de suite il fut détendu et me retint à déjeuner.

C'est dans les deux ou trois jours suivants que se situe un incident qui me plaça définitivement dans l'esprit de **Guillebon** : nous étions en train de déjeuner quand d'un seul coup, d'un seul, alors qu'on pouvait depuis notre arrivée se demander si la guerre n'était pas finie, quelques salves tombèrent sur le carrefour où était adossée notre salle à manger. Et dans l'instant nous n'étions plus que trois à table : Guillebon, un vieux chef d'Escadron nouvellement arrivé : **Trocmeur**, et **moi** ; tous les autres convives, pour la plupart de jeunes hoche-queue⁴⁴ se retrouvèrent à plat ventre, qui dans la cour voisine, qui sous la table.

Dans ce même village de Roville il y avait aussi le P.C du III/R.M.T, se confondant avec le sous-groupement P, l'un et l'autre aux ordres du **commandant Putz**, chef de corps du III/R.M.T. C'était une étonnante figure - Officier de réserve, fantassin, puis char, puis aviateur en 14-18 ; à la suite de blessures il s'était mal adapté aux paisibles fonctions d'employé de bureau municipal. Poussé en outre par ses options politiques, très sincères, très idéalistes, il avait saisi toute occasion de lutter sur le terrain, pas en chaise-longue, contre les fascistes - en Éthiopie, disait-on, mais il n'en parlait pas - en Espagne, et là il n'en faisait pas mystère. Admirant Malraux il était sans indulgence pour Marty⁴⁵ qu'il considérait comme une brute et un lâche, tout juste bon à massacrer à l'abri des combattants. Ayant commandé une Division, il n'en tirait aucune vanité et il était le plus loyal et le plus discipliné des subordonnés tant à l'égard du Général Leclerc que du tout jeune lieutenant-colonel Guillebon.

Après la fin de la guerre civile il était rentré en France mais était tout de suite parti pour l'Afrique du Nord avec ses combattants que le gouvernement français y avait déportés. Après l'Armistice il travailla avec eux à ce Méditerranée-Niger, grande idée de Vichy !. Très vite quelques uns au moins des policiers discrètement chargés de surveiller ces "rouges", s'étaient sentis liés à lui par la volonté de résister et de se préparer à reprendre la lutte. S'il ne fut pas directement mêlé aux préparatifs du débarquement il n'hésita pas à s'engager à fond, lui et ses Espagnols, et ce furent les "Corps Francs d'Afrique" qui sans moyens, démunis de tout, se jetèrent dans la bataille de Tunisie et s'y battirent héroïquement.

La Tunisie libérée ce fut le rattachement à cette 2^{ème} D.B en formation, ce qui explique qu'au III/R.M.T. une Compagnie entière, la 9 de **Dronne**, et une partie de la C.A. fussent composées d'Espagnols - qui tous furent d'héroïques combattants, mais dont certains furent des soldats d'exception - tel **Granell**, ancien élève à l'Académie militaire de Franco qu'il admirait, et ancien Préfet de Police républicain de Madrid, qui était lieutenant.

Le commandant **Putz**, dont beaucoup de choses auraient pu me séparer, fut au contraire tout de suite, et sans réticence, extrêmement chic avec moi. Et très vite il me proposa d'être son adjoint. J'acceptai avec reconnaissance et me sentis vraiment tout de suite admis par tous, tant au P.C. de Putz que dans les diverses Compagnies.

Après sa galopade de la Manche aux Vosges, la D.B faisait difficilement connaissance avec la guerre de position. Pas la guerre de tranchée de 14, non. On tenait des villages - qui jalonnaient la ligne de front - Xafévillers dont **La Horie** était maître et seigneur ; pour nous Doncières un de ces villages lorrains fier de ses tas de fumier, qu'un obus de temps à autre projetait de tous côtés.

Les Allemands occupaient à quelque 1 000/1 2000 mètres face à Doncières le château de Villiers. Chaque nuit leurs patrouilles se baladaient sur nos arrières - entretenant un climat

⁴⁴ Surnom, un "hochequeue" est une bergeronnette

⁴⁵ Homme politique, +1956

d'insécurité que nous n'étions pas capables de leur faire subir. C'était comme en 39, et peu à peu ce château de Villiers prit l'allure d'un château hanté. On apprit qu'il appartenait à un parent du Capitaine de Witasse, commandant la 2^{ème} Cie du 501 qui était la Cie de chars adaptée au sous-groupement Putz et ça n'empêcha pas **Witasse** de faire sur lui des cartons dans le double but d'instruire ses jeunes engagés et de rasséréner les fantassins tenant Doncières.

C'est à cette époque qu'arriva au Bataillon le **capitaine Pinhède**, ancien du Tchad mais éloigné un temps de la D.B pour suivre à Rabat les cours de l'École d'E.M., alors dirigée par Lagarde. Ce me paraît un cas assez typique qui je crois peut s'expliquer par son protestantisme, plus favorable que le catholicisme à l'examen critique des faits et aux prises de position individuelles.

Méhariste de grande valeur il nomadisait en Avril/Mai/Juin 40 dans le Sahara, sans aucune liaison, avant de joindre dans les derniers jours de Juin un poste ayant la radio. Il fut surpris de voir l'air défait de l'adjudant commandant ce poste mais il n'eut pas le temps de poser de question que l'autre d'un trait lui dit - "mon Lieutenant on a signé l'Armistice ; les Allemands sont à Paris. Ils occupent toute la France" et il éclata en sanglots.

Pinhède crut qu'il était fou, mais bien vite il sut que c'était vrai. Le lendemain matin il appela son adjoint, lui dit avoir personnellement une nouvelle mission à remplir et lui confia l'exécution de la suite de la mission du groupe. Puis suivi d'un homme, il partit vers le Soudan égyptien pour continuer à se battre avec les Anglais.

Parvenu à la frontière il enjoignit à son fidèle de repartir rejoindre le groupe avec les chameaux et ... il continua à pied et ... quelques jours plus tard il se réveillait à l'hôpital de Karthoum, une patrouille anglaise l'ayant providentiellement ramassé sans connaissance et plus qu'à moitié mort de soif et d'épuisement. Très intrigués les Anglais l'interrogèrent : que faisait-il là ? que cherchait-il ? "Je veux continuer à me battre contre les Allemands" Oh ! répondirent les Anglais, il y a déjà un autre Français qui a dit ça et qui est à Londres : **le Général de Gaulle.**" Et c'est comme cela que pour la première fois Pinhède entendit parler du Général de Gaulle. Une fois retapé il regagna l'A.E.F⁴⁶ où quelques semaines après lui ses chefs, ses camarades, avaient suivi le Colonel Leclerc envoyé par de Gaulle - et ... on lui fit grise mine ! et je crois même qu'accusé de désertion, il avait été condamné par un Conseil de guerre dans la période où le territoire était resté dans l'obédience de Vichy !!.

Pour en revenir à Doncières nous quittâmes le coin le **31 Octobre 1944** pour prendre part, à un rang modeste, à l'opération qui devait aboutir à la prise de Baccarat par **Rouvillois**. Putz étant en permission de 3 ou 4 jours j'eus le commandement du sous-groupement, c'est-à-dire les 11^{ème}, 12^{ème} Cies et C.A. du III/R.M.T, la 2^{ème} Compagnie du 501, un peloton de Spahis, un peloton de Tanks-Destroyers et une section du Génie. J'étais en réserve, et c'était sage, car ce devait être ma première opération en vraie grandeur depuis les sombres jours de Juin 40.

Cela débuta par un gag. Pendant la mise en place, de nuit, nous avons été stoppés derrière les unités de tête. Quand le jour se leva, mon fidèle - pas tant que cela d'ailleurs - conducteur, Gonzalès, ancien conducteur de Wagner qui venait de quitter la D.B, prépara un bon jus qui faillit bien basculer sous l'effet d'une espèce de tremblement de terre accompagné de flammes énormes passant au-dessus de nos têtes ! ! et ça continuait : nous étions tout simplement arrêtés devant un groupe lourd américain, du 155 ou du 210, admirablement bien camouflé, et la nuit aidant, nous n'avions rien vu. Inutile de dire que nous déguerpîmes sans demander notre reste. Comme cela arrive parfois à la guerre, le hasard fit bien les choses : dans le brouillard et la fumée des explosions, **Branet**, commandant la 3^{ème} Cie du 501 du sous-groupement H, **La Horie**, prit par erreur un patelin où fut ainsi neutralisé un gros vilain 88 qui sans cela eût été très gênant.

⁴⁶ *Afrique équatoriale Française*

Ayant dans l'après-midi à relever **Massu** dans un patelin situé dans une vallée, **Witasse**, commandant la 2/501, s'étonna de ne pas l'y trouver : il était dans un autre patelin sur la hauteur - car "moi je tiens le terrain par le haut" devait péremptoirement déclarer Massu. C'est ce soir là que **Pinhède** et moi tant bien que mal protégés de la pluie par nos toiles de tente assemblées en guitoune, nous essayâmes en outre de nous réchauffer par un feu de bois. Hélas nous ne réussîmes qu'à nous enfumer à en être asphyxiés et nous choisîmes la pluie. Nous apprîmes aussi par l'échelon arrière ayant quitté Roville dans la journée, que les Spahis de Morel-Deville qui nous avaient relevés à Doncières avaient jugé que le plus simple pour conjurer les maléfices du château de Villers, c'était d'y aller - qui fut dit fut fait - et on n'entendit plus parler des teutons qui l'occupaient.

C'est pendant notre villégiature à Roville⁴⁷ que je pus reprendre contact avec mon beau-frère **Henry Lorenzi**. Un beau jour nous vîmes arriver au P.C. de Guillebon un officier de liaison de la 1^{ère} Armée ; c'était le premier que nous voyions, car s'il y avait déjà eu sur le terrain, (près de St Marc sur Seine, au Sud de Chatillon sur Seine) une liaison début Septembre entre 2^{ème} D.B et 1^{ère} Armée, c'est un peloton de l'Escadron Gaudet du 12^{ème} Cuir qui l'avait effectuée. Tout de suite ce commandant Watson tomba dans les bras de Trocmeur - de vieux camarades. Quelques jours plus tard Trocmeur fut blessé et nul ne le revit ... entre temps on avait appris qu'il avait été de la Légion tricolore - recruté par les fritz ! ! ! Quant à l'ami Watson il fut à la une des journaux lors du vol des bijoux de la Bégum ...

Quoiqu'il en fût, pour l'instant je lui parlai de **Lorenzi**, il ne le connaissait pas, mais heureusement il savait que le régiment du **colonel Baillif** - près de qui je me rappelais qu'était Henry - était du côté de St Dié. Un coup d'oeil à la carte, ce n'était pas trop loin ; et avec l'autorisation de Guillebon je me mis en route le lendemain emmenant avec moi Dehen qui avait de la famille dans le coin.

J'avais oublié que les km. des routes de front, contrôlées de surcroît par les US, n'avaient rien de commun avec les km. de la carte touristique ! Enfin après bien des péripéties j'arrivai au P.C. de Baillif dont Henry venait de repartir pour rejoindre dans les sommets le P.C. de son Bataillon qu'il commandait depuis la blessure de notre ancien Margaux.

Baillif le fit prévenir et en l'attendant nous parlâmes très librement. J'avais connu Baillif capitaine à Bourg, et à la veille de la guerre, il était venu me voir à Metz où il était affecté en sortant de l'E.S.G⁴⁸. Il commandait le 6^{ème} Marocains, et ne tarissait pas d'éloges sur ses hommes et ses cadres.

Quand il avait enlevé de haute lutte ce signal de Cornimont, la brèche était faite, la route de la Haute Alsace ouverte - mais ... **de Lattre** n'y avait pas cru, il n'y avait pas de réserves et avant qu'il en arrivât, les Allemands non seulement avaient colmaté mais encore ils contre-attaquaient à tout va. Ils avaient amené un Bataillon disciplinaire, composé d'officiers et de sous-officiers cassés, à qui ils avaient dit "vous retrouverez vos galons là-haut" ; et pendant 60 heures, attaques et contre-attaques furieuses se succédèrent - mais le 6^{ème} tint bon. Les Marocains eurent le dernier mot - de justesse - car lorsque les derniers Allemands tombèrent dans leur dernière attaque, Henry venait d'engager ses derniers survivants : ses radios et agents de transmission ...

Et Baillif, me racontant cela, ne me cachait pas l'admiration qu'il avait pour Lorenzi qui, déjà atteint du mal implacable qui devait l'emporter 10 ans plus tard, en souffrant en silence, n'en remplissait pas moins toutes les obligations, et au-delà, de son grade. Et en même temps Baillif ne cachait pas sa sévérité pour de Lattre plus soucieux de gloriole que de sérieux.

Et Henry entra ... j'eus le coeur serré en voyant comme la maladie le marquait ! mais quel calme, quelle bonté rayonnante ... et quelle attention aux autres. Ce fut bref, mais comme nous

⁴⁷ Note du Colonel Dehen : "les Cdt Debray et Lt Dehen rejoignent le 3^{ème} RMT à Roville. Le Cdt Putz renvoie en convalescence le Lt Dehen dans les Vosges, car insuffisamment guéri

⁴⁸ École Supérieure de Guerre

étions heureux de nous revoir vainqueurs - oui je crois que c'est cela qui dominait chez l'un comme chez l'autre - nous pouvions nous regarder en face.

Le P.C. de Baillif était installé dans une grande propriété où on accédait - et d'où on repartait - par une rue aux multiples lacets dont certains exposés aux vues ennemies, étaient systématiquement canonnés dès qu'un véhicule y passait. Les chauffeurs du 6^{ème} en avaient parlé beaucoup à **Gonzalès** qui, en montant, ne s'en était pas trop aperçu - mais impressionné par tout ce qui lui avait été raconté nous partîmes comme pour un grand prix ; mais après deux ou trois virages qui faillirent bien être les derniers, je lui donnai l'ordre de s'arrêter. Il s'exécuta mais me crut fou. Je lui dis alors que à continuer comme ça, nous ne serions peut-être pas tués par un obus mais que nous le serions sûrement dans un accident de voiture !

Pour nous la stagnation continuait, nous avons simplement changé de patelin. J'avais installé le P.C. à la ferme Hadomey, près du village de Reherey et je crois n'avoir jamais eu tant de boue que dans la cour de cette ferme.

Un matin **Guillebon** vint m'y voir et regardant toujours droit devant lui, posa par terre un pied puis une jambe qui furent engloutis et quand imperturbable il les en arracha, son "snow-boots" ne suivit pas !!.

Pendant quelques jours nous cantonnâmes aussi dans une ferme isolée pas très loin d'Azerailles - le coin était lugubre - puis nous vînmes à Azerailles même où un soir le **lieutenant-colonel Putz** reçut la visite de deux mystérieux civils. En fait des anciens d'Espagne, qui mettant sur pied des unités de F.T.P.⁴⁹ venaient lui demander de prendre le commandement d'un régiment. Entre deux cantonnements nous avons eu des unités aux avant-postes ; et c'est à cette époque que je connus **Boissieu**, commandant alors le Peloton de protection du Général, qu'il entraîna au tir, en liaison avec le **lieutenant Ettori** qui commandait le Peloton d'obusiers : les lance-patates, du III/R.M.T.

Normandie, Paris, les Vosges, 600kms en un mois, et depuis deux mois : 20 kms. Le moral, la pluie et la boue aidant, en prenait un coup. Tous : célibataires, mais surtout mariés, certains séparés de leurs familles depuis 39, voire 38, aspiraient à partir quelques jours en permission. Dronne, Sarzac vinrent me le dire je réussis à les faire patienter, non à les dissuader.

Un beau jour on apprit que les U.S allaient attaquer - et bien sûr on pensa tout de suite : Strasbourg.

Deux divisions d'infanterie devaient dans notre zone rompre le front allemand et le **14 Novembre** au petit matin avec **Castellane**, nous assistions le coeur serré au départ de ces fantassins, surchargés, sous une pluie battante, pénétrante, liquéfiant tout.

C'est à peu près en ces jours là que je reçus un journaliste de l'Humanité - un brave type mais très excité à la pensée de bientôt voir des "Espagnols rouges" - je le passai à Dronne dont la "9" alors était aux avant-postes, c'est à dire dans cette boue lorraine unique en son genre. Parti joyeux et frétilant moins de 24h après, trempé, crotté, et mis en boîte par les Espagnols, notre pauvre journaliste malgré ses efforts, ne put repasser inaperçu en direction de Paris !.

La veille ou l'avant veille du déclenchement de l'attaque U.S. **Guillebon** m'avait convoqué, seul je crois, ayant dû en faire autant avec **Cantarel**, quant à **La Horie** qui commandait le 3^{ème} sous-groupement, il était bien inutile de le faire, car nul plus que lui n'était au courant, ayant tout préparé avec Leclerc, son camarade de promo.

C'est ainsi que j'appris que c'était bien Strasbourg notre prochain objectif - mais je dus donner ma parole de n'en rien dire à qui que ce soit sous aucun prétexte. Je ne pus donc que faire des allusions quand Dronne et Sarzac me dirent être décidés à partir - et je ne pus les retenir - ce qui valut à Castellane de prendre le commandement de la "9" car **Granell**, le lieutenant en 1^{er},

⁴⁹ *Francs tireurs partisans*

espagnol, m'avait prévenu qu'il demanderait à bénéficier des dispositions permettant aux plus de 50 ans, je crois, à être démobilisés.

Ancien préfet de police républicain de Madrid il sentait ses compatriotes exilés en France excités par la défaite nazie, rêvant de reprendre le combat contre Franco - or me disait-il "ce n'est pas possible, il y a eu trop de sang versé ; Franco est bien trop fort, mon devoir c'est de le faire comprendre à mes amis".

A la 10^{ème} c'est **Carrage** que je mis à la tête de la Cie, ce qui me valut des protestations de Choquet - un curieux garçon, lieutenant de Chasseurs ayant rejoint à Paris, arborant fièrement la Légion d'Honneur, mais en qui je n'avais qu'une confiance limitée ; mais Carrage m'ayant fait remarquer que **Borochovitch** était plus ancien, c'est lui finalement qui prit le commandement de la 10.

Le **16 Novembre** j'étais l'invité de **Granell** pour déjeuner ; à la fin du repas l'ordre arriva de mettre sur pied la Cie. Ce n'était pas facile, car pour mieux respecter le secret, Guillebon n'avait rien changé aux emplois du temps prévus et la moitié de l'effectif était partie à Lunéville, douches ou cinéma ! L'ordre ne touchait que le sous-groupement H, mais je préférais regagner rapidement mon P.C. pour y donner quelques ordres préparatoires, car je pensais bien que le tour du sous-groupement P, que je commandais en l'absence de Putz, ne tarderait pas.

J'attendrai encore 24h et c'est le **17** que je reçus l'ordre d'aller tenir Badonviller, pris par La Horie qui continuait vers Bremenil. Vers 15h j'avais terminé une reconnaissance rapide et pus orienter sur leurs emplacements les détachements qui arrivaient : 11^{ème} Cie et CA3 du R.M.T. et 2^{ème} Cie /501 - ainsi que les artilleurs. C'est seulement à la nuit tombante que je rencontrai La Horie - pour la dernière fois - et son adjoint **Court**, un capitaine venant d'arriver en renfort, pour la première fois.

J'établis mon P.C. dans un hôtel pas très loin de la gare et trop près aussi d'un carrefour que dès la nuit les fritz prendront pour cible de temps à autre.

Le **18** dans la matinée j'allai faire le tour de mes Cies et le **lieutenant Kohrmann** m'offrit un magnifique Command-car allemand, qu'il venait de prendre à des chasseurs alpins allemands arrivant du Donon et parfaitement ahuris de trouver des Français et non pas des petits camarades.

Comme mon carrefour était plus fréquemment arrosé, quand je revins au P.C j'arrêtai ma Jeep sur le trottoir juste devant l'entrée de façon à n'avoir qu'un saut à faire. Peu après un planton vint me dire : "le Général vous demande, il est dehors juste en face". Arrivant près de la porte de sortie je vis ma Jeep, dans laquelle il n'y avait personne, faire un bond en avant. Un peu éberlué je m'arrêtai sur le seuil pour essayer de comprendre, quand je vis que l'arrière de la pauvre Jeep était complètement enfoncé ; au même moment, alors que j'allais poser le pied dehors, j'eus le sentiment qu'il y avait un gros truc là par terre - je regardai : c'était un culot d'obus, du gros ! 210 probablement et d'un coup je compris - et compris ma chance et celle du Général qui à moins de 20m de là ne s'était aperçu de rien : l'obus de son ogive avait frôlé la gouttière de l'hôtel puis frappé violemment l'arrière de la Jeep, la propulsant de plusieurs mètres, et s'était fiché en terre sans exploser !!

Peu après on apprenait la **mort de La Horie** et du **capitaine Mazieras**, de la 11^{ème}, tués par le même obus qui avait aussi sérieusement blessé l'artilleur -capitaine Jacquinet. Sur ces entrefaites Putz arrivait, et pour changer au minimum, Guillebon lui demanda de prendre la suite de La Horie.

Compte tenu du terrain très boisé, impossible d'engager les blindés ailleurs que sur la route - et ce va être le combat du char de tête et des fantassins sous bois. L'usure de la troupe est

grande. Successivement la 9 a été remplacée par la 11 qui dans la soirée sera dépassée par la 10, mais cependant l'avance est bloquée devant Petitmont.

Pour voir et essayer de comprendre je me suis avancé, moins absorbé que Putz par le combat à mener. Je pense en regardant la carte que l'on peut tenter un débordement par la "Ferme du Bon Père" - mais la nuit tombe et dans cette sombre forêt le chemin qui y mène a tout du coupe gorge. C'est le Peloton du **sous-lieutenant de La Bourdonnais**, de la 2/501 que je lance là dedans. Il n'est déjà pas facile d'entamer le mouvement car ce mauvais chemin est en épingle à cheveux avec la route et celle-ci est encombrée de véhicules, mais La Bourdonnais, une fois qu'il a bien compris ce que j'attendais de lui, n'a pas un geste, pas un mot de protestation : il claque des talons, salue et à pied devant son char de tête il le guide avant d'y prendre sa place ; et quand son peloton a disparu, à mon tour je le suis, dans la Jeep du **lieutenant Singer** l'artilleur du sous-groupe. Et en effet nous passons à la Ferme du Bon Père ; un chien aboie et un vieux en sabot, casquette sur la tête, mains dans les poches nous regarde passer. Il n'en a sûrement jamais tant vu, d'autant que Philippe de Gaulle, alors Enseigne de Vaisseau au R.B.F.M⁵⁰. dit y être passé dans la journée alors qu'avec le sous-groupe Morel-Deville il allait sur Cirey/Vezouze.

Ce trajet demande tout de même du temps et quand nous parvenons à Petitmont les fritz en auront décampé.

Je me retrouve chez une bonne vieille demoiselle et y passe une nuit tranquille dans des draps !. Le lendemain j'envoie des gens à l'Est sur Val et Chatillon, et une espèce d'ahuri, vieux lieutenant de la Coloniale réussira à mettre un T.D. dans l'oued !.

Guillebon remet de l'ordre dans son G.T. et je prends le commandement du sous-groupe H, **Putz** retrouvant tout naturellement son sous-groupe P. Me voilà donc à cette place que **Billote** voulait me donner quand il me reprit trois mois plus tôt !

J'avais un petit E.M : le **capitaine Court**, que j'avais vu pour la première fois à Badonvillers, alors qu'il arrivait avec un renfort d'A.F.N. Char d'origine, c'était un garçon très sérieux, connaissant parfaitement son métier et je n'eus qu'à me louer de l'avoir près de moi ; avec lui deux jeunes lieutenants **Menonville** et **Ponsard** complétaient ce P.C. dont les transmissions étaient brillamment maniées par un virtuose en la matière : **l'adjudant Loiseau**. La troupe c'était la 9, **Dronne** habituellement mais **Castellane** pour le moment, et la 3^{ème} Cie du 501, "l'Escadron" de **Branet** un jeune capitaine ; lieutenant de réserve en 39, évadé avec Billote et Boissieu par la Russie - un tempérament de feu, vivant trop sur ses nerfs, parfaitement discipliné quand il avait admis l'ordre qu'on lui donnait, mais ayant toujours 100 objections ou ... 1 000 autre solutions à proposer !.

De l'artillerie je ne puis dire qu'une chose : le XI/64 reste pour moi le groupe modèle et si son efficacité fut incomparable, c'est bien parce que tous, à l'exemple de leurs cadres, le furent aussi.

Enfin je disposai de temps à autre en tout ou partie du 3^{ème} Escadron du 1er R.M.S.M⁵¹, de la Section de l'adjudant-chef **Cancel** du 13^{ème} Génie, et en partie du 2^{ème} Escadron du R.B.F.M. Ces unités et spécialement la 9 et la 3/501 avaient été durement éprouvées dans les combats des jours précédents. Les chefs de Section de la 9 avaient été tués ou blessés - la 3 avait aussi eu ses blessés - et avait plusieurs chars hors de combat - et puis il y avait la "décompression" après ces journées si intenses.

Je n'allais pas tarder à éprouver la qualité des uns et des autres. **Le 21** nous nous étions tous retrouvés à Cirey. J'avais vu chacun et je prenais mon premier repas avec mon E.M. quand parvint l'ordre de mise en route. Tout le G.T.V. allait franchir les Vosges, les trois sous-groupe à la queue leu leu ; je fermais la marche et, ce qui m'inquiétait fort, toute unité

⁵⁰ Régiment Blindé de Fusiliers Marins

⁵¹ régiment de Marche de Spahis Marocains

n'ayant pas dépassé Dabo à 16h devait s'arrêter sur place et ne reprendre le mouvement que le 22 au jour ...

Dans l'immédiat et malgré ma confiance dans mes subordonnés j'avais quelque inquiétude sur la façon dont chacun passerait dans les temps au point initial, car je savais que la D.C.R.⁵² serait sans pitié et bloquerait tout retardataire. Aussi je poussais un ouf quand je sus tout mon monde passé, et tout allant normalement.

C'est alors, un clou chassant l'autre, que je passai mon temps à regarder ma montre car ça n'allait pas vite et l'heure tournait, tournait bien plus vite que nous ne nous rapprochions de Dabo. Nous y fûmes enfin, près d'une demi-heure avant l'heure fatidique - ou du moins j'y fus à hauteur des premières maisons et il y avait toute la ville à traverser - et derrière moi j'avais tout le sous-groupement ... et puis catastrophe ... tout s'arrêta et va savoir ce qui se passe devant. Curieusement dès que 16h furent dépassés je n'eus plus aucune anxiété - et quand la marche put reprendre, je ne pensai même plus à regarder ma montre !! Tout le monde suivait et vers 19h, nous nous arrêtons à Birkenwald premier village du Bas-Rhin libéré.

Au château, **Guillebon** fut rejoint par **Leclerc**, et je fus reçu par des braves gens, un garde-chasse, où il y avait sur un meuble la photo d'un général d'avant 70, propriétaire du château. C'est alors que Guillebon me dit "eh bien, **Debray**, pour vous remettre sur vos jambes, demain vous prendrez Marmoutier, et vous aurez Dâ (3/R.M.S.M.) en renfort".

Et le 22 (Novembre 1944) je pris **Marmoutier** ! L'ancien maire, le Docteur Scheffer fut rétabli dans ses fonctions - et je fus accueilli par 2 vieux ménages, beaux-frères et belles-sœurs, (*famille Lerch*) habitant la même maison et qui nous firent un somptueux dîner ! Dans l'après-midi alors que je commençais une sieste bien gagnée, je fus réveillé par mes deux phénomènes : **Menonville** et **Ponsard** : fascinés, et il y avait de quoi, par la forte personnalité de **La Horie**, ils avaient pris au sérieux toutes ses boutades - entre autres celle où il se promettait de débaptiser toutes les rues ou les places aux noms allemands - et tout de même gênés, ils venaient me dire qu'ils avaient prévu pour l'après-midi une prise d'armes en présence du maire et de la population pour donner le nom de La Horie à la place devant l'église.

J'étais furieux car bien entendu ils avaient mis le Maire devant le fait accompli sans lui demander son avis. Tout se passa au mieux - je fis un laïus. Et vers 16h 30 j'étais convoqué au P.C. du G.T.V. Guillebon, qui venait de recevoir les ordres à la Division, nous les communiqua "**Demain nous prenons Strasbourg**".

Si les ordres du Général étaient clairs et nets ils étaient aussi fort précis, autant que concis, quatre itinéraires seulement étaient prévus, donc quatre sous-groupement, du Nord au Sud : Rouvillois, Massu, Cantarel et Putz, les deux premiers aux ordres de Langlade, les groupements Dio et Langlade étant ainsi dissociés, Dio devant liquider Phalsbourg.

J'ai dû faire pâle figure en entendant cette énumération limitative, car Guillebon à qui la veille au soir j'avais dit que mes gens ne comprendraient pas qu'après avoir été à la peine ils ne fussent pas à l'honneur me dit tout de suite "soyez tranquille, vous serez de la fête, si, au départ vous suivrez Putz sur son itinéraire, quand vous aurez atteint Ittenheim vous pourrez déboîter vers le Sud, comme tous les autres votre objectif : Kehl, mais s'il est déjà atteint, le polygone de Neuhof"^{m,53}.

Je rentrai dare-dare à Marmoutier et réunis tous mes subordonnés, plus nombreux qu'à l'habitude, car il avait été décidé que le capitaine commandant la 3/13 Génie, **Crémieux**, marcherait avec moi ainsi que le lieutenant de Vaisseau **Guillon** commandant le 2/R.B.F.M, et j'avais mes moyens habituels : la 9^{ème} Cie du R.M.T commandée en l'occurrence par **Castellane**, puisque Dronne n'ayant pas voulu croire mes allusions à peine voilées, était parti

⁵² Détachement de Circulation Routière

⁵³ voir Annexes "la cinquième colonne, "colonne Debray"

en permission dans le ... Gers ; et la 3^{ème} Cie du 501 avec **Branet** et la 33^{ème} Batterie du 64 avec le lieutenant **Pierron** ; enfin j'avais un Peloton de la 4^{ème} Cie du 501, les chars légers, commandés par le sous-lieutenant **Lespagnol**.

Mon idée de manoeuvre, comme disent les brevetés, était très simple : dès que j'aurai pu passer Putz je foncerai assez au Sud pour pouvoir ensuite remonter Sud-Nord, vers le pont de Kehl, en suivant au plus près la voie d'eau.

Je décidai de mettre en tête le Peloton de chars légers, avec la Section de reconnaissance des marins, l'ensemble aux ordres de Guillon avec mission au cas où les fritz tiendraient l'itinéraire principal d'en trouver un autre ; l'essentiel étant non pas de liquider mais de déborder les résistances.

Je constituai ensuite trois jumelages aux ordres de **Branet**, **Castellane** et **Granel** - l'adjudant-chef Cancel et sa Section de Génie devait être en tête du 2^{ème} échelon, Cancel de sa personne étant avec la tête du sous-groupement. Le Service de Santé marchait en queue, la marche étant fermée par un char sans radio. Quant à la Batterie elle suivait dans le sillage pour nous appuyer de ses feux, mais n'en restait pas moins aux ordres de son groupe si la situation exigeait des concentrations.

Le départ se fit bien, vers 07h, bien que vin d'Alsace sur fatigue eût rendu plus laborieuse la formation de la colonne. Les premiers kilomètres furent faits allègrement ; très vite, hélas, la progression fut stoppée, **Putz** ayant des ennuis en tête, sa queue bien sûr bloquait l'itinéraire et je ne crois pas que nous pûmes déboucher avant 11h passées.

A partir de ce moment ce fut la galopade jusqu'à midi, à peine ralentie par l'hésitation compréhensible de la tête, à franchir un pont de bois limitant la charge à ... 6 tonnes ; et puis il y eut le passage sous la voie ferrée, deux Allemands s'y affairaient mais furent vite neutralisés, et sans tarder **Cancel** fit déminer et neutraliser le fourneau où il n'avait manqué qu'une allumette !. C'est à ce moment que fut repérée une colonne motorisée allemande montant sur la Nationale vers Strasbourg ; les chars s'en donnèrent à coeur joie. Quand nous repartîmes nous repérâmes quelques fantassins venant prendre position dans des embryons de tranchées couverts par des barbelés - et nous arrivâmes vers 12h 15 au carrefour Sud de Lingolsheim au moment où un tram, dont c'était le terminus, s'y arrêta. Après un moment de stupéfaction, les Alsaciens avaient compris ; et même pas dans la minute, mais dans les secondes qui suivirent à toutes les fenêtres il y avait un, deux ou trois petits drapeaux français

Déjà quand nous avons repris notre mouvement nous avons été acclamés le long des routes par les habitants de villages voisins de notre itinéraire, que l'on voyait, sous la pluie battante, par des chemins de terre boueux, venir du plus vite qu'ils pouvaient pour agiter devant nous des petits drapeaux, et crier "Vive la France" ...

Mais bien vite à Lingolsheim des coups de feu claquèrent - des tireurs allemands embusqués dans les arbres, dans les étages supérieurs ou sur les toits - des snipers - faisaient des cartons. **Branet** qui avait formé un groupe porté sur Dodge les lança avec quelques fantassins pour débusquer ces mauvais - ce fut assez vite fait - mais il fut beaucoup plus long de faire remonter qui dans son Dodge, qui dans ses Half-Traks.

A ce moment là je mis Branet en tête car il n'allait plus, en ville, être question de changer d'itinéraire ou de faire du tout terrain ; il fallait bousculer qui voudrait nous empêcher de passer. Mieux valait donc avoir en tête du 75 que du 37. Et le chef du Peloton de tête : l'aspirant **Christen** était chez lui, né à Illkirch, où peu après il allait tomber dans les bras de sa marraine, suffoquée de le voir surgir dans le fracas de son char.

Toute la matinée mon éloignement de l'axe principal, les épouvantables conditions atmosphériques, m'avaient coupé de toute liaison avec G.T.V. ou Division, et c'est alors seulement que j'appris que **Rouvillois** était déjà à Kehl. Je donnai alors à tous l'ordre de s'arrêter à Neuhof. Pour y parvenir il fallait contourner le Bagger See, la plage de Strasbourg.

Personnellement je la longuai avant d'avoir su que Rouvillois avait gagné la course, et comme je tenais à être en tête à l'arrivée au Pont et le premier à le passer, je fonçais dans la Jeep radio pour rattraper le char de tête. A un moment donné d'un même mouvement mon conducteur et moi nous nous retrouvâmes plaqués au dossier tournant la tête à gauche, suivant des yeux une flamme qui venait nous semblait-il de balayer le pare-brise. Je compris vite que c'était la trace lumineuse d'un obus d'anti-aérien, utilisé en anti-char. Presque aussitôt je tournais à angle droit et comme un char léger était arrêté et tirait, je ne sais trop sur quoi, je freinai et descendis en hurlant au chef de char "en avant, en avant ! c'est pas le moment de faire du tir au lapin".

Mais le chef de char l'air complètement excité me fit de grands signes dans la direction où son canon était pointé : je mis mes jumelles sur le nez et eus froid dans le dos : à 2/300m, peut-être moins, huit canons parfaitement camouflés pour tirer à l'Ouest et au Nord du Bagger See. Je devinai alors l'origine de la flamme qui m'avait aveuglé quelques instants plus tôt. Mais renonçant à en savoir davantage je repartis à toute allure et c'est le soir que fièrement le chef Brice, un placide Lillois, secrétaire en chef, me raconta comment avec les secrétaires et ... le cuisinier Mario il était allé voir de plus près, avait trouvé 250 artilleurs terrorisés par le déboulé des Sherman à leur barbe. L'officier qui commandait avait tiré personnellement quatre obus et s'était suicidé. Il avait un bambou, que Brice avait pris et m'offrit - et qui ne me quitta plus.

Pour en terminer avec cette anecdote mon conducteur le lendemain matin me fit remarquer qu'à 30 ou 40 cm devant le pare-brise, la peinture du capot était cloquée : la flamme du culot de l'obus !!!

Rouvillois étant donc au Rhin j'avais à m'établir vers le Polygone, c'est à dire au Sud et au Sud-Est de Strasbourg en liaison au Nord avec Putz ... et au Sud il n'y avait personne, sinon les fritz, dont on pouvait penser qu'ils viendraient nous tâter ! Et après la griserie de cette matinée, je prenais conscience de la légèreté de mes moyens ! : trois Sections d'infanterie, trois Sections de Chars, un Peloton de T.D., une Section du Génie - à tout casser, si l'on ose dire, une quinzaine de Half-Traks, une douzaine de chars et quatre T.D. plus quelques automitrailleuses et Jeeps de commandement des marins

Nous n'avions pas un quartier cossu, et j'eus du mal dans l'immédiat à trouver une salle de café assez grande pour y étaler les cartes. C'est là que j'eus la surprise de voir arriver **Gonzalez**, mon chauffeur, et ma Jeep, dont il avait pressé la réparation aux Ateliers Divisionnaires à Cirey sur Vezouze.

La voiture prête dans la nuit, il avait foncé sur la route, mais gêné par les convois en tous genres il était arrivé à Marmoutier au moment où la colonne se formant le sous-groupement H se mettait en place derrière le sous-groupement P ; mais Gonzalez ignorait que j'avais pris le sous-groupement H et c'est au P.C. de P qu'il demanda où j'étais. Les autres chauffeurs n'en savaient pas plus et ils lui dirent, de confiance, et c'est toujours comme cela : il est devant. Alors accélérateur au plancher Gonzalez fonça et au tout petit jour il se retrouva à Strasbourg, sans avoir rencontré âme qui vive sur la route. Ralentissant dans l'espoir d'apercevoir quelque trace de la D.B il fut étonné de voir des groupes de soldats allemands en armes, il ne douta pas un instant que ce fussent des prisonniers, mais pensa qu'on aurait tout de même dû les désarmer. Seulement les minutes passant et ne voyant ni soldat, ni véhicule français il ressentit un vague malaise et n'y tenant plus s'arrêta et interpella un civil qui passait, celui-ci heureusement le comprit, et stupéfait en comprenant qui était son interlocuteur, lui dit : "mais il n'y a pas de Français à Strasbourg, vous voyez bien, c'est encore plein d'Allemands" !!

Me racontant cela Gonzalez était encore haletant d'émotion. Réalisant le danger il fit un demi-tour sur les chapeaux de roue et repartit plus vite si possible qu'il n'était venu. Seulement c'était moins simple qu'à l'aller - ici et là ça se bagarrait ; finalement après avoir erré il était là - tout était bien qui finissait bien.

Sans perdre de temps il se mit en quête d'une chambre pour la nuit, et bientôt il vint me dire : "Il y a une vieille dame qui voudrait vous voir." Je n'avais guère le temps de faire des visites. Assisté du fidèle et efficace capitaine Court j'essayais d'adapter au mieux les nombreuses missions aux faibles moyens de ce sous-groupe, si éprouvé les jours précédents. Il me fallait aussi chercher la liaison avec Putz - en raison du mauvais temps, de la zone urbaine où nous étions, les relations radio étaient mauvaises, voire nulles, et j'avais très peu de renseignements sur les autres sous-groupements, ou sur Guillebon lui-même. Le mieux était d'aller voir sur place. Je commençai bien entendu par mes détachements : Castellane c'était du tout solide, Branet aussi bien sûr, mais l'émotion due à la fatigue y était grande, le sapeur, l'adjudant-chef Cancel était prêt à faire Camerone ; quant à Guillon, le marin, il était prêt à contre-attaquer tous azimuts !. restait l'artillerie, la Batterie qui avait fait route avec nous avait reçu de Tranié, commandant le groupe, un ordre de regroupement ; il me restait le D.L.O⁵⁴, le lieutenant de Montmarin et le brigadier Lévy. Soucieux avant tout d'y voir ils avaient élu domicile dans le clocheton d'une caserne où ils étaient très seuls !. Ma tournée terminée j'eus conscience que nous n'étions pas très forts, mais je pensai, avec un optimisme raisonnable que le coup pris par les fritz ne devait pas leur avoir donné un moral à toute épreuve - et je partis à la recherche de Putz.

A vrai dire les rues et les boulevards étaient plutôt mornes en cette fin de journée noyée par le crachin, pas de lumières, aucun mouvement dans les rues - peu de drapeaux - quel contraste avec l'enthousiasme, la liesse des villages - et tout à coup, dans une cour d'immeubles Gonzalez reconnut des véhicules du III/R.M.T., c'était le P.C. de Putz.

Malgré la victoire, indéniable, nous étions à Strasbourg, les mines n'étaient pas gaies, et j'eus tout de suite l'explication. Depuis le début de l'après-midi les Allemands au hasard arrosaient la ville d'obus de gros calibres, du 280 probablement et deux de ces coups venaient d'atteindre le P.C. il y avait des morts, des blessés, du matériel détruit, les installations électriques ne fonctionnaient plus - c'était plutôt lugubre.

Heureusement il y eut une diversion, on frappa à la porte de la petite pièce où Putz et ses adjoints étaient entassés et entra le **colonel de Langlade**. Toujours théâtral, après s'être assuré que pas plus que lui, nous n'avions de nouvelles du Général ni de l'E.M. de la D.B, ayant lui-même rectifié la position il lança "Garde à vous" et avec sa voix des grands jours nous dit "Messieurs, en l'absence de nouvelles de notre chef le Général Leclerc, étant le plus ancien à Strasbourg, je prends le commandement" - "Repos" - et il s'en fut.

Nous éclatâmes de rire - tout le monde avait retrouvé le moral. Soulagé, je repartis vers mon propre P.C ; tout y était calme et j'allai voir, entraîné par Gonzalez, la vieille dame qui habitait l'immeuble dont faisait partie le café où était mon P.C..

Je trouvai une petite dame tout de noir habillée, un bonnet de dentelle, noir aussi, sur la tête, elle parlait français sans la moindre hésitation - veuve d'un médecin elle me raconta comment en 18 ils avaient, serrés l'un contre l'autre, vibré au spectacle de l'entrée des troupes françaises - et puis cette souffrance en 40 ... et me parlant du cafetier et de sa femme "ne restez pas chez ces gens là, Monsieur le Commandant, ce sont de purs Allemands, ils nous détestent".

Elle m'avait préparé une chambre mais je m'aperçus que c'était la sienne, car elle n'avait qu'une autre pièce, sa salle à manger et une cuisine. Alors malgré mes protestations je l'assurai que je serai très bien dans mon "bed in-roll"⁵⁵ et j'ordonnai à Gonzalez de le mettre par terre dans la salle à manger. Et puis ayant beaucoup remercié ma vieille dame, je me retirai. Mais elle me suivit et parvenus dans la cour, commune à son appartement et au café, elle me prit la main et me tira littéralement sans un mot vers une porte qu'elle ouvrit, c'était l'escalier de la cave ; me tirant toujours elle s'y engouffra. En bas une cave à charbon banale, un tas de boulets, des fagots ; écartant ceux-ci, déplaçant le charbon à la pelle, sans que, médusés, ni

⁵⁴ *Détachement de Liaison et d'Observation d'artillerie*

⁵⁵ *lit de camp militaire : "élément de couchage au sol" (Cl Dehen)*

Gonzalez ni moi ayons eu le temps de faire un geste, elle découvrit un grand carton plat, comme ceux où alors on emballait les vêtements. Fébrilement elle défit les ficelles qui l'entouraient, rejeta le couvercle et d'un grand geste qui le déploya, sortit un drapeau tricolore énorme "celui que nous avons mis à notre fenêtre en 18".

Tandis que la gorge nouée je ne pouvais dire un mot ... elle ajouta "comme il doit être content là-bas à Vichy, le vieux Maréchal, qui était en 18 sur son cheval blanc ..." et je ne pus que murmurer "Ah ! Madame ... si vous saviez ...".

Et le soir quand je montai me coucher le drapeau tricolore entourait mon "bedding-roll".

Alors, comme, au même moment ou presque, le Général Leclerc le disait à Dio, je pensais "Après ça, on peut crever".

En fait je ne pus même pas dormir car dans la première moitié de la nuit **Branet**, les nerfs à vif, me réveilla 17 fois, persuadé que les Allemands franchissaient le Rhin. Il ne me laissa tranquille que parce que, à la 17^{ème} fois, je lui promis de l'envoyer à l'arrière sans délais.

Le lendemain un peu reposés tout de même nous pûmes faire un bilan.

Nous reçûmes la visite de braves F.F.I alsaciens qui attirèrent mon attention sur les mouvements d'Allemands au Sud, dans les taillis parsemant les anciens bras du Rhin. J'envoyai Branet faire une patrouille profonde. Si je me rappelle bien il dut entrer en contact avec des Spahis vers Erstein - mais ne put rapporter aucun indice positif.

J'eus l'occasion d'aller en ville, le G.T.V. avait son P.C. à la Maison Rouge (aujourd'hui disparue) sur la place Kléber. L'atmosphère était tendue - ce n'était pas la joie sans retenue de Paris.

Il me paraissait impensable que nous ne nous précipitassions pas vers le Sud aider la 1^{ère} Armée qui après avoir cru être là avant nous, avait de graves ennuis et était stoppée dans son élan. Malheureusement en dehors d'un seul Bataillon d'Infanterie, les U.S. ne nous avaient pas suivis, orientés qu'ils étaient vers la frontière de la Lauter.

Ils ne nous relevèrent que très lentement et c'est seulement le **27** que nous repartîmes. Dio et Langlade étaient en tête, je crois. Je marchais derrière Dio avec mission de saisir, au fur et à mesure de sa progression, les ponts sur le Rhin - en fait très tôt dans la matinée, presque au débouché, notre avance était stoppée et sans avoir été engagé j'avais perdu un char que Dronne, rentré ventre à terre du Gers à l'annonce de notre entrée à Strasbourg, avait lancé sur une mauvaise digue qui s'était effondrée sous son poids, le précipitant dans un fossé plein d'eau.

Après avoir perdu du temps pendant deux ou trois jours, tout le sous-groupe fut amené à Kertzfeld où je fus logé chez l'ancien maire, Monsieur Rohmer, qui ne cessait de me répéter "ah ! mon commandant, les boches c'est toujours les boches, ça ne change plus !".

Il faisait un froid sibérien mais les unités s'affairaient pour remettre le matériel en état - prendre en main celui qui remplaçait les pertes - amalgamer les renforts. Et c'est alors que **Boissieu** prit le commandement de la 3/501, **Branet** partant, avec son ami **Buis**, faire de l'action psychologique à Paris ! Pendant ce temps **Putz** et **Cantarel** avaient gardé le contact. Buis qui était du sous-groupe Cantarel s'était cassé les dents pendant 2 ou 3 jours sur le village d'Herbsheim qu'une Section de la 12, de l'adjudant **Vitrac**, devait, par surprise, enlever sans coup férir à l'aube du 3^{ème} ou 4^{ème} jour. A ce moment la D.B. avait le G.T.D de Dio entre Rhin et Canal, et le G.T.V. à l'ouest du canal.

Les mouvements de débordement n'étant guère faciles à cause du Rhin d'un côté et des Vosges de l'autre, c'est frontalement que l'on chercha à passer. Pour cela le G.T.V. renforcé d'un Bataillon du 1^{er} Chasseurs parachutistes eut pour mission dans un premier temps d'atteindre une ligne Neunkirch (petite agglomération sur le canal) Witternheim, gros village à l'ouest environ à 2km. Les Paras devaient, progressant à pied, déborder Witternheim par l'Ouest, tandis qu'avec mon sous-groupe je devrai l'attaquer bille en tête.

La température s'étant relevée depuis quelques jours, la neige avait fondu ; il avait plu, le terrain était complètement détrempé et les Sherman étaient liés à la route - et encore plus les

Half-Traks. Malheureusement la route presque tout de suite traversait un bois dont les arbres abattus l'obstruaient complètement et malgré tous ses moyens, le sapeur pensait en avoir pour 8h au moins à déblayer ces abattis, d'autant qu'ils étaient truffés de mines piégées.

Voyant cela je demandai à **Boissieu** d'essayer avec un ou deux chars de trouver un cheminement - mais il n'avait pas attendu que je le lui dise et, infatigablement il essayait de passer lui-même, à pied, reconnaissant le terrain.

De même ,sans attendre d'en recevoir l'ordre le lieutenant **Dehen** de la 9^{ème} Cie avait mis sa Section à terre et en utilisant au mieux le terrain, tombait au carrefour de Witternheim, surprenant totalement les Allemands procédant à leurs ablutions matinales.

Il les rassembla rapidement et les envoya vers les abattis pour aider au déblayement. **Dronne** rejoignit avec le reste de la Cie et je dis à Boissieu de ne pas continuer ses essais car il avait déjà dix à douze chars embourbés dont on ne savait quand ils seraient tirés d'affaire.

Je rejoignis Witternheim pour y trouver les paras, les pieds bien trempés, ayant pataugé toute la matinée, mais n'ayant pas eu à tirer un coup de fusil pour prendre leur objectif déjà occupé par Dehen.

Sans liaison avec **Guillebon** galopant suivant son habitude dans son command-car, ne pouvant joindre personne apte à prendre une décision à son P.C, j'essayai de persuader, ne l'ayant pas sous mes ordres, le **commandant Meyer**, chef des Paras, de foncer vers le village suivant où il était certain de ne pas trouver de résistance - et la fameuse percée était faite.

Je me heurtai à un mur : la marche du matin - à tout casser 5 km en tout terrain - dans cette boue avait été harassante - bref une fin de non recevoir.

Castellane qui, avec la 12 avait suivi le même itinéraire, était outré - mais lui devait aller tenir Neunkirch.

Laissant **Dronne** tenir Witternheim pendant que les paras se remettaient de leurs fatigues, je repartis vers les abattis et y trouvai le **commandant Puig** - un artilleur colonial - chef État-major de Guillebon ; j'insistai pour que lui, donne l'ordre aux paras de repartir pour attaquer plus au Sud. Avec toute la certitude du jeune breveté non fantassin de surcroît, il me dit "une infanterie n'attaque pas deux fois dans la même journée" et je ne pus l'en faire démordre.

Ce n'est finalement qu'aux environs de midi, midi trente que je vis poindre **Guillebon** toujours majestueux au volant de son command-car. Je lui exposai rapidement la situation, insistant pour qu'il ordonne aux paras d'aller prendre le patelin suivant. Ayant consulté sa montre, de son ton inimitable il me dit "mon cher **Debray** il est midi passé, c'est l'heure où les honnêtes gens se mettent à table - on verra ça demain".

Je rejoignis Witternheim laissant Boissieu tirer tant bien que mal ses chars de cet océan de boue et retrouvai mes paras littéralement les doigts de pied en éventail, occupés à sécher pieds et chaussures.

J'allai d'un coup de Jeep à Neunkirch. Castellane s'y installait, sans problème. Dans Witternheim même, **Dronne** avec son habituelle minutie avait tout préparé. Contrairement à tous les principes d'emploi des blindés, en raison des faibles effectifs de fantassins, il était prévu d'emboîter⁵⁶, de place en place, chars et T.D au milieu de points d'appui.

La route ayant été libérée plus vite que prévu, les chars et Half-Traks rejoignirent vers 15h et c'est aussi à ce moment qu'arrivèrent les "huiles" Guillebon et Puig - mais aussi Gribius, alors capitaine chef du 3ème Bureau de la D.B.

Malgré mon opposition car j'estimai qu'il était trop tard pour faire quelque chose, l'occasion était passée, perdue, il fut décidé de faire une reconnaissance. Pour reconnaître quoi , toujours la même histoire - "on y va ou on n'y va pas" disait La Horie.

En fait à peine sortie du village, la patrouille fut allumée et comme on ne pouvait sérieusement songer à attaquer une heure avant la tombée de la nuit, on en resta là.

⁵⁶ *Maintenir à l'arrêt, dans une direction déterminée*

Pour le lendemain, compte tenu de l'état du terrain il fut convenu que l'attaque serait menée entre la route et le canal par le Bataillon de paras et que de la route en tout cas et par ailleurs suivant ce que permettrait le terrain, je l'appuierai au mieux, l'artillerie devant bien sûr en priorité tirer au bénéfice des paras.

Les ordres donnés et compte tenu de la densité des troupes occupant le village de Witternheim⁵⁷, j'avais préféré aller passer la nuit à Rossfeld⁵⁸ avec mon fidèle Court. C'est là où dans la nuit nous apprîmes qu'un T.D. de Guillebon embossé près de la route à la sortie sud de Witternheim avait été manqué de peu par un coup de canon d'en face. Cela me parut faire assez partie des risques courants du moment et je ne diffusai pas ce renseignement à Dronne ni à Boissieu.

Le lendemain à 08h les paras s'étant mis en place, l'attaque déboucha. De notre côté c'est **Dronne** qui fonça sur la route mais, avant même de se heurter aux abattis⁵⁹ faits rapidement dans la nuit par les Allemands, son char de tête fut arrêté net par un coup de 88. Immédiatement un tir d'artillerie s'abattit sur le bosquet d'où le coup semblait parti - mais de toute façon la progression sur la route était stoppée n'ayant aucune possibilité de manoeuvre pour déborder d'un côté ou de l'autre. Il nous fallait, en les aidant de notre mieux, attendre les résultats des paras.

Très vite, par l'artilleur Singer qui marchait avec eux, presque dans leur échelon le plus avancé, on sut que ce n'était pas facile. Les Allemands avaient pu amener quelques engins - des canons automoteurs, Rhinocéros ou Jagdpanther - qui utilisaient au mieux les boqueteaux parsemant la plaine ; plaine dans laquelle leurs larges chenilles leur permettaient de se déplacer - contrairement à nos chars ou T.D.

Il n'était pas question, instruit par l'expérience de la veille, que je lance les chars de **Boissieu** dans ce terrain, d'autant que leur canon n'était guère efficace contre des blindés. Par contre le bon canon des T.D. pouvait être fort utile ; restait à trouver des cheminements où les chenilles pussent passer.

Je mis le Peloton de T.D. à la disposition du **commandant Meyer**, ainsi que le Peloton de chars légers à qui leur moindre poids permettait parfois de passer là où les moyens enfonçaient. Je dis également à Boissieu de se mettre à la disposition de Meyer et de voir, en particulier le long du canal, si le terrain ne serait pas plus propice à l'engagement de ses pelotons. Tout cela hélas fut inutile : Bindernheim⁶⁰ ne fut pas pris.

C'est je crois un bon exemple de toute l'importance du dernier quart d'heure. Non sans mal à cause essentiellement des automoteurs utilisant parfaitement les boqueteaux, les paras parvenaient aux lisières de Bindernheim. Cette fois il ne pouvait être question, dans un dernier sursaut que "d'y aller" et à en croire Singer parvenu aux lisières même du village avec les fantassins les plus avancés, c'était possible. Hélas, trois fois hélas Meyer ne le sentit pas - et il donna l'ordre de repli - et ce fut le drame.

N'en espérant probablement pas tant, les automoteurs utilisant à nouveau les boqueteaux précédaient le repli de nos paras, les harcelant autant dans le dos que de face, leur causant de lourdes pertes - sans comparaison avec celles subies dans l'approche du village.

Dès leur repli terminé les paras furent enlevés et **Dronne** de Witternheim, **Castellane** à Neunkirch⁶¹ organisèrent la défense. Outre les unités organiques du sous-groupement, la 9 et la 3/501, je disposai de la 12 et d'un Peloton léger de la 4/501 à Neunkirch, et bientôt de la 10/R.M.T. à Witternheim même. J'avais aussi avec moi le **lieutenant de Vaisseau Guillon** et les organes de commandement de son Escadron le 2/R.B.F.M.

⁵⁷ *Witternheim se trouve au SE de Benfeld*

⁵⁸ *au N de Witternheim, sur l'axe Benfeld/Witternheim*

⁵⁹ *Obstacles faits en général, par des arbres inclinés ou abattus*

⁶⁰ *au S de Witternheim*

⁶¹ *à l'E de Witternheim*

Dès le lendemain les Allemands déclenchèrent contre nous une contre-attaque des plus violentes. Eux aussi parvinrent aux lisières, mais ne purent jamais les franchir grâce aux excellentes dispositions prises et contrôlées avec sa minutie habituelle, par **Dronne** - et aussi à la parfaite maîtrise de nos artilleurs qui firent vraiment merveille sous la direction du **commandant Tranié** - commandant le XI/64 et qui, en l'occurrence disposait des feux de toute l'Artillerie de la D.B.

Échaudés dans leur contre-attaque, les Allemands trouvèrent autre chose. Je faisais "popote" avec les marins toujours riches en personnel de qualité ; nous étions dans une ferme à la sortie nord du village et nous nous apprêtions un soir à déguster un lièvre tiré l'après-midi par Guillon - il venait d'être apporté sur la table quand dans le lointain on entendit grossissant, un bruit de tôle ondulée. J'eus le temps de dire - sans y croire - "ce sont les Trains bleus" ; je n'avais pas fini que le plafond nous tombait sur la tête, la loupiote ensevelie sous les décombres ; nous étions dans la plus totale obscurité. Il n'y avait heureusement aucun mal, des plâtras, beaucoup de poussière et ... plus de civet ! La loupiote marchant toujours, une fois dégagée, on comprit qu'il ne nous restait plus qu'à nous rejeter sur les "beans" ou autres "sweet potatoes". Mais auparavant nous sortîmes aux nouvelles : une étable brûlait et des marins s'affairaient pour sauver les bêtes. Le **lieutenant de Kluguenau** du 501, moins heureux que nous, avait reçu non seulement les plâtras mais un chevron sur le crâne et était quelque peu groggy.

Si ce fut notre premier contact avec les trains bleus que les Allemands appelaient "les orgues de Staline" ce ne fut pas le dernier. Il ne se passa en effet plus de jours sans que à intervalles variés quelques rafales toujours centrées sur le carrefour près de la popote ou sur l'Église ne vinssent nous secouer - mais sans grand mal. Les projectiles ressemblaient à de grosses bonbonnes de tôle emplies d'un explosif jaune solidifié, faisant plus souvent boulet qu'ils n'explosaient.

J'avais mon P.C. à une centaine de mètres à l'ouest du carrefour et à partir du moment où le bombing devint permanent, je l'avais fait mettre en sous-sol - pas très profond d'ailleurs, mais avec ma claustrophobie habituelle je ne pus me résoudre à m'enterrer et demeurai au rez-de-chaussée où je couchai.

Un matin à peine éveillé le planton oubliant de frapper me dit : "**le Général**" - je me précipitai et tout de suite le Général me dit : "Allez on va faire un tour" puis tout d'un coup, remarquant mon képi, me dit : "alors le casque, hein, vous vous moquez de mes ordres"..... Je jouai la confusion et dis au planton "donne-moi mon casque" et celui-ci ingénument de me répondre "lequel mon Commandant ? " - ce qui provoqua un grognement appuyé du Général dont je crois encore qu'il cachait une bonne envie de rire.

Est-ce avant ou après que se situe un incident qui me valut un certain prestige auprès de mes subordonnés, - peu importe. Toutes les nuits les guetteurs signalaient des "bruits de chenilles", donc de chars, mais c'était bien vague. Un matin cependant on pensa d'après d'autres indices, qu'il pouvait y avoir quelques blindés dans un boqueteau triangulaire au sud de la route Witternheim-Neunkirch et à peu près à mi chemin de ces deux localités. Plutôt que de leur envoyer quelques salves d'artillerie sans grand effet sur les blindages, je demandai une intervention de l'aviation. Comme toujours en pareil cas on fixa la ligne au-delà de laquelle, en direction de l'ennemi, il ne devrait y avoir aucun élément ami. En l'occurrence aucune équivoque possible : la route Witternheim-Neunkirch. Comme d'habitude - et l'exemple de Dompierre est l'exception qui confirme la règle - l'obtention de l'aviation est toujours longue ... Finalement demandée vers 08h, elle fut promise aux environs de 13h 30. La journée était magnifique, soleil, ciel bleu et froid de canard ; aussi après le déjeuner avec Guillon, lieutenant de Vaisseau commandant le 2/R.B.F.M, **Boissieu**, commandant la 3/501 et **Bénard** un de ses lieutenants, nous sortîmes pour assister au bombing. Nous marchions parallèlement à la route, vers l'Est, nous tenant à distance respectueuse parce qu'on ne sait jamais. Nous approchions d'un petit blockhaus survivant de la ligne Maginot, aux meurtrières béantes,

quand dans un bruit de tonnerre les avions surgirent : trois patrouilles de trois en triangle la pointe en avant. Nous eûmes le temps de voir, aux cocardes tricolores, que c'étaient des Français ; les trois premiers piquèrent et lâchèrent leurs engins - des grenades en chapelet - sur le petit bois. Mais les suivants, au lieu d'attendre d'être placés pour atteindre l'objectif, lâchèrent leurs crottes en même temps. Personnellement je ne m'en rendis pas compte, tout occupé à regarder le spectacle mais j'entendis, **Guillon** je crois, hurler "commandant, commandant, planquez vous". Je regardai, j'étais seul ; tous mes compagnons avaient eu le bon réflexe de sauter dans le blockhaus tout proche, et la vision que je garde ce sont les jambes de Guillon, gigotant, s'introduisant la tête la première par une meurtrière. J'étais stupéfait et sans plus m'occuper d'eux, allai voir un emballage de grenades tombé. Je comptai les pas après - à 7m de moi - les avions déjà loin, les autres m'avaient rejoint et ensemble - mais j'étais le seul surpris - nous pûmes constater qu'en fait d'emballage c'était le chapelet de grenades !!

Quelques années plus tard **Bénard** retrouvé en Tunisie où il était colon, me rappela l'incident et la réputation de folle bravoure qu'il m'avait valu et cela me confirma dans l'idée que bravoure et inconscience vont souvent de pair !- et puis il y a le "pot".

Nous étions à Witternheim pour Noël et eûmes la Messe de minuit dans une cave - et enfin le **27 ou le 28 (Décembre 1944)** je fus relevé par le **colonel Putz** et retrouvai Kertzfeld⁶² - mais je fus surpris à mon premier passage au G.T.V. de trouver des visages soucieux - j'en avais eu des échos par Putz. L'offensive de Runstedt dans les Ardennes, ses faciles succès, avaient jeté le trouble dans les esprits et les cœurs. D'un excès d'optimisme on sombrait dans un pessimisme aussi excessif. Quelques rapports du 2^{ème} Bureau ultra secrets venus jusqu'à moi n'étaient pas faits pour remonter le moral. Je me rappelle celui prédisant que si la guerre n'était pas terminée au printemps, l'avance technique de l'industrie aéronautique allemande, l'apparition d'engins nouveaux du côté allemand renverseraient à coup sûr la situation.

Le 30 décembre je fis le tour des P.C. amis pour les vœux, et ce que je vis en chemin n'inclinait pas à l'optimisme. A tous les ponts ou ponceaux les sapeurs s'affairaient préparant les destructions. Certains villages se vidaient de leurs habitants et sur les routes on voyait à nouveau les tristes cortèges de réfugiés. J'étais allé jusqu'à Strasbourg voir à l'hôpital **Bernard Quesnel**, engagé à Paris à 19 ans, dont la sœur⁶³ s'était très liée avec Maman et avait été cheftaine d'Hélène. Le pauvre garçon engagé au III/R.M.T. avait été blessé la nuit de Noël dans une maison d'éclusier, très en arrière de nos lignes où une patrouille allemande s'était infiltrée.

Les Américains pliaient bagage, la ville avait un aspect sinistre. En rentrant j'appris que nous étions relevés et que la D.B. repassait les Vosges pour parer à une nouvelle offensive allemande prévue vers Bitche. Le G.T. **Langlade**, non engagé en Alsace était déjà parti, quant à nous nous devons faire mouvement dans la nuit du 2 au 3. (*Janvier 1945*) C'est la 1ère D.F.L. qui nous releva - mais dans quel état était-elle !! Littéralement squelettique, et par exemple à Witternheim-Neunkirch, pour relever deux Compagnies d'infanterie et une Compagnie de chars, plus de Génie et des T.D. Elle ne pouvait même pas aligner une petite Compagnie - hélas - ce qui était prévisible arriva : malgré leur héroïsme, les coloniaux furent submergés, mais ceci est une autre histoire !.

Ce passage des Vosges en sens inverse, par le col de Saverne, avait un goût terriblement amer - en plus il faisait un froid de canard, la neige gelée, durcie, rendait les routes glissantes et on ne comptait pas les véhicules, chars, camions et autres, allant au fossé. Vers minuit on comprenait très bien la retraite de Russie !

⁶² NO de Witternheim, à quelques km N de Benfeld, de l'autre côté de la nationale

⁶³ Yvonne Quesnel, religieuse aujourd'hui à Aurillac

On avait dépassé une petite ville - Sarrebourg⁶⁴ je crois - et nous montions vers l'"Alsace bossue" le vent soufflait en rafales violentes, la neige cinglait en toutes directions, plus trace de routes, de champs ou de fossés ; heureusement un bon clair de lune qui rendait le spectacle dantesque quand on pouvait jeter un coup d'œil. Il n'y avait plus de colonne mais parfois quelques véhicules s'essayant à suivre la trace de mon fameux command-car. Mais tout d'un coup, à l'occasion d'un changement de vitesse : pff ! glissade en marche arrière, arrêt dans un fossé. J'en pris vite mon parti, n'y pouvant rien, et chacun connaissant le point de destination je poursuivis ; au moins arrivant le premier je pourrais faire le campement. Je touchais au but ; sur ce fond tout blanc je voyais se découper la masse sombre de mon patelin, les lisières étaient là quand un brutal coup de frein, efficace, grâce à Dieu, nous stoppa brutalement : le pont à l'entrée du patelin n'existait plus, plus trace, un trou béant ! ! le brave Simonneau, mon conducteur avait eu le bon réflexe. Hélas, mis pied à terre, il fallut bien se rendre à l'évidence : aucune chance de passer à droite ou à gauche. Un oued encaissé, des abords abrupts, il ne restait qu'à faire demi tour pour faire un détour de 5/6 km. Cette marche arrière fut dans un sens heureuse car je récupérerai ainsi, à peu près tout mon monde. Mais nous ne fûmes pas dans le patelin avant 4h - où sur les réchauds portatifs nous fîmes un Nescafé qui ne parut jamais aussi succulent !

Avant de repasser les Vosges j'avais appris ma mutation : je quittai le commandement du sous-groupe H donné à Sarzac, un ancien du Tchad, nouvellement promu commandant, et je reprenais ma place de commandant en second du III/R.M.T. avec promesse plus ou moins assurée de succession au départ du lieutenant-colonel Putz dont on disait - et lui le premier - qu'il devait aller prendre le commandement d'un régiment de la 10^{ème} Division que Billote était en train de former avec les F.T.P. et les F.F.I. parisiens.

Le lieutenant-colonel de **Guillebon**, commandant le G.T.V, avait décidé de dissoudre les sous-groupements de façon que 501 et III/R.M.T puissent reprendre chacun tous ses poussins sous son aile et en parfaire l'instruction, de nombreuses recrues étant venues combler les vides.

Je ne quittai pas sans mélancolie ceux avec qui j'avais eu l'incomparable fierté d'entrer en Alsace, à leur tête. Mais le chaud accueil du R.M.T me reconforta bien vite. Je regrettai de ne pas y retrouver le capitaine Pinhède que Guillebon - qui ne s'était pas trompé - venait de mettre à son 4^{ème} Bureau.

Nous avions le P.C. dans l'unique salle d'un "bistrot" ; et commandant ou secrétaires, tout le monde était ensemble. Les Compagnies assez dispersées détachaient un ou deux agents de transmission au P.C. Si bien que la densité d'occupation du bureau était grande - et que l'on ne pouvait éviter d'entendre ce que disaient les uns et les autres.

Je m'aperçus bien vite que certaines de ces conversations n'étaient pas quelconques. Des jeunes, engagés à Paris, élèves de Centrale pour un ou deux, étudiants pour les autres mais tous anciens scouts, discutaient du service militaire en se référant à St Paul ! Et sans le moindre complexe admirent très bien que je mêle mon grain de sel à leurs échanges. Ni eux, ni moi ne pensions - et c'est normal on n'y pense jamais - que plusieurs d'entre eux avant que ce mois finisse, auraient donné leur vie pour que renaisse la France qu'ils rêvaient ...

Très vite il apparut que les Allemands n'étaient pas très offensifs dans le coin. Seul le pauvre **Massu** y avait laissé des plumes - lui qui, deux mois plus tôt, m'avait dit fièrement alors que je le cherchais près d'un oued où je croyais le trouver : "Je me tiens toujours sur les points hauts," avait mis dans un patelin - Achen⁶⁵ - littéralement posé au fond d'un entonnoir, un détachement mixte II/R.M.T et 12^{ème} R.C.A. que des Allemands, camouflés en G.I montant

⁶⁴ Je dirais plutôt "Phalsbourg", Sarrebourg me paraît bien à l'O !

⁶⁵ SO de Bitche

des Shermans, avaient complètement surpris, avant d'être détruits à leur tour ; non sans avoir fait prisonnier le capitaine **Langlois** du R.M.T. qui venu du Tchad ne s'attendait pas à cela. Malgré cet incident le moral resta élevé au G.T.L. comme je le constatai le lendemain en allant faire des reconnaissances de terrain en vue d'éventuelles contre-attaques. Et je me retrouvai dans des coins connus en 36 quand avec le 5ème R.T.M. nous édifiions des blockhaus de la ligne Maginot !!

J'appris aussi que la crainte d'une offensive allemande dans cette région de Bitch venait de renseignements dus au 117ème Squadron Cavalry U.S. Or nous connaissions bien ce 117ème l'ayant eu pour voisin en Lorraine trois mois plus tôt, appliquant un dispositif très étalé en profondeur, sa fine pointe, deux Jeeps, était à 2 ou 3km de leur peloton de tête, lequel avançait de 3 ou 4 km le gros de l'Escadron qui lui même précédait le gros du Squadron de 5 à 10 km. Et comme Jeeps et Peloton de tête n'avaient les uns qu'un rôle de sonnette et l'autre un rôle de recueil, dès que les Jeeps voyaient ou croyaient voir des fritz s'avancer, toute la tête du 117ème effectuait un repli minimum de 5 à 7km et pour peu que l'Escadron emboîtât le pas, ce pouvait être 15km. Mais quand on ignorait cette méthode très particulière au 117^{ème}, qui d'ailleurs, quand rien ne s'était passé, faisait place le lendemain à une avance équivalente, on pouvait croire à des événements graves !

Bref, nous passâmes deux semaines dans cette Alsace dite bossue et que l'on traite parfois de Sibérie ... Or comme cet hiver fut froid, nous nous gelâmes consciencieusement ; mais je n'avais pas perdu mon temps, j'avais eu le temps de voir un peu plus en détail les diverses Compagnies du Bataillon ; j'avais fait connaissance d'un Escadron du 12ème R.C.A commandé par un très sympathique capitaine, **M. de Parcevaux**, et j'avais découvert ces jeunes garçons de 18/19 ans qui n'avaient pas hésité, au contraire de tant d'autres, à lâcher des études, quitter leur famille pour "servir" tout simplement.

Moins par les cuisines comme jadis, que par le service auto, nous avions des échos de ce qui se passait dans cette plaine du Rhin que nous avions quittée le cœur serré. Malgré leur courage, leur héroïsme, même les effectifs dérisoires qui nous avaient relevés au Sud de Strasbourg avaient été balayés et nous étions angoissés, dans la crainte que même Strasbourg ne pût résister. Aussi quand nous eûmes l'ordre de repasser les Vosges on n'eut pas besoin de le dire deux fois ! Malheureusement cette fois n'était plus l'autre, le Général eut beau dire et beau faire la D.B fut fractionnée. Le G.T.L et en particulier le sous-groupement Gribius parvint in extremis à débloquer le village de Kilstett⁶⁶ qu'un Bataillon algérien du 7^{ème} je crois, défendait contre l'acharnement des Allemands, dernier verrou avant Strasbourg. Le G.T.D. pour sa part fut engagé dans des opérations sans espoir, ses chars ne pouvant manœuvrer dans les terrains fangeux où il fut engagé.

Pour notre compte, G.T.V, nous fûmes plus au Sud mis à la disposition du Corps d'Armée **Montsabert** - qui d'abord ne nous engagea pas - et j'eus alors, et pas seulement moi, une fausse joie. **Le Général** depuis le début de l'année était à Paris pour mettre sur pied un Corps d'Armée et il venait d'appeler Guillebon comme chef d'Etat-Major, celui-ci passa son commandement à Putz et me donna le Bataillon. Putz du coup ne pensait plus du tout à la 10^{ème} D.I ... Hélas ! c'était trop beau et deux jours après ce fut Vézinet qui vint prendre le G.T.V, Putz reprit le Bataillon et moi ... l'attente !

Une attente dont on ne pensait pas alors qu'elle serait si brève. **Vézinet** un matin nous convoqua ; il s'agissait d'aider les fantassins de la 1ère D.F.L à s'assurer du Ried, à l'Est de Sélestat et c'est le sous-groupement H, commandé maintenant par **Sarazac** qui devait entamer l'action. Putz et Cantarel devaient se tenir prêts à pousser derrière - sur ordre.

⁶⁶ NE de Strasbourg, à quelques km du Rhin, près de la Wantzenau

Pas d'objectif lointain, rien que des sauts de puce de fantassins ; la négation de l'emploi de la cavalerie. Nous étions alors dans un joli village des derniers contreforts avant la plaine : Rosheim où le lieutenant **Dehen**, de la 9ème Compagnie, avait été hébergé par le curé à Noël 43, alors qu'il venait de s'évader de l'Oflag de représailles de Colditz (ou de Lübeck) !⁶⁷ Pour être plus près de notre futur théâtre d'intervention nous fîmes mouvement sur Sélestat où le sous-groupe fut cantonné à la tréfilerie et le colonel et moi nous eûmes une chambre dans une villa sur la route de Strasbourg, dont le propriétaire avait sur un mur de son salon le fanion d'une Compagnie de Chasseurs à pied que, incorporé dans l'armée allemande, il avait ramassé sur le champ de bataille, dans les Vosges en 1914 ... Nous prenions nos repas à la tréfilerie où le gardien était un ancien marin et avait un fils qu'il croyait sur un bateau F.N.F.L, sans nouvelle depuis 40 - et c'est ainsi que j'appris qu'il y avait toujours en Alsace un fort courant d'engagement pour la marine.

C'est à ce moment que, dans la nuit du **26 au 27 (Janvier 1945)** à 03h 30 le **lieutenant-colonel Putz** est convoqué au P.C. du G.T.V. Il me laisse le soin de mettre le sous-groupe en alerte et de le diriger sur la sortie de Sélestat où la D.C.R. (circulation routière) nous orienta sur notre destination.

Le mouvement se fait au mieux ; au petit jour nous sommes quelque part à l'ouest de Jepsheim⁶⁸, neige partout sur cette plaine juste coupée de loin en loin par des haies. Avec surprise nous nous apercevons que là où nous nous sommes arrêtés, il y a eu des trous ébauchés dans la neige - et dans chaque trou, couvertures, outils, voire jumelles ou munitions, sont abandonnés - et l'on s'aperçoit que tout cela est américain.

Au passage nous avons trouvé des éléments du R..M.L.E. (Régiment de Marche de Légion) commandés par **Boulanger** - un de mes bazars, dans mon Bataillon autrefois au Maroc - un brave type, mais qui en voulait des bananes et des galons ! Là, dans des circonstances où on ne pense pas à cravater, il était amer sur la façon dont étaient menées les opérations à la 1ère Armée, sa D.B entre autres étant à tout coup dépensée en petits morceaux, ce qui d'après lui, expliquait que la percée de Novembre n'avait pu être exploitée et avait été bien près de tourner à la catastrophe. Mais Putz me rejoignant, le mouvement reprit vers le pont détruit sur la Blind où passait le chemin d'accès au village de Grussenheim. Aucune manifestation allemande à notre approche, mais des explosions vers Jepsheim nous rappelaient à la réalité.

Très vite **Putz** me mit au courant : nous devons prendre Grussenheim pour élargir la tête de pont de Jepsheim et permettre de foncer sur le Rhin pour isoler les Allemands encore au Nord, jusqu'à Strasbourg.

Avant d'attaquer Grussenheim, un pont devait être jeté sur la Blind et pour protéger cette opération un Bataillon de la 13^{ème} D.B.L.E. (1/2 Brigade de Légion) devait établir une tête de pont sur l'autre rive de la Blind qu'ils passeraient dans des canots pneumatiques. Le commandant de **Sairigné**, commandant ce Bataillon, arriva très vite ; il espérait que ses hommes, à pied, venant de Bergheim, seraient là vers 10h 30. En fait ils ne purent arriver qu'à midi, et c'est peu de dire que leur aspect nous serra le coeur.

On peut dire que ce Bataillon n'avait cessé de se battre depuis le débarquement, les Cies étaient réduites à 50/60 hommes (sur 150 !) dont près d'un tiers n'avaient que quelques semaines d'instruction. Ils paraissaient à la limite de la résistance et pourtant

Comme les canots promis tardaient à arriver, vers 15h une Compagnie entra dans l'eau glacée pour établir une protection du pont à jeter sur l'autre rive. C'est alors que les Allemands se révélèrent - il y en avait non seulement dans Grussenheim mais aussi dans les haies, les bouquets isolés dominant la rivière. Ce fut sporadique - et quand les canots arrivèrent enfin,

⁶⁷ Note du CI Dehen : "ancien prisonnier de guerre oflag I V puis de la forteresse de Colditz, puis muté avec tous les officiers Français au camp de représailles de Lübeck d'où il s'évade en Dec43. Direction France puis Angleterre, affecté à l'E.M. du Gal Koenig, puis 2^{ème} DB à Southampton fin juillet 44.

⁶⁸ S de Grussenheim

une autre Compagnie de Légion, et la 12^{ème} du R.M.T, commandée par le capitaine de **Castellane** passèrent aussi sur l'autre rive, sans autre opposition des Allemands que des coups de feu peu nourris. Cependant de temps à autre tombèrent des coups de mortier ; on repéra aussi un (ou plusieurs ?) Rhinocéros (canons automoteurs) très mobiles mais se contentant d'envoyer quelques coups par ci, par là, d'une position, puis d'une autre.

Et l'on attendait toujours le Brockway (pont de campagne se jetant d'un coup, en quelques minutes depuis un camion porteur muni d'un portique). Hélas, le camion était tombé en panne de terrain et ne pouvait s'en sortir. Il fallait donc renoncer à attaquer ce jour là. On espérait pouvoir le faire le lendemain après qu'aurait été construit dans la nuit un autre pont, un Bailey, cette fois, c'est à dire un pont s'assemblant un peu comme un mécano, ce qui demandait du temps et du personnel en plus grand nombre.

Dans la soirée vers 21h arriva le pont et la section du Génie chargée de son lancement. On prévint ces braves gens de ne pas se fier au calme absolu du moment, en face il y avait des fritz qui tiraient sur tout ce qui se découvrait.

Nos recommandations furent suivies pendant un bout de temps, mais le calme absolu incita ces malheureux sapeurs à quelques imprudences : un coup furtif de lampe électrique pour un assemblage délicat, puis un autre, puis plusieurs plus appuyés, et tout d'un coup, brutalement, de partout à l'horizon, mortiers, canons, automoteurs allemands concentrent leurs coups sur le pont ; il y a des obus éclairants - En un instant tous les gradés et la quasi totalité des sapeurs sont touchés. Sur la rive Est de la Blind, des fantassins allemands aux nerfs solides qui sont restés dissimulés, particulièrement au milieu de la 12^{ème} Compagnie tirent dans le dos de nos hommes.

Il y a un commencement de panique, et il ne faudra rien moins que l'exemple de **Castellane**, impavide, debout sous le feu, allant de son pas tranquille de l'un à l'autre de ses jeunes F.F.I. pour leur donner confiance. Tous hélas n'avaient pas cette solidité et je dus mettre mon pistolet sous le nez d'un aumônier qui était venu avec les sapeurs et qui traumatisé arrivait en courant sur nous, hurlant "Nous sommes tournés, nous sommes trahis". Il fallut même aussi arrêter un lieutenant, un très brave type, mais qui n'avait pu résister à l'effroi d'être tiré dans le dos. C'est alors que médecins et ambulancières montrèrent tout le dévouement dont ils étaient capables - soignant, brancardant, évacuant - jusqu'à la limite de leurs forces et au delà - et en gardant le sourire ! Vers 23h tout était fini il n'était plus question du pont, j'avais insisté pour que **Putz** se reposât.

Il n'était plus le même, on eût dit qu'il avait un pressentiment. Je restai encore debout jusqu'aux environs de minuit, faisant les cent pas avec l'adjoint de **Sairigné**, le capitaine de **Corta**, neveu de l'autre ... une figure de la Légion d'entre les deux guerres.

Et puis tout semblant vraiment bien calme, je me roulai dans les couvertures, un peu abrité par un char dont une chenille avait enfoncé la route glacée et qu'on n'était pas parvenu à tirer de sa fâcheuse position. Heureusement il ne s'enfonça pas davantage, car je n'aurais probablement pas résisté à ses 32 tonnes !

Dans l'aube blafarde un jus bien chaud fut le bienvenu, et Putz m'invita à monter un instant dans une ambulance bien chauffée. C'est là que je pus signer quelques papiers apportés par le lieutenant Alacchi, notre officier de détails, puis on nous annonça un pont Brockway, qui fut lancé sans provoquer la moindre réaction allemande. Mais dès qu'on voulut l'utiliser un premier char fut touché alors qu'il était dessus, et un deuxième venu le tirer de ce mauvais pas, puis un gros Wrecker de dépannage, subirent le même sort malgré les astuces de l'aspirant de **Baillencourt**, dit Courcol. Notre pont ne servait donc plus à rien - chars ni half-tracks ne pouvaient franchir la Blind, c'était notre attaque qui était remise en question.

Reprenant une idée que j'avais présentée la veille et qu'il avait déjà écartée parce qu'il la trouvait en opposition avec l'ordre de prendre Grussenheim par l'ouest, je suggérai à nouveau de profiter du pont du Moulin de Jebnheim tenu, à 2km au Sud, par la 5ème D.B pour passer nous déployer face au Nord et foncer alors vers Grussenheim.

Très ouvert en toute occasion à toutes les suggestions, **Putz** me surprit : assez vivement il me dit "mon Vieux, c'est encore moi qui commande pour l'instant, vous ferez tout ce que vous voudrez quand ce sera vous". Je ne pouvais insister, mais j'étais consterné à l'idée qu'il allait falloir attaquer à pied en traversant un glacis d'un blanc éclatant pendant près de 2km - combien arriveraient au bout ?

Quand Putz donna ses ordres il conclut "pour faire plaisir au commandant **Debray**, un détachement de diversion, la CA3 du Capitaine Duault passera par le pont du Moulin de Jepsheim !"

L'attaque devait démarrer à 13h précédée d'une courte et brutale préparation d'artillerie, mise au point par le capitaine **Thiollière**, adjoint du commandant **Tranié**, commandant le groupe XI/64 (et peut être par Tranié lui-même, mais je crois qu'il ne nous rejoignit que dans la soirée). A midi trente tout était en place. Je devais commander l'ensemble : deux colonnes de fantassins, celle de gauche : **Sairigné**, celle de droite le capitaine de **Witasse**, commandant la 2^{ème} Compagnie du 501, coiffant les 11^{ème} et 12^{ème} Compagnies du R.M.T..

L'un et l'autre, Sairigné comme Witasse, n'avaient plus à donner des preuves de leur bravoure, et comme moi ils devaient méditer sur notre mission vers 12h 40 n'y tenant plus, sans avoir pu se concerter ils venaient me trouver pour me dire "ce n'est pas possible, personne n'arrivera à Grussenheim" et tous les trois nous allâmes trouver Putz que nous ébranlâmes. Mais sur ces entrefaites arriva le chef État-major du G.T.V., le commandant **Puig**, un artilleur colonial frais émoulu du cours d'E.M et, bien sûr, sans expérience du combat rapproché.

Putz se tourna vers lui pour lui faire part de nos objections qu'il balaya catégoriquement "La mission c'est la mission, ça n'a déjà que trop traîné". Il nous prévint cependant qu'on signalait vers Elsenheim une forte concentration de chars allemands qui probablement nous contre-attaqueraient, et pour y parer nous allions recevoir un Escadron de T.D. (Tank Destroyers) du 8^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique, commandé par le capitaine **Perriquet** qui d'ailleurs se présentait au moment où Sairigné, Witasse et moi, n'ayant plus rien à apprendre, saluions et repartions.

Ma Jeep n'avait pas parcouru 200m que ma radio grésillait "ici Maunoury (c'était l'officier de transmission du III/R.M.T.) le **colonel Putz tué** revenez tout de suite".

Je bondis pour trouver trois cadavres : un obus tombé en plein milieu de leur petit groupe avait tué **Putz, Puig, Perriquet** ... Je saluai et sans tarder suspendis l'attaque des fantassins tant de Sairigné que de Witasse.

Presque tout de suite un message de **Duault** rendait compte que, "sans coup férir, il était arrivé au carrefour Sud de Grussenheim". C'était capital et immédiatement je donnai l'ordre à la 11^{ème} Compagnie de remonter sur ses half-tracks, à Witasse de les prendre sous ses ordres et avec ses chars de rejoindre Duault en passant par Jepsheim.

Pendant que ce mouvement se préparait, mais c'était forcément long, je cherchai à faire préciser par Duault s'il était parvenu au carrefour Sud de Grussenheim, c'est à dire à l'extérieur, ou au carrefour Sud, c'est à dire dans Grussenheim.

Malheureusement par suite d'une panne radio, Duault dès ce moment était muet. Mais Witasse par son chef de peloton, lieutenant **Michard**, qui était avec Duault, eut confirmation que le détachement avait bien pénétré dans Grussenheim.

Pendant tout ce temps et sans que j'y prisse bien garde le scout-car radio du G.T.V qui avait accompagné Puig, avait envoyé au P.C un message annonçant que nous avions atteint notre objectif.

C'est **Guillebon**, rentré de Paris, et reprenant son commandement qui reçut le message ; et suivant sa bonne habitude il sauta dans son command-car pour venir sur place. Il arriva rayonnant surpris de voir que je faisais pâle figure. En effet je venais de recevoir un message de Witasse demandant des instructions, car au moment où il débouchait de Jepsheim il se heurta au petit détachement Duault bousculé et rejeté de Grussenheim par blindés et fantassins allemands.

Il était près de 16h - sous peu ce serait la nuit - et déjà le jour tombait. Guillebon - et je lui en garde une grande reconnaissance - me dit "mon cher **Debray**, quelle que soit la décision si ça tombe juste vous n'en aurez pas forcément la gloire, mais si ça "foire" c'est bien à vous qu'on le reprochera, alors je vous laisse décider" - et il s'éloigna.

Ma réflexion fut brève, c'était tout le sous-groupement qui était à pied d'œuvre et j'ordonnai à Witasse de poursuivre la mission "prendre Grussenheim" - ce qui fit dire à Guillebon, en me quittant "vous avez un sacré culot".

En fait j'eus raison.

Le Colonel **Roblin** qui commandait un sous-groupement de la 5ème D.B tenant le pont du Moulin de Jebnheim fit exécuter par ses chars un tir de fumigènes protégeant Witasse des coups que sur sa droite les Allemands en lisière de bois auraient pu lui porter. Et vers 16h 30 par l'artilleur Thiollière qui le sut par son D.L.O, je sus que la 11ème Compagnie était dans Grussenheim.

Dans la Jeep avec **Thiollière**, pour bénéficier de sa bonne liaison radio et pouvoir convenir avec lui, le cas échéant, des tirs à faire, je fonçai vers le village.

Il faisait nuit noire quand nous parvînmes au fameux carrefour au Sud dans le village - il faut bien dire que c'était assez pagailleux - comme toujours en pareil cas. Ça tirailait un peu dans tous les azimuts et au centre du carrefour, le grand **Bachy**, le lieutenant commandant la 11^{ème}, essayait de mettre de l'ordre. Je l'orientai vers un quartier, Castellane et sa 12^{ème} vers un autre. Je leur fixai l'emplacement provisoire de mon P.C. et leur prescrivis de me tenir informé au fur et à mesure qu'ils auraient atteint les lisières extérieures et nettoyé les bâtiments des Allemands pouvant y être réfugiés.

C'est vers 19h qu'il me fut rendu compte que tout était fini, et que le Bataillon Sairigné lui aussi avait rejoint - d'ouest en est. Je réunis alors les divers commandants d'unité leur donnant à chacun, y compris à la section du Génie, un morceau de lisière à défendre et renforçant certains points d'appui d'un char ou d'un T.D puis avec les artilleurs nous mêmes au point un plan de feux et ... je changeai de P.C pour m'installer à peu près au centre du village dans le bâtiment qui paraissait le moins abîmé et assez vaste pour abriter mon P.C. et celui de l'artilleur⁶⁹. Vers minuit je reçus un capitaine du 5^{ème} Chasseurs d'Afrique, envoyé, avec un char radio, par le **colonel Roblin**, soucieux d'avoir avec moi un poste à poste pour pouvoir plus vite et mieux m'aider en cas de besoin.

Roulés dans nos couvertures, à même le sol, notre entassement nous tenant chaud, nous dormîmes malgré les bruits extérieurs des camions ravitaillant toute la nuit les unités en carburant, vivres et munitions - avec en accompagnement, un ou deux obus fritz de temps en temps.

Brusquement, à 06h la cadence s'accéléra brutalement, me réveillant, et je secouai les autres prévoyant que ce devait être le signal d'une attaque. En effet presque aussitôt un, puis deux, puis tous les points d'appui, signalèrent qu'ils étaient tâtés - et bientôt ce fut l'attaque générale, et même l'assaut.

Vers 08h 30 le Colonel Roblin me fit savoir qu'il arrivait et déjà ses premiers éléments, l'Escadron de chars de St Germain, sa Compagnie d'Infanterie, venaient appuyer les nôtres que protégeaient admirablement, comme six semaines plus tôt à Witternheim, les feux des artilleurs. Outre son groupe, **Tranié** disposait des feux de sept groupes tant français qu'américains et il les appliqua avec sa maîtrise habituelle, au point qu'on entendit les fantassins, à la radio, crier leur admiration "bravo les artilleurs".

Les Allemands attaquaient avec la rage du désespoir - beaucoup tombaient quelques uns passaient - à la porte arrière de notre ferme - P.C. Nos chauffeurs et même les radios durent faire le coup de feu - et Castellane devait plus tard me montrer les Allemands tués à la baïonnette alors qu'ils escaladaient des appuis de fenêtre.

⁶⁹ C'était la ferme de la famille Homesser

Cet acharnement rendit plus étonnant le silence qui d'un coup, à 10h 30 tomba comme une chape les Allemands cessaient le combat : plus d'obus - plus de blindés - et dans les hangars à moins de 100m des lisières Est, 250 prisonniers furent ramassés qui un quart d'heure plus tôt donnaient l'assaut en hurlant.

Il me paraît probable que l'évacuation de leur poche vers Strasbourg terminée, les Allemands jugèrent inutile de continuer les frais.

Pour nous aussi le prix était élevé. Nous avons gagné, mais comment ne pas pleurer tous ceux tombés pendant ces trois jours - au R.M.T, au 501 et au XI/64, à la 13^{ème} 1/2 de Sairigné et au sous-groupement Roblin de la 5^{ème} D.B.

Vers midi la relève par le colonel Roblin était terminée et nous reprenions en sens inverse la route vers Sélestat. Au passage du Moulin de Jepsheim je fus touché d'être invité par le lieutenant-colonel **Renauveau d'Arc**, de la 5^{ème} D.B à me restaurer - touché surtout de ses compliments pour ce que nous avons réussi.

Désagréable surprise à Sélestat : la tréfilerie où nous avions nos quartiers avait, entre temps, été occupée par des commandos de la 1^{ère} Armée, encore dotés de mulets ! Voyant l'état d'épuisement où nous avaient laissés ces 72h, ils nous proposèrent d'assurer la garde de nos véhicules par leurs gardes d'écurie - nous acceptâmes avec reconnaissance.

Après avoir signé les papiers, m'être assuré que chacun était casé, j'allai me coucher - et comme dans mon enfance je fis ... le tour du cadran ! !

Une mauvaise surprise m'attendait au réveil : les commandos avaient, dans la nuit, déménagé sans tambours ni trompettes ... emmenant une Jeep ... la mienne.

J'étais d'autant plus furieux que la veille je leur avais été reconnaissant de bien vouloir nous proposer de garder nos véhicules ! ! !. Les hommes étaient encore plus fous furieux que moi et mon officier mécanicien partit à la recherche - vaine, bien sûr - de ces forbans.

J'avais à peine fini de rédiger le compte rendu de ces trois jours que la porte s'ouvrait, et avant même que j'aie pu voir qui entrait, **Leclerc**, car c'était lui, me donnait une grande tape dans le dos, "Mon Vieux, c'est bien, c'est bien, dites-le à vos hommes".

Jamais je ne l'avais vu aussi familier - et après m'avoir questionné à fond il me dit "Vous prendrez le commandement du III/R.M.T."

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir - depuis cinq mois maintenant j'avais eu l'occasion d'avoir sous mes ordres toutes les Compagnies - j'avais toute confiance dans les capitaines comme dans les lieutenants et je crois que la réciprocité était vraie.

Nous ne restâmes pas longtemps à Sélestat - et par Krautergersheim, où nous passâmes deux jours, nous gagnâmes Sand. Là le Bataillon était regroupé - je m'occupais essentiellement de sa remise à niveau, tant en personnel qu'en matériel, parfaitement aidé en cela par **Florentin**, le capitaine-adjoint, et par la bonne volonté de tous.

J'étais en plein dans les états de pertes, les demandes de re complètement, quand, un Dimanche matin, **Guillebon** arriva à mon P.C et souhaita me voir en particulier - et tout de suite, comme pour se libérer d'une corvée, il me dit "Vous savez que je dois remplacer Puig. Parmi les noms que me propose le Général aucun ne me convient. C'est vous que je lui ai demandé, mais en raison de la promesse qu'il vous a faite il n'acceptera que si vous ne voyez personne à me proposer".

J'étais interloqué et ne pus que répondre "Mon Colonel si vous n'avez trouvé personne, vous qui connaissez tout le monde, comment voulez vous que moi je puisse trouver ?"

"Non, non, répondit **Guillebon**, ne jetez pas le manche après la cognée, rendez moi réponse dans la journée".

"Inutile, mon Colonel, mieux vaut trancher dans le vif, j'accepte".

"Bon, me dit Guillebon, nous allons partir à l'arrière dans la région de Metz - je n'aurai pas besoin de vous tout de suite, prenez donc quelques jours de permission".

Ce fut le sucre qui fit avaler la pilule - et je ralliai Avallon - au plus vite - tout heureux de retrouver une chère Violette toujours sur la brèche - sans permission elle ! - et toujours avec le sourire - et des petits nains les plus gentils qui soient.

C'est probablement à ce moment là que nous passâmes une journée à Paris visitant entre autres, sur les Champs Élysées, une exposition organisée par la D.B et où nous eûmes l'émotion de voir mon nom sur une des flèches qui le 23 Novembre convergèrent sur Strasbourg⁷⁰ ...

Je rejoignis le G.T.V. et pris mes fonctions de Chef État-major, en Lorraine, pour un repos auquel tout le monde aspirait sans bien voir que cela risquait de nous priver de l'hallali final.

Je profitai de ce stationnement pour aller faire un tour à Metz, notre ancien appartement était occupé par les Américains ; il y avait à la porte, servant de poubelle, ce qui avait été une superbe malle "Innovation" cadeau de mariage, offert par les internes de mon beau-père : Lenègre, Soulié, Poumeau de l'Ile ...

J'allai aussi à Remilly voir les Lorraines chez qui je logeais lorsque me fut annoncé le 22 Octobre 39 vers 23h la mort de notre petit Hubert. Je retrouvai ces braves femmes, la mère et la fille, qui me dirent les vexations endurées pendant ces quatre ans et demi

C'est à ce moment qu'eut lieu une prise d'armes à l'occasion de la remise de la Rosette de la Légion d'Honneur au **Général Haislip**, commandant la 15^{ème} C.A⁷¹. U.S. Au cours du défilé qui suivit, l'aide pilote d'une automitrailleuse des Spahis émergeait de son trou avec une caméra pour filmer les officiels en passant devant eux. J'étais juste en arrière et à gauche d'Haislip, lui-même à gauche du **Général Leclerc** je vis celui-ci crisper les mâchoires et agiter sa canne en apercevant le Spahi cinéaste - mais Haislip qui s'en aperçut avec un petit temps de retard, s'esclaffa très fort ce qui détendit Leclerc - et évita probablement quelques ennuis au Spahi !

Vers le 15/20 (*Mars 1945*) toute la D.B fit mouvement, les chenillés par voie ferrée, les roues par la route. En trois ou quatre étapes nous rejoignîmes la région autour de Châteauroux, P.C de la D.B ; notre P.C du G.T.V se voyant attribuer Vatan comme cantonnement.

Le lieutenant-colonel de Guillebon et moi étions logés dans une grande maison proche de Église, les bureaux de l'E.M. étaient dans une maison depuis longtemps fermée appartenant à la famille de Lesseps.

Après quelques jours de détente, les bienvenus, favorisés par un temps ensoleillé exceptionnel pour l'époque, on commença à se demander si on allait nous oublier. C'est surtout après que les Américains, à Remagen, puis la 1^{ère} Armée près de Gemersheim eurent franchi le Rhin, que notre impatience s'exaspéra.

Elle fut à son comble lorsque la Division, sauf notre Groupement, fut envoyée dans l'Ouest pour réduire la poche de Royan. Le Général lui-même n'y était allé que contraint et forcé.

Pour nous, nous avions au moins l'espoir que dès que nous y serions autorisés nous pourrions plus vite que ceux de Royan sauter au-delà du Rhin - mais les jours passaient ...

Enfin le **22 Avril** l'ordre de mouvement arriva. Jamais préparatifs furent plus rapidement faits. Nos chars par voie ferrée toujours, débarquèrent vers Strasbourg. Nous franchîmes le Rhin dans le Palatinat à Frankenthal - et dès ce moment on comprit que notre problème essentiel allait être de trouver de l'essence - une hantise.

⁷⁰ voir Annexe

⁷¹ Corps d'Armée

Nous étions en effet très en l'air, ni rattachés à la 1^{ère} Armée, ni aux Américains. C'est seulement le **29 Avril** que nous fûmes rattachés à la 12^{ème} D.B U.S du Général O' Donnel. Nous avons franchi le Danube, encore bien maigrichon, à Donaueschingen, et nous pensions à 1805 ! Nous avons couché dans le château des Princes de Thür et Taxis - et Guillebon avait été très déçu de découvrir que c'était d'anciens maîtres de poste, anoblis d'assez fraîche date !

Le **2 Mai** au soir, après une étape de 400kms, nos Spahis, (le 3^{ème} Escadron - Capitaine Da) nous rejoignent. Artilleurs, Marins, Sapeurs, foncent eux aussi, et en attendant les matériels, les E.M. rejoignent. Un créneau s'ouvre, entre la 12^{ème} D.B et la 4^{ème} D.I.U.S. Nous espérons en profiter - mais pour le 3, l'ordre est de ne pas dépasser l'Inn.

Ce jour là l'hiver a un rude sursaut - nous progressons dans la tempête de neige ; cependant en avance sur notre horaire, nous faisons vers 08h une pause café - l'eau bout quand le chef du "message center", Tournebize ou Millilesi, arrive fébrile : le papier jaune qu'il me tend indique : **Nouvel objectif Berchtesgaden ...**

Le café est oublié. Je fonce en Jeep pour rattraper et aiguiller sur le nouvel objectif nos Spahis. Ils ont eu heureusement la même idée que nous et je les trouve arrêtés juste au carrefour d'où part le nouvel itinéraire, c'est un coup de pot. Et comme nous tout à l'heure, ils oublient leur "jus" et démarrent en trombe sur Berchtesgaden via Inzell.

Le gros du G.T. est retardé car il faut remettre dans la nouvelle direction les sous-groupements dont l'un, D est engagé, et les autres sur des petites routes alpestres.

En outre une série d'incidents - et accidents - retardent l'arrivée des ordres autorisant l'emprunt de l'autoroute. En fait ce n'est pas trop grave car une large brèche sur cette autoroute provoque le plus gigantesque embouteillage que j'aie jamais vu. Les U.S ont bien mis en place un "by pass", mais faire dégager par un mince boyau en tous terrains quatre voies d'autoroute où s'entassent plusieurs milliers de véhicules, il y faut du temps. Et malgré son impatience le lieutenant-colonel de **Guillebon** se range à ce que je lui dis après avoir fait une reconnaissance par moi-même, et nous ne repartirons que le **4** à l'aube - exception faite des Spahis qui depuis 15h 30 ont atteint Inzell mais ne peuvent franchir le défilé, facilement et fortement tenu par les Allemands - le sous-groupe **Sarazac** les rejoindra dans la nuit.

Le **4** au matin Sarazac attaque mais sera bloqué. **Delepierre** accroché la veille fera au passage, un crochet par l'Autriche. C'est **Barboteu** qui ira au plus court et qui, grâce à un pont rétabli par des U.S, pourra malgré l'obstruction de ceux-ci parvenir en fin d'après-midi à Berchtesgaden où **Guillebon** le rejoint bientôt et m'appelle à Bad-Reichnall où je m'installai dans le P.C encore chaud du maréchal Kesselring.

Je ne me le fais pas répéter deux fois et à tombeau ouvert je fonce vers Berchtesgaden. C'est dans un hôtel au bord de l'oued que je trouve Guillebon. Nous nous regardons un peu éberlués, tout de même ; nous avons besoin de nous pincer pour être sûrs de ne pas rêver ... Chez Hitler ça me venge du dépôt d'essence que ces chleus avaient installé à Beauvais chez mon Père !!

C'est alors que passe **Touyeras**, un capitaine du XI/64 d'Artillerie, il nous lance : "vous n'êtes pas chez Hitler ici - j'y vais" - et il file dans sa Jeep.

Quelques instants plus tard il nous lance son message "Suis seul chez Hitler, m'y ennuie, envoyez camarades" ...

Ce n'est pas facile, car il est toujours bien difficile de tromper la surveillance des U.S au pont qu'ils ont rétabli - et dans l'immédiat c'est une Section de la 12^{ème} Compagnie qui est poussée sur le Berghof. Ce sont des F.F.I parisiens commandés par le sous-lieutenant Messiah - un israélite, ô Hitler !

Dans la nuit le reste de la 12^{ème} Compagnie, avec son capitaine M. de **Castellane** ira occuper le Berghof.

Le 5 les Spahis ainsi qu'une Section de la 9^{ème} Compagnie emmenée par le Capitaine⁷² **Dehen**, débordent à pied, par les crêtes, le défilé qui les arrête depuis 48h et parviennent en fin de journée eux aussi à Berchtesgaden.

Le Maréchal Kesselring signalé dans la région est recherché sans succès.

Les prisonniers affluent - cependant quelques uns font encore le coup de feu, et nous aurons **notre dernier tué : le sous-lieutenant Peters**, commandant la Section de reconnaissance du III/R.M.T

Le soir de notre arrivée quelques chauffeurs de l'E.M firent des fouilles et nous amenèrent un "suspect" soi-disant belge et se disant cuisinier de Goering - pas moins. Pensant mieux nous convaincre il offrit à ses gardes de les conduire à la réserve de porto de son maître et on nous apporta un grand panier à linge plein de bouteilles - nous en bûmes une avec plaisir et ayant recommandé aux cuisinier et serveurs de faire bien attention, nous allâmes enfin dormir - mais au réveil il n'y avait plus ni bouteilles, ni porto !

On commença aussi à voir défiler tous les autres petits camarades arrivant de Royan - qui ignorant les ordres de stationnement qu'ils avaient reçus, voulaient venir à Berchtesgaden. Du moins surent-ils vider les réserves du Berghof.

Servitudes du chef d'E.M, je ne pus y monter que le 6 ou le 7, et **Castellane** me dit sa stupéfaction à découvrir les fabuleuses réserves remplissant des caves soigneusement compartimentées.

Tous les vins d'Europe : France - Italie - Hongrie - étaient là par milliers de bouteilles. D'autres caves contenaient tous les produits ménagers possibles, l'une par exemple était pleine de balais de paille de riz !.

Les bâtiments étaient très abîmés. Plus solide que les autres probablement, la maison de Hitler paraissait à peu près intacte mais basculée, un peu comme la tour de Pise. Les maisons des séides, Goering et autres, étaient elles, très abîmées.

En arrivant dans la maison de Goering je croisai mon fidèle chauffeur tout content d'avoir trouvé un service à thé en argent. Ayant fait dans la matinée une note de service pour interdire ces petites prises de souvenir, je le lui dis, et il s'exécuta !

Aussi quand dans les décombres de ce qui avait été la cuisine, je dégageai un livre avec une magnifique reliure bleue pleine peau romantique je le reposai sur une corniche, non sans avoir vu que, en fait de livre précieux, elle ne recouvrait que le ... livre de comptes quotidiens, sur mauvais papier ! de la cuisinière.

Dans ce qui avait dû être une antichambre était encore accroché, mais déchiré par l'écroulement du plafond, un magnifique manteau de daim marron dont l'ampleur était bien à la taille de Göring.

Cette fois je me sentais vengé de cette humiliation subie à Mailly en 40 où nos géôliers nous distribuèrent les journaux soi-disant français de la collaboration et où en première page du "Matin" étaient photographiés deux soldats allemands qui du haut de Montmartre contemplaient Paris, "ville conquise" !

Nous ne restâmes pas longtemps à Berchtesgaden. Les bons Américains étaient furieux que nous fussions montés avant eux chez Hitler. Ils voulurent même en expulser Barboteu manu militari ! mais justement Leclerc était là et ça n'alla pas plus loin.

Quelques jours plus tard, toute la D.B était regroupée au bord de lacs bavarois - non sans avoir fait quelques trouvailles importantes à Berchtesgaden - en découvrant le train de Göring dans un tunnel. J'en fus averti par le sous-officier chargé du ravitaillement en munitions du III/R.M.T qui bafouillait tant il était ému, en voulant me faire comprendre la valeur de butins

⁷² Note du CI Dehen : Passé Capitaine depuis le 25 Mars 1945, il commande la Cie, Dronne étant lui-même passé Cdt à la même date

de toute sorte contenus dans ce train ; et comme je lui paraissais peu convaincu de sa compétence à en juger, il sortit d'un gros portefeuille un immense parchemin de 60x40 environ, couvert de caractères gothiques, mais en latin je crois me rappeler : son diplôme de "Docteur ès art et lettres" de l'Université de Heidelberg.

Pour éviter le pillage, ou au moins le faire cesser, je fis mettre une garde au tunnel - et n'ayant plus besoin de munitions on en vida les G.M.C⁷³, où on emmagasina les richesses pillées par Göring - je pense qu'elles furent récupérées par les Américains qui surveillaient de très près tous les mouvements de véhicules vers la France.

Il y eut cependant quelques pièces, d'ordre militaire, qui furent envoyées au Musée de l'Armée - j'eus ainsi entre les mains un grand atlas d'au moins 50x40 relié pleine peau, portant en dédicace "Au Grand Maréchal du Reich, Hermann Göring, l'ami de toujours, des bons et mauvais jours, son ami", signé : Adolf Hitler.

Chaque page de cet atlas était une carte de France, avec le stationnement de toutes les Divisions : leurs P.C, ceux des Corps d'Armée depuis le 3 Septembre 39 du côté franco-anglais.

Me rappelant les pérégrinations de ma division, la 42^{ème} en 39 et 40, je pus vérifier que les services de renseignements allemands n'ignoraient rien de nos mouvements - et d'ailleurs je me rappelais qu'en Avril 40, le traître Perdonnet avait 24h à l'avance, annoncé que la 42^{ème} Division, au repos autour de Pont à Mousson - allait remonter en ligne !

Sur les bords de notre lac nous occupions une grande propriété où ne restait qu'une vieille institutrice parlant parfaitement français, trop polie pour être honnête, qui voulait savoir si je n'avais pas quelques liens avec un homme politique bavarois du XIX^{ème} Mr de Bray !!

De Berchtesgaden j'étais un jour allé à Salzbourg, emmenant avec moi **Louis Baratchart**, 18 ans, qui s'était engagé quand nous étions à Luneville, pour remplacer son frère tué dans les rangs du 501. Je n'avais pas encore récupéré toutes les heures de sommeil perdues entre Vatan et Berchtesgaden et sentant que je m'endormais sur cette autoroute où j'étais absolument seul, je préfèrai m'arrêter et donnai le volant à Louis et m'endormis aussitôt. Pas longtemps, car très vite j'eus la désagréable sensation d'être en bateau ; j'ouvris un oeil et vis que nous allions d'un bord à l'autre de la chaussée. Je fis arrêter mon chauffeur improvisé et lui dis "as-tu déjà conduit ?" - "jamais mon Commandant" fut sa réponse. Ouf ! j'étais réveillé - nous pûmes voir Salzbourg et en revenir sans autre incident !

Les joies de la victoire savourées, les plaisirs de l'occupation épuisés, nos gens, tous ou presque engagés pour la durée de la guerre, n'aspiraient qu'à rentrer chez eux. Il fallait d'abord que nous rentrions en France ; mais d'abord il y eut **la revue passée par le Général de Gaulle à Kloster-Lechfeld**, sur le terrain d'aviation. (C'est dans la ville voisine apprenions-nous que Hitler avait été emprisonné, profitant de cet isolement pour écrire "Mein Kampf".)

Dès que cette revue devant le Général de Gaulle fût annoncée, ce fut partout la fièvre. Des ordres sévères limitaient la composition des unités aux véhicules de combat. Mais aucun des équipages de tous ces camions ou engins de servitude, plus souvent à la peine obscure qu'aux honneurs, ne l'entendait de cette oreille.

Et dès, et même avant l'aube, par tous les itinéraires menant au terrain de la revue, tous les véhicules en état de marche sans exception, contournant au besoin les barrages, confluaient vers l'emplacement de la revue.

Ce fut assez extraordinaire de voir ensuite défiler toute une Division Blindée au complet. Il ne manquait pas une Jeep, pas un G.M.C, pas un discovery ni un camion atelier. Il y avait même du "rabe" !!

⁷³ gros camions US

Défilant, je n'aurais pas vu grand-chose mais décoré, je fus spectateur et 41 ans après je reste émerveillé d'avoir vu cette parade sans pareille.

J'avais en effet été très surpris, la veille au soir, quand le capitaine **Ratard**, chef du 1^{er} Bureau du G.T.V, me dit que le lieutenant-colonel de Guillebon me proposait pour être le lendemain décoré de la **Rosette** par de Gaulle. **En même temps que moi, Guillebon et le capitaine de Castellane reçurent la cravate.** Et de fait il y eut de nombreux gens du G.T.V parmi les récipiendaires. Ce qui suscita des murmures dans les autres G.T trouvant que Berchtesgaden avait été bien payé ! En fait, dans mon cas, par exemple, c'est pour Grussenheim que j'étais cité et il en allait de même pour Castellane.

Quelques jours plus tard nous rentrions en France - de nombreuses V.L. de récupération se camouflaient dans les colonnes et les M.P. U.S. y faisaient la chasse. Dronne réussit à faire passer deux puissantes Mercedes blindées, prises chez Hitler : une destinée au Général de Gaulle, qui arriva à destination ; l'autre, il voulait absolument l'offrir à M. Pleven, pour qui il avait beaucoup d'admiration. Je ne sais ce qu'il en advint !

Nous nous retrouvâmes, la Division ayant son P.C à Bourron-Marlotte, près de Fontainebleau, dans cette région à cheval sur la Seine et Marne et le Nord de l'Yonne.
Et c'est dans l'Yonne, à Villeneuve la Guyard au Nord de Sens, que s'établit le P.C du G.T.V.

Très vite il y eut des démobilisations, très peu compensées par des incorporations, si bien que les unités furent vite exsangues et quand, à l'automne, il faudra gagner les nouvelles "garnisons" les quelques sous-officiers ou officiers de carrière durent embarquer chacun plusieurs chars, faute de conducteurs assez nombreux.

Il y eut aussi la formation du groupement partant en Indochine, avec Massu - et entrant dans un ensemble plus vaste que devait commander le Général Leclerc. Celui-ci prit Guillebon comme Chef d'état-major. Je lui demandai de partir avec lui, il refusa me disant que j'avais mieux à faire à m'occuper de mes enfants ! ! et j'avoue que venant de lui cela me fit plaisir.

C'est le Colonel Remy, commandant jusque là du 1^{er} R.M.S.M qui prit le commandement du G.T.V ; bientôt un chef d'Escadron rentrant de captivité fut affecté. Je n'avais plus rien d'intéressant à faire, et après les adieux que le Général nous fit à Fontainebleau le 22 Juin - et où il passa le commandement à **Dio**⁷⁴, je quittai l'E.M. du G.T
Fantassin métropolitain, en ce temps là, j'étais seul de mon espèce dans cette Division où les fantassins étaient coloniaux, ayant encore alors une direction d'armes particulière.

Par ailleurs je me sentais tout à fait "blindé", donc cavalier, ma vieille ambition ! et je fis une demande de changement d'armes.

En attendant pour m'initier à la technique et d'abord à la conduite des chars, je demandais au lieutenant-colonel **Delepierre**, commandant le 501, de me prendre comme stagiaire. Il accepta, et à son tour le capitaine de **Witasse**, commandant la 2^{ème} Compagnie, me reçut. Et c'est ainsi que je transportai mes pénates à Villeblevin, son cantonnement. Sous la direction du maréchal des logis **Beaufils**, je fis mon école de conduite sur le char Iéna - que visitèrent aussi un jour Odile et Michel pendant qu'avec tout le reste de la famille ils étaient venus en vacances dans une auberge du village !.

L'école de conduite ne pouvait durer éternellement, il me fallait trouver un point de chute - je m'en ouvris à Dio et à Fieschi, le chef d'E.M et aussi camarade de promo ; et ils me prirent à l'E.M. pour y rédiger les enseignements de la campagne. Cela me mit en prise avec le 3^{ème} Bureau dont le chef était alors le capitaine **d'Alençon**, extrêmement coopératif.

⁷⁴ + le 14 Juin 1994, parrain de Marc Debray

Je rédigeai un questionnaire le plus vite possible - car il importait qu'il parvînt au maximum de gens avant qu'ils aient été ou démobilisés, ou mutés. Les réponses parvinrent assez vite, nombreuses, très nombreuses même - j'allais avoir du travail pendant tout l'hiver !. Je m'installai donc à Bourron-Marlotte, dans la splendide villa de Chiappe, ancien préfet de police, beau-père de Carbuccia (de "Gringoire", hebdomadaire pro-fasciste avant 39) et au moins soupçonnés de collaboration !

C'est à **Bourron** qu'un matin je croisai un command-car qui s'arrêta pile et d'où sauta mon vieil ami **Tranié**, qui venait de prendre le commandement de l'Artillerie de la Division après avoir commandé celle du G.T.V. pendant toute la campagne. M'annonçant, ce que j'ignorais, l'explosion de la bombe d'Hiroshima, il me dit avec une solennité qui me frappa : "C'est aussi important que la découverte du feu".

La fin de l'été, l'automne, préparaient l'envoi des diverses unités dans des garnisons souvent étonnantes. Ainsi le III/R.M.T. était envoyé à Mayenne ; le pauvre Barboteu, autre camarade de promo, qui le commandait ne put le supporter - "Tu comprends, me dit-il, Brest, Rochefort, Cherbourg, oui, ce sont des garnisons de coloniale - mais Mayenne - jamais il n'y a eu de coloniale à Mayenne - j'aime mieux partir".

Quant au P.C. de la D.B c'est à St Germain en Laye qu'il se fixa. Il y occupait, pour les bureaux de l'E.M, l'ancien établissement hippique de transition, choisi par Dio parce qu'il y avait des écuries et un petit manège.

Avec beaucoup de chance je découvris une villa que venaient de lâcher les Américains. On y fit venir les quelques meubles sauvés de Metz, grâce à ma belle-mère Flandin, et qui avaient trouvé abri à Dijon chez notre ami Rivoire - et les meubles de Beauvais entassés dans le garage de Cure. Tout cela n'était pas en parfait état - mais du moins après 6 ans de vie errante chez les uns ou chez les autres, nous retrouverions-nous chez nous, dans nos meubles - et même sans chauffage nous étions tous ravis - surtout qu'une petite Marie⁷⁵ était venue porter à 6 le nombre des petits nains.

Faisant passer des examens, lors de la naissance, je n'avais été prévenu qu'avec 24h de retard et j'étais arrivé aussi vite que possible alors, à la maternité de Port Royal - où je trouvai une chère Maman tout heureuse, toujours vaillante, mais si fatiguée et une pauvre petite Marie n'ayant le droit de porter que les affaires de la maternité - c'étaient de vrais haillons !

Heureusement l'emménagement put se faire pendant ce temps - au moins l'indispensable, et c'est dans la villa de St Germain, qu'enfin vêtue de "sa" layette Marie et sa Maman purent rentrer.

Dans le grand hall on avait pu installer un poêle à bois qui chauffait le bas et aussi l'étage par la cage d'escalier. Le vieil "argos" de Beauvais et Avallon chauffant la chambre des bébés - Joseph et Marie. Madame Leroy, et sa fille Ginette, et Marcelle,⁷⁶ nous avaient accompagnés depuis Avallon. Madame Leroy régnait sur la cuisine et Marcelle s'occupait des enfants en aidant Maman. Ce premier hiver fut rude - et il gela à pierre fendre lors du baptême à l'église de St Germain, Henri Lorenzi étant parrain, et Odile marraine.

Les classes avaient repris : Michel et Georges à St Erembert, Hélène et Odile à Ste Thérèse.

Quant à moi je m'étais remis à cheval après 6 ans d'interruption. La Section équestre de École de Guerre avait une vingtaine de chevaux à l'Établissement hippique - l'écurier était alors St Quentin, vieux camarade de Rouvillois, et je montais successivement deux chevaux, Pernot et Sirius. Ce furent aussi les débuts de Michel et de Georges, avec le brave adjudant Berthelot.

⁷⁵ Née le 29 Octobre 1945

⁷⁶ Marcelle Rousselet

****/****

A propos des G.T ou Groupes Tactiques :

GTD = DIO

GTL = LANGLADE

GTV = initialement, GT Warabrot, du nom du Colonel Cdt le 501 REC en Normandie, puis remplacé par Billote, puis par le Lt-Colonel de Guillebon dans les Vosges. Temporairement le Colonel Vézinet a remplacé Guillebon, en mission à Paris, lors de l'affaire de Grussenheim pendant quelques jours vers le 28/01/1945. (Colonel Dehen)

Le 25 Janvier 1995, le colonel Debray mourait ; il allait rejoindre son épouse dont pas un instant depuis le 27 Septembre 1992, la pensée ne l'avait quitté.

*C'est le Général de Boissieu qui m'a permis d'avoir ce document Les pages 5 et 6 manquaient, je les ai demandées à Pau, et elles me sont parvenues en Avril.
Ma première idée était de le photocopier, mais envoyé par fax, la photocopie n'en est vraiment pas bonne. Didier a fait faire une copie du document, que j'ai vérifiée et corrigée. Ceci est donc une copie.*

Dossier 68.3237

Arme

Modèle 322/24

ou

A.B.O.

ÉTAT DES SERVICES

Format 21x27

Service

Cadre :

⁷⁷ 22^{ème} D.M.

NOM ⁷⁸ :	<u>DEBRAY</u>
Prénoms :	Pierre, Alfred, Georges, Joseph
Né le	15 Octobre 1907, à Charenton le Pont (Seine) ⁷⁹
N° d'identification :	1/07/10/75/018/000
N° d'immatriculation au recrutement :	27 601 01146
Marié le	9/10/1933 à Melle FLANDIN Violette alors domicilié à Paris
Autorisation donnée le	, par le Général cdt sup. T. M. N° 3 932

Indication des services, affectations ou positions diverses 1	Grades successivement obtenus 2	Dates correspondant à chacune des inscriptions des colonnes 1 et 2 3	Observations ou indication des décisions de référence 4
Engagé volontaire pour 8 ans à la Mairie de Beauvais au titre de l'École spéciale Mre de St-Cyr le		3/10/1926	
A été compris sur la première partie de la liste de recrutement de la classe 1927, de la subd. de Beauvais dans le canton de Beauvais N° 1146 au registre de recrutement.			
Admis comme élève à l'École Spéciale Militaire à la suite du concours de 1926 avec le N° 178 sur 323 élèves reçus.			
Incorporé le 5/10/1926. Arrivé à l'École et élève Officier le	E.O	6/10/1926	
Nommé sous-lieutenant le	S/Lieutenant	1/10/1928	
Affecté au 97 ^{ème} Rgt d'Inf. par décret du 18 Septembre 1928 (JO. Du 25 Sept. 1928).			
RdC de l'École le	"	1/10/1928	
Arrivé au corps de l'Armée du Rhin 2 ^{ème} Cie le	"	1/10/1928	
Dirigé avec son unité sur Autun le	"	27/5/1930	
Franchit la frontière le	"	28/5/1930	
Affecté au 13 ^{ème} Rgt d'Inf le	"	16/6/1930	
par suite de la dissolution du 97 ^{ème} R.I.(D.M. N° 7179 PO/I du 27/5/30)			
Nommé lieutenant pour prendre rang au (JO du 23/9/1930)	Lieutenant	1/10/1930	



ARMEE DE TERRE

⁷⁷ Indication du corps de service

⁷⁸ Le nom doit être porté en lettres capitales

⁷⁹ après indication de la commune de naissance, indiquer le département (ou le territoire d'origine)

Indication des services, affectations ou positions diverses ⁸³ 1	Grades successivement obtenus 2	Dates correspondant à chacune des inscriptions des colonnes 1 et 2 3	Observations ou indication des décisions de référence 4
<p>Inscrit au T.A. année 1951 pour le grade de lieutenant-colonel Inf. avec n°40 - J.O.R.F du 23.2.50 page 13 098 par arrêté en date du 12 juin 1951 (J.O.R.F. en date du 16 juin 1951, page 6304 de l'Infanterie). Passe à l'armée de l'A.B.C. avec son grade et son ancienneté de grade.</p> <p>Promu au grade de lieutenant-colonel par décret en date du 30 juin 1951 avec prise de rang du (J.O.R.F en date du 3 juillet 1951 page 6958).</p> <p>Désigné pour continuer ses services en E.O. avec embarquement à/c du (D.M. n°164 487/PM/2C en date du 2 octobre 1951.</p> <p>Quitte TUNIS par VA à destination de SAIGON (Indochine) sur PARIS le..... Arrive à SAIGON le Affecté aux F.T.N.V. - Z.S. (Cie de Cdt de la zone).</p> <p>A la disposition du colonel Cdt la zone A.M. N°31 000/EMIFT/BP/3.MO du 7.12.1951 pour compter du Dirigé sur le 1^{er} R.C. le (Exécution T.O. N°113/25931 en date du 11.2.1952 du Général de C.A. Cdt les F.T.N.V.</p> <p>Affecté au 1^{er} Rgt de chasseurs par A.M. N°489/EMIFT/BP/3.MO et placé à l'E.H.R. à/c du dit jour.</p> <p>Prend les fonctions de commandant en second du Rgt le Muté au G.A. du 1^{er} R.E.C. par AM N°28 011/EMIFT/BP/3.MO en date du 1er septembre 52, notifié sous le N°20 624 FTNV/I/PERS en date du 10 septembre 52 et pour compter du R d C du 1er Rgt de C à/c du Par N d S N°9814/EMIFT/BP/5/LE du 22.9.52 du Gal. de C.A Cdt en chef en INDOCHINE est désigné pour prendre le commandement du 1er G.A. du 1er R.E. de Cavalerie p/c du Par changement de dénomination (réorganisation des U.A.) le 1er G.A. du 1^{er} R.E.L. devient le 1^{er} G.A. p/c du</p>	<p>Lt-Colonel</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p>	<p>01/07/1951</p> <p>01/12/1951</p> <p>25/11/1951</p> <p>01/12/1951</p> <p>02/12/1951</p> <p>14/02/1952</p> <p>31/07/1952</p> <p>15/09/1952</p> <p>15/09/1952</p> <p>25/09/1952</p> <p>01/04/1953</p>	



ARMÉE DE TERRE

⁸³ Dans le cas où un intercalaire serait nécessaire, apposer le cachet "certification"

<p>Nommé au commandt de la subd Mil. de l'OISE à BEAUVAIS par arrêté du 7 janvier 1958 (JO du 25.1.58).</p> <p>Admis sur sa demande à faire valoir ses droits à pension de retraite d'ancien noté de services à/c du</p> <p>RdC de l'Armée active le (DM N°03724/PM/ADM/CAV/OFF du 31 janvier 1958).</p> <p>Par décision du SEFA "Terre" en date du 28.3.58 (JO du 13.4.58) est nommé avec son grade et son ancienneté de grade dans les réserves à/c du jour de sa radiation des cadres de l'active soit le 1.3.58 et affecté pour administration à l'EM du G.S. d'AMIENS.</p> <p>En exécution des prescriptions de la D.M. N°2755/EMAT/ I.O du 20 septembre 1962 passe sous l'administration à l'EM de la Subd. Aut. de l'OISE à/c du 1^{er} octobre 1962 par AM N° 575 434/PM/3/02 du 20.10.62.</p> <p>Par décision du 7 avril 64, prise en application de l'art. 29 de la loi du 1.12.56 est maintenu dans les cadres de Réserve sur sa demande.</p> <p>Classé dans l'affectation individuelle de défense par décision N° 2243/I/M/AID en date du 25 novembre 65 du Gal. Cdt la 2^{ème} R.M LILLE. Placé dans la position "hors cadres" à/c du</p> <p>Muté de la Subd. Mil de l'OISE l'D.M de la 22^{ème} DM à AMIENS en exécution des prescriptions de la DM n° 543 627 /PMAT/ EG/I.B du 6 mai 66 à compter du "REORGANISATION TERRITORIALE"</p> <p>Rayé des cadres à compter du par décision du 21.11.67 prise en application de l'art. 29 de la loi N° 56 1221 du 1.12.56 modifiée par décret N° 67 393 du 28.4.67 (JO du 18.5.67) Admis à l'honorariat de son grade.</p> <p>.</p>	<p>Colonel</p> <p>Colonel</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p> <p>"</p>	<p>07/01/1958</p> <p>01/03/1958</p> <p>01/03/1958</p> <p>01/03/1958</p> <p>25/11/1965</p> <p>01/07/1966</p> <p>01/07/1966</p>	
---	--	---	--



INTERCALAIRE N°1 CAMPAGNES

TAUX	DURÉE DE LA CAMPAGNE	DÉSIGNATION DE LA CAMPAGNE
	du 01.10.1928 au 25.05.1930	EN ALLEMAGNE-OCCUPATION
	du 21.11.1931 au 23.11.1931	AFFECTÉ EN AFN - EN MER
	du 24.11.1931 au 08.03.1932	SÉJOUR EN ALGERIE - TC
	du 09.03.1932 au 30.03.1932	SÉJOUR AU MAROC - TM
	du 31.03.1932 au 19.10.1932	" - SUD MAROCAIN
	du 20.10.1932 au 09.04.1933	" - TM
	du 10.04.1933 au 17.09.1933	" - SUD MAROCAIN
	du 18.09.1933 au 06.11.1933	EN CONGÉ DE FIN DE CAMPAGNE
	du 07.11.1933 au 20.11.1933	SÉJOUR AU MAROC - TM
	du 21.11.1933 au 15.09.1934	" - SUD MAROCAIN
	du 16.09.1934 au 19.09.1934	RAPATRIÉ EN FRANCE - EN MER
	du 20.09.1934 au 13.11.1934	EN CONGÉ DE FIN DE CAMPAGNE
	du 02.09.1939 au 16.06.1940	EN FRANCE EN GUERRE - AUX ARMÉES
	du 17.06.1940 au 19.10.1943	EN ALLEMAGNE - CAPTIVITÉ
	du 20.10.1943 au 05.06.1944	EN FRANCE EN GUERRE - S/P DE GUERRE
	du 06.06.1944 au 27.08.1944	EN FRANCE EN GUERRE - INTÉRIEUR
	du 28.08.1944 au 28.02.1945	" - AUX ARMÉES
	du 01.03.1945 au 25.04.1945	"- INTÉRIEUR
	du 26.04.1945 au 08.05.1945	" - AUX ARMÉES
	du 09.05.1945 au 28.05.1945	EN ALLEMAGNE - OCCUPATION
	du 07.02.1948 au 09.02.1948	AFFECTÉ EN AFN - EN MER
	du 10.02.1948 au 24.11.1951	SÉJOUR EN TUNISIE - TU
	du 25.11.1951 au 01.12.1951	DÉSIGNÉ POUR L'EO - EN AVION
	du 02.12.1951 au 17.05.1953	SÉJOUR EN INDOCHINE
	du 18.05.1953 au 19.05.1953	RAPATRIÉ SANITAIRE - EN AVION
	du 11.06.1953 au 10.09.1953	CONGÉ DE FIN DE CAMPAGNE
	du 16.08.1954 au 04.08.1955	EN ALLEMAGNE - OCCUPATION
	du 22.04.1956 au 22.04.1956	EN AVION
	du 23.04.1956 au 08.10.1956	EN ALGÉRIE (OPÉRATIONS)
	du 09.10.1956 au 09.10.1956	EN AVION



ARMÉE DE TERRE

<p style="text-align: center;">CITATIONS <i>(Avec Croix de Guerre ou Croix de la Valeur militaire)</i></p> <ul style="list-style-type: none"> - Citation à l'ordre de la brigade n° 57 du 30.12.1933. - Chevalier de la Légion d'Honneur arrêté du 1.12.1942 O.G. N° 877/D du 08.10.1942 (JO du 13.12.1942) - Citation à l'ordre du Corps d'Armée O.G. N°11 du 13.01.1945 du Gal. Cdt la 2^{ème} D.B - Officier de la Légion d'Honneur du 07.07.45 page 6557 - décret du 12.6.45. (ou <u>18/06</u>) - Citation à l'ordre du Corps d'Armée O.G. N° 516 du 23.05.53 du Gal Cdt en chef en E.O - Citation à l'ordre de la Brigade O.G. N° 332 du 26.10.1956 du Colonel Cdt la 5^{ème} D.B <p style="text-align: center;">- VOIR INTERCALAIRE N°2 -</p>	<p style="text-align: center;">Témoignages de satisfaction, lettre de félicitations, citations sans attributions de Croix etc. ...</p> <ul style="list-style-type: none"> - T.S.D du 18.08.1952.
DECORATIONS	
1° Françaises	2° Étrangères
<ul style="list-style-type: none"> - Croix de Guerre T.O.E avec Étoile de Bronze. - Médaille Coloniale avec agrafe "MAROC" brevet N° 503 231 du 10.10.34 - Croix du Combattant - Croix de Guerre 1939 - 1945 avec 2 palmes - 1 Étoile de Vermeil - Médaille Coloniale (agrafe E.O) - Médaille Commémorative (guerre 39/45) brevet N° 503 231. - Croix de guerre des T.O.E. avec Étoile de Vermeil. - Commandeur de la Légion d'Honneur - décret du 19.08.58 (J.O. du 23.08.58). 	<ul style="list-style-type: none"> - PRESIDENTIAL UNIT CITATION Attestation n° 3037/POI du 10.09.1948. - Commandeur du NICHAM IFTICKHAR brevet N° 1437 du 15.06.1950.

INTERCALAIRE N°2

CITATION A L'ORDRE DE LA BRIGADE O.G. N° 57 DU 30.12.1933

"Jeune officier énergique et plein d'allant. A remarquablement conduit sa section de mitrailleuses le 17 Mai 1933 au cours de l'opération de liaison de TILLOUGHIT -- TALMEST. A l'arrivée sur l'objectif, a pris les plus judicieuses dispositions pour combattre toute réaction de l'ennemi et faciliter les travaux d'organisation défensive."

CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE T.O.E.

CHEVALIER DE LA LEGION D'HONNEUR O.G. N° 877/D DU 08.10.1942 -

Arrêté du 01.12.1942 (J.O. du 13.10.1942).

"Officier ardent qui n'a cessé de multiplier les preuves de son énergie et de sa bravoure. Le 09 Juin 1940 sur l'Aisne, a entraîné les unités du groupement temporaire qu'il commandait malgré la violence des bombardements d'Artillerie et d'Aviation, a enrayé la progression de l'ennemi qui avait franchi l'Aisne et le canal latéral et brisé au corps à corps, trois assauts au cours de la journée.

"Le 10 Juin, couvrant le flanc de son Bataillon débordé, a maintenu sa position et se repliant par ordre dans des conditions très difficiles, a réussi, après un combat en retraite pied à pied, à interdire à l'ennemi un pont de la VESLE.

"Le 16 Juin, a réussi à chasser l'ennemi de LUSIGNY, permettant ainsi à la Division de gagner la SEINE.

"A été pour tous ses subordonnés, un exemple d'énergie et de vibrant patriotisme."

(Annule la citation de l'ordre de l'Armée N° 468/C).

CES NOMINATIONS COMPORTENT L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE AVEC PALME.

CITATION A L'ORDRE DU CORPS D'ARMÉE O.G. N° 11 DU 13.01.1945

Du Général commandant la 2^{ème} DB

"Cet officier complet joignant à un jugement très sûr, une audace lucide et un courage personnel éprouvé. A assuré le commandement d'un ensemble d'unités blindées entre BADONVILLER et STRASBOURG où il donna la mesure de ses capacités. Aussi décidé dans l'offensive que clairvoyant dans la défense, calme dans toutes les situations, réunit toutes les qualités de chef."

LES PRESENTES CITATIONS COMPORTENT L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE AVEC ÉTOILE DE VERMEIL.



ARMÉE DE TERRE

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR (J.O. du 7.7.1945 - page 6557) décret du 12.06.1945.

"Officier Supérieur d'une haute valeur. A eu une très brillante conduite pendant la campagne de 1940, et a repris du service dès qu'il à pu le faire en Août 1944. S'est imposé immédiatement par ses qualités morales et par son ardeur au combat. S'est très rapidement adapté aux conditions nouvelles d'engagement des unités blindées et a assuré avec maîtrise le commandement d'éléments de toutes Armes pendant les opération de 1944 -1945. Commandait la colonne de droite pendant la marche sur STRASBOURG et par son allant, ses dispositions prises et son esprit de décision, a rempli sa mission au delà de tout espérance en éprouvant le minimum de pertes.

"Était à la tête de son sous-groupement engagé pendant les dernières attaques de la plaine d'ALSACE en Décembre 1944 où il a aussi admirablement réussi dans l'offensive que dans la défensive. Le 28 Janvier 1945 après la mort de son chef a pris le commandement des unités attaquant GRUSSENHEIM où il a manœuvré avec hardiesse, s'emparant du village malgré une résistance acharnée, l'organisant avec promptitude et désorganisant deux contre-attaques lancées par l'ennemi dans la nuit suivante."

LA PRÉSENTE CITATION ENTRAINE LE DROIT AU PORT DE LA CROIX DE GUERRE AVEC PALME. (Annule la citation à l'ordre de l'Armée accordée par décision 751 du 22 Mai 1945).

CITATION A L'ORDRE DU CORPS D'ARMEE O.G. DU 23.05.1953 - Du Gal Cdt en chef en E.O.

"Commandant d'un groupement amphibie en opération dans la zone Sud du Nord-VIETNAM, depuis près de cinq mois a fait preuve des qualités manœuvrières de prudence et d'audace à la fois, qui lui ont permis d'obtenir des résultats remarquables tant dans la pacification qu'au combat. Au mois de Janvier 1953 en débloquent le poste de NGO-KHE, et plus particulièrement encore au mois de Mars 1953 au cours des multiples opérations au Nord de PHU-LY, a su, par un emploi judicieux de ses moyens organiques et des éléments de renforcement d'Infanterie et d'Artillerie, mener une contre-guérilla efficace qui a conduit à la destruction de l'Infanterie rebelle locale."

CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE DES THÉÂTRES D'OPÉRATIONS EXTÉRIEURES AVEC ÉTOILE DE VERMEIL.



CITATION A L'ORDRE DE LA BRIGADE O.G. N° 332 DU 26.10.1956 - du Colonel Comandant la 5^{ème} D.B

"Débarqué à la tête du 2^{ème} Régiment de Spahis Algériens, a dirigé dès son arrivée en ORANIE, avec ardeur et dynamisme de nombreuses opérations dans la région d'AIN-TEMOUCHENT, mettant hors de combat d'importantes bandes rebelles."

" Commandant du difficile quartier du PALMIER, à la frontière marocaine pendant les mois de juillet, août et septembre 1956, a mené de pair les interventions rapides de ses éléments, de nombreuses patrouilles et embuscades et, une notion bienfaitrice de pacification".

" Par son action efficace a contribué à l'anéantissement d'importantes bandes rebelles".

CETTE CITATION COMPORTE L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE DE LA VALEUR MILITAIRE AVEC ETOILE DE BRONZE.

.....

1^{er} Régiment de Chasseurs
Décision N°165 du 20 Août 1952

TEMOIGNAGE DE SATISFACTION (Ordre Général N°1474 en date du 18 Août 1952 du général de C.A. commandant les F.T.N.V.)

A L'ORDRE DE LA DIVISION

DEBRAY – Lieutenant-Colonel – 1^{er} Régiment de Chasseurs.

" Volontaire, ardent et convaincu pour servir en Indochine, a commencé son séjour au Tonkin comme Adjoint au Commandant en zone sud. De Décembre 1951 à Février 1952, au cours d'une période particulièrement troublée, n'a ménagé ni ses forces ni sa santé pour seconder son Chef dans des circonstances souvent critiques et dans l'exécution de diverses opérations de détail.

Au cours des six mois suivants, comme Commandant en second le 1^{er} Chasseurs, a fait preuve de réelles et brillantes qualités de commandement, cherchant toutes occasions de se porter auprès des unités engagées en opérations pour leur apporter réconfort et appui.

Par un sentiment élevé de son devoir a payé généreusement de sa personne."

"Le Chef de Corps lui adresse ses bien vives félicitations."

* * *



DEUXIEME DIVISION BLINDEE
GROUPEMENT TACTIQUE V.
S/GROUPEMENT P.

**COMPTE-RENDU sur les opérations
du Sous-Groupement PUTZ
les 27, 28, et 29 Janvier 1945**

JOURNEE DU 27 -

Le 27 Janvier à 03h30, le Lt-Colonel PUTZ recevait l'ordre de porter son Sous-Groupement de SELESTAT à GUEMAR pour 08h00.

Un ordre préparatoire avait dès le 26 prévu la formation de la colonne, aussi le départ se fit-il sans heurt, et à l'heure dite la tête du Sous-Groupement se présentait à GUÉMAR.

Le Lt-Colonel PUTZ étant depuis 07h00 au G.T.V. pour y prendre les ordres, il charge le Commandant DEBRAY d'amener la colonne dans la région du carrefour 177 (798-510). La tête s'arrête au carrefour et le Lt-Colonel explique aux Cdts d'unités la mission qu'il a reçue.

"Renforcé du Bataillon de Légion du Cdt de SAIRIGNE, le Sous-Groupement doit franchir la Blind et s'emparer de GRUSSENHEIM."

La mission particulière de la Légion étant de faire une tête de pont sur la Blind autour du pont détruit en 807-506. Le Génie de la 1ère D.M.I. devant alors rétablir le pont qu'empruntera le S/Groupement pour attaquer GRUSSENHEIM, tous moyens réunis.

Le Cdt de SAIRIGNE dont le Bataillon doit arriver à pied de BERGHEIM prévoit que ses Compagnies seront sur place vers 10h30. En fait elles ne pourront arriver avant 12h. Elles se mettent aussitôt en place de part et d'autres du carrefour 177, face à l'Est, mais elles doivent assurer le halage de leurs bateaux pneumatiques, ce qui est pénible et long. Enfin le camion BROAKWAY⁸⁵ américain s'est enlisé, et une fois dépanné ne veut pas continuer sa route ; il faut s'assurer que les éléments d'un pont Bailey pourront être amenés. Bref, avec tous ces contre-temps le franchissement de la base de départ n'a lieu que vers 14h30. Le Lt-Colonel PUTZ ne se fait pas d'illusion sur la possibilité d'enlever GRUSSENHEIM avant la chute du jour, cependant il sera intéressant de construire le pont dans la nuit pour déboucher le lendemain à l'aube.

La progression se fait sans incident, jusqu'à la rivière. Pour aller plus vite une compagnie de Légion, la 3ème, franchit la Blind à gué, et établit ses éléments sur la rive Est. A sa gauche, la 1ère passe en bateaux et derrière elles la 11ème Compagnie à gauche, la 12ème Compagnie à droite. Deux chars de leur côté réussissent à passer à gué.

La nuit tombant le Lt-Colonel PUTZ stoppe la progression, le Génie vient faire les reconnaissances.

Il n'y a eu jusqu'alors que de faibles réactions de l'ennemi, artillerie et infanterie n'ont tiré que de façon sporadique.

Vers 19h00, arrivent les camions BAILEY qui vont à pied d'œuvre décharger leur matériel. Le secteur est absolument calme.

Le Génie commence à travailler. Brusquement à 22h30 environ se déclenche un tir d'artillerie, probablement automoteurs, mortiers et une batterie d'obusiers de 3 pièces ainsi qu'un tir de mitrailleuses lourdes.

⁸⁵ Chargé du pont à lancer

Dès les premières rafales, la section du Génie a des pertes considérables : 10 tués, 30 blessés, le Lieutenant qui la commande, les Sous-Officiers sont de ce nombre, les survivants ne peuvent continuer le travail et se replient.

Pendant une heure le tir allemand continue causant aux Cies de lourdes pertes en hommes et en matériel, un T.D en particulier est mis hors d'usage. Le froid a gelé nos gens, et peu de trous ont été creusés dans la terre durcie par le froid et ceci explique les pertes.

Notre artillerie a riposté par des tirs brutaux de représailles et peu à peu le feu ennemi se ralentit jusqu'à n'être plus qu'un harcèlement, dans le temps et dans l'espace

JOURNEE DU 28 -

Dès le jour, le Lt-Colonel PUTZ nous donne des ordres pour qu'un BROAKWAY soit amené, et une autre section du Génie de la 1ère D.M.I. en assurera le lancement.

Cette opération a lieu dans les meilleures conditions, aucune réaction de l'ennemi.

Vers 10h, les Cdts d'unité sont réunis, le Lt-Colonel leur donne ses ordres définitifs.

L'attaque de GRUSSENHEIM se fera par l'Ouest et le Sud, l'action principale étant celle de l'Ouest que mèneront le Bataillon de Légion et le S/Groupement en entier, à l'exception de la C.A. renforcée d'une section à deux chars qui agira sur l'axe JEBSHEIM-GRUSSENHEIM.

L'action principale sera commandée par le Commandant DEBRAY. Il dispose de 2 colonnes :

- Au Nord : La 1ère Cie de Légion, renforcée d'une section de mitrailleuses de la Légion.

- Au Sud : La 2ème Cie de Légion

La 12ème Cie.

La colonne Nord sera commandée par le Cdt de SAIRIGNE de la Légion.

La colonne Sud par le Capitaine de WITASSE, du 501.

Le Capitaine FLORENTIN représentera le Lt-Colonel PUTZ auprès du Capitaine DUAULT Cdt la C.A. et la section de chars MICHARD.

Les T.D. de l'Enseigne de Vaisseau ROBIN qui remplace l'Aspirant MAYMIL blessé, appuieront l'opération principale.

Un escadron du T.D. du 2ème Chasseurs, sera vers 11h20 annoncé, il aura la mission toute statique de protéger le flanc Nord de l'attaque contre une menace de blindés signalés dans ELSSENHEIM.

L'Artillerie doit de 12h30 à 12h35, effectuer un tir de 155 sur l'objectif.

Puis de 12h50 à 13h faire une préparation de l'attaque. L'heure du débouché de celle-ci est fixée à 13h.

Mettant à profit les tirs de l'Artillerie, l'aspirant de BAILIANCOURT du 501 va chercher à tirer le T.D. touché la veille et un char récemment immobilisé qui obstruent l'accès du pont et en empêcheront le franchissement à tout véhicule, mais impossible d'approcher, l'ennemi aux aguets interdit tout travail.

Vers 12h45 le harcèlement ennemi devient de la contre-préparation et il semble que non seulement le débouché, mais encore la traversée du glacis séparant base départ et objectif doivent être très difficiles.

Cependant, mis au courant, le Lt-Colonel PUTZ qu'a rejoint le Commandant PUIG⁸⁶ maintient les ordres.

A 12h55 environ le Cdt DEBRAY qui est au ponceau sur le fossé d'irrigation en 802-509 est rappelé au P.C., le Lt-Colonel PUTZ vient d'être tué, le même obus blessant mortellement le

⁸⁶ chef d'E.M. du G.T.V.

Cdt PUIG et le Capitaine PERICQUET Cdt de l'escadron de T.D. du 6ème chasseurs arrivé en renfort.

Dès le débouché, la progression est stoppée par de violents tirs ennemis, bien ajustés, il ne semble pas qu'il soit, surtout au Nord, possible de continuer vers le village ; la colonne Sud infléchit son mouvement vers le Sud et nettoie le bois triangulaire 807-495, où elle fait une quarantaine de prisonniers.

A ce moment vers 14h un message du Capitaine DUAULT apprend qu'il tient "l'étoile du Sud de GRUSSENHEIM" par ailleurs le Capitaine de WITASSE apprend par un radio du Lt MICHARD que le détachement a pénétré dans GRUSSENHEIM. Saisissant l'importance de ce renseignement le Capitaine de WITASSE qui sent sa colonne bloquée demande l'autorisation de faire son effort par l'axe JEBSHEIM-GRUSSENHEIM.

Il reçoit alors l'ordre de prendre sous son commandement un détachement mixte : 11ème Cie - BACHY- et ce qui reste de chars et T.D. et de rejoindre au plus vite JEBSHEIM par le moulin de JEBSHEIM.

La 11ème Cie est prévenue et repasse le pont, monte dans les H.T. et accompagnée des chars file vers JEBSHEIM. Lorsque le Capitaine de WITASSE y arrive, une déception l'y attend, le Capitaine DUAULT n'a pu seul avec sa section de mitrailleuses et sa section de mortiers, se maintenir dans GRUSSENHEIM, après s'y être accroché près de 2h, il a dû se replier. Devant cette situation nouvelle et étant donnée l'heure avancée - 15h - le Capitaine de WITASSE demande ce qu'il doit faire. Il lui est répondu que l'ordre est maintenu

A ce moment; le Lt-Colonel de GUILLEBON, Cdt le G.T.V. arrive au P.C. du S/Groupement et explique l'importance capitale que la réussite de l'opération revêt aux yeux du Commandement. Un peloton de T.D de l'Enseigne HIDDEN doit arriver en renfort, il va immédiatement être poussé ainsi que la section du Génie CANCEL sur JEBSHEIM, le Capitaine de WITASSE demandant des moyens supplémentaires.

Les fantassins faisant l'action vers l'Ouest, sont entre temps arrivés à l'abattoir de GRUSSENHEIM et s'apprêtent à en repartir pour le village lorsqu'ils voient en décrocher la C.A. et ses 2 chars de soutien. Étant sans liaison radio avec le P.C. ils croient que la C.A. décroche en vertu d'un ordre général, et à leur tour, ils se replient.

Le Commandant de SAIRIGNE en prévient le Cdt DEBRAY qui lui apprend que loin de se replier il faut plus que jamais attaquer car le Capitaine de WITASSE attaque par JEBSHEIM.

Vers 16h20 les premiers éléments de la C.A. atteignent à nouveau GRUSSENHEIM, le P.C. en est informé à 16h30.

Immédiatement un élément léger du P.C. se porte vers GRUSSENHEIM composé du Commandant et du Capitaine THIOLLIERES du XI/64, la liaison radio sera assurée par le H.T. de l'artillerie, 1 H.T. du P.C. en panne restera sur place assurant la liaison avec le Commandant de SAIRIGNE, le reste du P.C. ne fera mouvement qu'après complet nettoyage de l'objectif.

Vers 17h cet élément léger arrive à GRUSSENHEIM. La situation y est encore assez confuse. La C.A. débordant le village en tient la corne N.O. La 11ème Cie tient solidement le carrefour S.E., en a nettoyé les alentours et s'apprête à se porter au N.E. avec l'appui des chars et T.D. qui arrivent.

Un télégramme du G.T.V. arrive disant qu'un message allemand capté, ordonne de reprendre dès la nuit tombée, le village de GRUSSENHEIM. Il s'agit donc d'en finir rapidement.

Heureusement les fantassins venus par l'Ouest arrivent, les dernières maisons sont nettoyées, une centaine d'Allemands sont pris.

A 19h20 l'opération est terminée, il reste à coordonner la défense ; à cet effet les Cdts d'unité sont réunis et rapidement les ordres suivants sont donnés :

- La 11ème Cie renforcée d'une section de la 12 et de 3 T.D assurera la défense de la corne N.E.

- La C.A. renforcée de 2 T.D. et 1 Sh. assurera la défense de la corne N.O.

- La 1ère Cie de Légion renforcée d'1 Sh. aura la face Ouest à son compte
 - La section du Génie tiendra la lisière Sud
 - La 2ème Cie de Légion réduite à la valeur d'une section, renforce la 12ème Cie qui a pour mission de tenir la face Est avec 1 T.D. et 1 Sh.
 - 1Sh. immobilisé mais pouvant encore tirer est à la face Sud.
- Le Capitaine THIOLLIÈRES prépare des tirs d'arrêt sur toutes les faces du village. Les divers H.T. radio étant tous plus ou moins dérangés voire détruits, chaque point d'appui détache un agent de transmissions au P.C. établi dans une des très rares maisons du village encore debout.
- De son côté le Cdt de SAIRIGNE continue à garder la tête de pont avec sa 3ème Cie de Légion, les 2 chars en panne de terrain et sa Cie lourde. Aucune liaison ne sera effectuée au cours de la nuit par patrouille, seule la radio nous reliera.
- Vers 21h30 la défense du village est définitivement assise. Le Lt LUC qui est allé rendre compte au G.T.V. et voir au moulin de JEBSHEIM le Lt-Colonel ROBLIN Cdt un S/Gpt de la 5ème D.B. , rentre vers 23h30. Le Lt-Colonel ROBLIN par une exacte compréhension de la mission commune avait déjà envoyé un de ses officiers en liaison pour proposer toute l'aide en son pouvoir et en particulier celle de son artillerie. Après le passage du Lt LUC il envoie un de ses chars légers à GRUSSENHEIM pour assurer la liaison.

JOURNÉE DU 29 -

Vers 01h00 arrive au P.C. le Capitaine d'ARNAUDY adjoint au Lt-Colonel ROBLIN venu pour préparer la relève.

Un ravitaillement en munitions et combustible est apporté à 03h00, c'est le 3ème depuis la prise de GRUSSENHEIM, ce qui est tout à l'honneur du 4ème Bureau et de ses services.

Depuis la fin du nettoyage du village la réaction allemande a été faible : quelques obus, mais dès 23h, (le 28) la cadence s'est un peu accélérée : 2 coups par minute environ, coupés vers 03h00 par une concentration de 50/60 coups en 5 minutes qui aussitôt, attire sur ELSENHEIM une réplique de notre artillerie.

Nouvelle concentration vers 05h30 et vers 06h00, les premières rafales d'armes automatiques claquent.

Immédiatement la 12ème Cie rend compte que les Allemands tentent de s'infiltrer devant elle, dans les vignes, mais elle les tient.

06h30, le feu d'infanterie gagne toute la face Est et de proche en proche la face Nord.

Dès les premiers coups le Capitaine THIOLLIÈRES a déclenché les tirs préparés, puis sans qu'il soit besoin de lui en faire la demande au fur et à mesure qu'arrivent les renseignements des Cies, il lancera tirs sur tirs avec une maestria qui force l'admiration de ceux qui le voient travailler et lui vaut la plus belle récompense que puisse avoir, je crois, un artilleur, celle d'entendre les fantassins lui crier "en plein dessus, continuez" !

Dès 10h00 on signale un repli de l'infanterie ennemie, mais bientôt elle revient à l'attaque, avec beaucoup moins de brio cette fois, et elle est vite arrêtée, puis c'est le repli général ou plutôt la fin du combat par extinction, et à leur tour, nos fantassins quittent le village et s'avancent vers des maisons un peu écartées des tranchées, ramassant les prisonniers ; il y en aura près de 150.

Les cadavres jonchent le sol, devant la 12ème en particulier, il y en a à 2 mètres des lisières. 2 Panthers ou Jaghpanters ont été détruits conjointement par les T.D. et les chars de l'escadron relevant, car la relève devait avoir lieu à partir de 08h30, le Lt-Colonel ROBLIN étant de sa personne arrivé à 07h30 ses premiers fantassins auront, aux côtés de la 11ème Cie, participé comme les chars du 1er Chasseurs, à la défense victorieuse du village.

Pendant toute la contre-attaque l'artillerie allemande aura été active, mais heureusement pour nous (elle) manquait de bouches à feu.

CONCLUSIONS:

- 1 - Les opérations de ces 3 jours ont été particulièrement dures en raison :
 - des conditions atmosphériques
 - de l'acharnement de l'ennemi.

- 2 - Les pertes des unités engagées ont été cruelles, plus spécialement dans la nuit du 27 au 28.
 - 18 Officiers - 260 S/Officiers et Soldats
 - Mais un village de France aura été reconquis.

- 3 - 3 panthers et jaghpanthers détruits
 - 300 prisonniers
 - 200 tués au minimum.
 - et surtout un cuisant échec de prestige sont à mettre au passif de l'ennemi.

De tels résultats sont dus à l'entrain magnifique de tous et à leur moral élevé.

P.C. Le 31 Janvier 1945

Le Chef de Bataillon DEBRAY, commandant le S/Groupement "P"

Notes :

G.T.V : groupement tactique «V»

D.M.I.

T.D : tanks destroyers

C.A. : compagnie d'accompagnement

H.T. : half-track

Sh : sherman

P : Putz, ici sous-groupement Putz

CTT : combat team (équivalent des sous-groupements)

LIAISONS RADIO

27 Janvier 1945

Venant de	à	Texte	HEURE	
			DépartArrivée
GTV	P	Route Illhausern carrefour 177 semble praticable, utilisez-la dès que possible pour mouvements et ravitaillement. Char tigre dans Grussenheim		1030
GTV	P	Prenez liaison avec voisins à l'est en vue de det. meilleur		
GTV av	P	axe de progression vers Grussenheim	1000	1008
GTV av	P	Donnez à l'avance en vue d'informer amis, l'heure à laquelle vous commencerez	1020	1035
GTV	P	D'après des rens. sérieux, Grussenheim solidement tenu par infanterie ennemie - mortiers installés au sud du village. 2 ou 3 Tigres et 4 automoteurs dans les parages.	1025	1045
P	GTV	Nous sommes en 177 - reconnaissance en cours Attendons infanterie amie	1100	1148
GTV av	P	Vous demande si Btn. légion arrive et tous renseignements.	1127	1150
P	GTV	Légion arrive ..?.. activez pontonniers.	1253	1315
GTV av	P	Un char enlisé enetc... Recovery est-il nécessaire	1325	1332
P	12°Cie	Protection de la Légion à droite	1300	1340
P	GTV	Réponse à votre 1300 : oui	1410	1414
P	12°Cie	De CASTELLANE doit venir au PC.Btn.	1450	1453
p	12°Cie	Appuyez légion avec votre jumelage et renseignez-nous	1500	1502
GTV	P	Donnez renseignements sur franchissement de la Blind . par moyens lourds	1505	1507
CA	P	Section mitrailleuse a trouvé passage en 803497 - est en liaison avec parachutistes -	1500	1525
11°Cie	P	D'après renseignements, opération hasardeuse vers gué en question - Section mit. a 1 tué, 1 blessé et se replie sur CA. Infanterie arrêtée par barrage artillerie à 300m de la rivière, reprend très difficilement progression.	1531	1535
P	12°Cie	Avez passage en.....	1615	1617
P	12°Cie	Annulez message	1539	1542
P	GTV	1ère Cie légion a passé la Blind en 707505 - peut-on tirer sur GRUSSENHEIM pour aider progression	1559	1600
GTV	P	Oui - pouvez tirer	1727	1730
GTV	P	5ème DB attaque GRUSSENHEIM à 2000 Prenez liaison avec FAURE stationné à JEBSHEIM en vue réaliser appui feu	1744	1750
GTV	P	Afin de permettre préparation d'artillerie sur GRUSSENHEIM retirez pour 21h30 tous détachements sue la Blind - 5ème DB attaque GRUSSENHEIM à 2200	1730	1800
P	GTV	Par suite protection du pont, sommes dans l'obligation de laisser éléments rive est de la Blind maximum 150m. Mot de passe	2036	2040
GTV	P	Cdt. 1er BLE ⁸⁷ se présentera dès que possible chez Cl.	2105	2110
GTV	P	ROBLIN à moulin de JEBSHEIM.	2120	2127
11°Cie	P	11°Cie signale que l'ennemi tire sur elle	2152	2155
12°cie	P	12°Cie signale pas mal de blessés chez amis de gauche. ⁸⁸		2243
P	GTV	Sommes contre-attaqués par ennemis		2243
GTV	P	Maintenir liaison N. et S. en vue conjugaison efforts.	2250	2252
P	GTV	Par suite ctre-attaque, Cie du Génie très éprouvée - 2 chars embourbés, 1 char détruit.	2305	2307
			2326	2330

⁸⁷ BLE : bataillon de légion étrangère⁸⁸ section du Génie de la 1ère Armée travaillant au Pont et Cie de Légion

28 Janvier 1945

Venant de	à	Texte	Heure	
			Départ	Arrivée
p	GTV	12 morts - 60 blessés - ligne maintenue - continuons pont au jour	2345	.. 0010
P	GTV	Demandons d'urgence ambulances ⁸⁹	0002	0004
P	GTV	Demandes de munitions	2400	0007
GTV	P	De source vraisemblable 20 Jag Panthers et un Btn d'infanterie sont à ELSSENHEIM	1000	1120
GTV	P	Un Tigre signalé dans GRUSSENHEIM	1000	1125
GTV	P	En vue parer à menace blindée à ELSSENHEIM un escadron de T.D. est demandé et achemine d'abord sur SARAZAC.	1005	1125
P	GTV	Heure H 1300	1000	1130
11°Cie	P	2 chars abîmés au pont		1215
GTV	P	Air support a déjà été demandé - peu probable en raison temps défavorable	1200	1220
GTV	P	Aviation sur ELSSENHEIM sera peut-être accordée. Impossible préciser l'heure		1230
DEBRAY	P	J'entretiens tir d'artillerie en lisière sud et ouest d'ELSENHEIM	1315	1330
P	DEBRAY	Colonel PUTZ tué - revenez immédiatement au P.C.	-introuvable	
P	11°Cie	Colonel PUTZ tué, remplacé par DEBRAY- Prévenez Cdt de SAIRIGNY qu'il remplace le Cdt DEBRAY- Il nous dira par vous si progression est commencée - qu'il nous tienne au courant par vous. ⁹⁰	1400	14007
C.A.	Section	Je suis à l'étoile au sud de GRUSSENHEIM	?	?
Cie chars	D	Je suis revenu à Jebnheim pour y retrouver la C.A. qui avait reçu l'ordre d'y revenir. Je demande des ordres		1507
P	P	Poussez immédiatement sur GRUSSENHEIM	?	?
Cie chars	Cie chars	Sommes stoppés à la lisière sud du village - demandons renforts	1545	1547
Cie chars	P	Demande des chars de toute urgence	1548	1549
11°Cie	P	Vous informe que C.A. a atteint premières maisons sud de GRUSSENHEIM	1555	1557
11°Cie	P	Éléments avancés progressent favorablement - ont atteint le village, se battent dedans	1600	1602
C.A	P	Situation à l'ouest : la C.A tient les lisières sud-ouest WITASSE et BACHY sont dans le village situation exacte ne m'est pas encore connue. Il y aurait intérêt à ce que la Légion soit sur la droite pour liaisons - Légion en vue.	1630	1635
P	GTV	Je porte mon PC à GRUSSENHEIM ⁹¹	1715	1720
P	GTV	(moment où le dernier élément quitte la côte 177)		
GTV	GTV	Demandons de toute urgence munitions de toutes sortes pour chars et chasseurs de chars	1750	1755
GTV	P	Toujours même source ennemie : organise pour ce soir forte contre-attaque à la tombée de la nuit et donne ordre à ses détachements de tenir dans GRUSSENHEIM à tout prix.		
GTV	P	Les munitions prélevées sur s/gnt ⁹² . C vous parviendront avant 2000h.		1905

⁸⁹ au préalable les ambulances de S/Groupement du Cdt Sarrazac avaient déjà été utilisées

⁹⁰ la Légion n'avait que des postes TSF portatifs ne pouvant pas entrer dans notre réseau

⁹¹ une fraction avant, comprenant le Cdt DEBRAY, le Cne THIOLIERES du XI/64, 2 Jeeps, 1HT radio du XI/64 s'était portée vers Grussenheim à 16h30

⁹² sous groupement Cantarel, frais, en réserve à Guémar

28 Janvier 1945 (suite)

Venant de	à	Texte	Départ	Heure Arrivée
GTV	P	Donnez votre situation et celle du Btn légion	1840	1915
GTV	P	Général 5°DB donne ordre au CTT de JEBSHEIM d'aider à tenir GRUSSENHEIM - demandez-lui directement ce dont vous avez besoin	1900	1920
P	BtnLégio n	Aucun mouvement sur route directe vers GRUSSENHEIM - danger. ⁹³	1933	1935
GTV	P	Intercepte : Attention pendant la relève - bien appliquer le mot de passe - signé FAHRZEUG	1945	1955
P	GTV	Sommes à GRUSSENHEIM- Installation défensive en cours - Btn légion comme prévu auparavant	2000	2010
GTV	P	Attendons réponse à notre 1840 - Urgent	2020	2030
C.A 11°Cie	P	C.A installée, attendons 2°TD	2110	2115
	P	Installation terminée	2113	2115
		<u>29 Janvier</u>		
GTV	P C	PCommande vers vous - Renvoyez-moi LAIR ⁹⁴ d'urgence à SELESTAT	0000 2100	0200 0250
GTV	P	T.C à EPFIG ⁹⁵	0720	0725
P	GTV	Sommes tâtés sur nos faces Nord-est et Sud-est un engin blindé se promène N.S à 600m est du village		
	Ttes Cies	Dès le jour si la situation le permet visitez toutes les caves.	0715	0730
		Dans chaque point d'appui constituez-vous une petite réserve d'hommes	0745	0753
P	GTV	Est-il exact qu'un S/Grpt de la 2°DB doit attaquer ELSENHEIM aujourd'hui - par où- quelle heure	0752	0757
P	GTV	Je demande point de destination - Itinéraire		
P	GTV	Envoyez toute urgence des H.T. sanitaires et ambulances à GRUSSENHEIM	0845	0900
GTV	P	Transmettez Colonel près de vous convocation chez Général 1ère D.M.I à 0930 ⁹⁶	0825	0925
GTV	P	Pas d'attaque projetée sur ELSENHEIM	0830	0928
GTV	P	Point de destination SELESTAT - Itinéraire : Jepsheim, Ostheim, Carrefour 753 579, St Hypolyte, Orschwiller, Kintzheim, Sélestat	0830	1000
Btn légion	P	Relève légion en cours d'exécution	1020	1055
	GTV	Relève terminée	1200	1210

⁹³ la route directe de 177 à Grussenheim avait été minée par nous

⁹⁴ LAIR était un officier d'approvisionnement en munitions. La commande en question était une commande de munitions

⁹⁵ Train de combat à Epfig

⁹⁶ Il doit s'agir du Lt-Colonel ROBLIN venu nous relever

ETATS DES PERTES DU III R.M.T.

UNITES	Officiers		S/Officiers		Troupe		Troupe	
	Tués	...Blessés	Tués	Blessés	Tués Blessés		Disparus	Évacués
C.A	1 Lt-Cl	2 Lt		2 Sergts	5 hommes	1 calchf 7 hommes	1 cal chef	
9° Cie		1 S/Lt			1 cal 1 homme	7 hommes		1 adjt 18 hommes
11° Cie	2 Lts			2 adjtchf 2 adjt 1 sgtchf 4 sgts	1 calchf 2 capx 2 hommes	1 calchf 3 capx 29 soldats	1 homme	
12° Cie		1 S/Lt		3 sgtchf 1 sgt	5 hommes	4 capx 28 hommes	2 hommes	
TOTAL	1 Lt-Cl 3 Lts	2 Lts 2 S/Lts		2 adjtchf 2 adjt 4 sgtchf 7 sgts	1 calchf 3 capx 13 hommes	2 capxchf 7 capx 71 hommes	1 calchf 3 hommes	1 adjt 18 hommes
	4	4		15	17	80	4	19

Tués : 21
 Blessés : 99
 Disparus : 4
 Evacués (pieds gelés) : 19